29,854/B

EASE FOR HEART AND MIND.
PRESCRIPTION
BOTANY
SURGERY
MEDICINE
EX LIBRIS
WINSON RAMSAY
M D

29,854/B

This Book is the property of

THE WELLCOME PHYSIOLOGICAL

RESEARCH LABORATORIES,

BROCKWELL HALL,

HERNE HILL, LONDON, S.E.

Anyone finding and returning it to the above address will be handsomely rewarded.

ESQUISSE

DE

SOGRAPHIE VÉTÉRINAIRE.

ESQUISSE

DE

TOPOGRAPHIE VÉTÉRINAIRE.

7888

ESQUISSE

DE

NOSOGRAPHIE VÉTÉRINAIRE;

PAR J.-B. HUZARD FILS,

MÉDECIN-VÉTÉRINAIRE, CORRESPONDANT DE LA SOCIÉTÉ ROYALE ET CENTRALE D'AGRICULTURE.

SECONDE ÉDITION.

PARIS,

CHEZ { Madame HUZARD, Libraire, rue de l'Éperon, n°. 7;
DETERVILLE, Libraire, rue Hautefeuille, n°. 8.

1820.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

AVERTISSEMENT.

QUAND on imprima, en 1818, le tome XIX de la nouvelle édition du *Nouveau Dictionnaire d'histoire naturelle appliquée aux arts;* en 36 volumes in-8o., de M. Deterville, je fis tirer pour moi quelques exemplaires de l'article *Médecine vétérinaire,* et j'y fis mettre le titre *Esquisse de Nosographie vétérinaire.* C'est ce travail qui est réimprimé aujourd'hui.

Je n'ai pas eu le temps d'y faire tous les changemens dont il serait susceptible, et sur-tout de lui donner l'extension qu'il pourrait avoir : c'est un travail qui ne peut être complété qu'après une longue pratique. J'y ai seulement fait quelques corrections et additions.

Je désire que cet opuscule, tel qu'il est,

puisse remplir le but des personnes qui ont bien voulu le demander, et qu'il soit de quelque utilité à celles qui s'occupent de l'éducation des animaux domestiques et de la science de connaître et de guérir leurs maladies.

Paris, le 30 décembre 1819.

ESQUISSE

DE

NOSOGRAPHIE VÉTÉRINAIRE.

INTRODUCTION.

La *Médecine des animaux domestiques* a été long-temps négligée en France, et abandonnée à la routine des gens les plus ignorans ou les plus charlatans, qui vendaient des recettes et des remèdes, sans connaître ni leurs effets, ni souvent même la maladie pour laquelle ils les ordonnaient. Dans les grandes villes seulement, quelques maréchaux plus instruits, et à même de voir des accidens et des maladies semblables se renouveler, étaient parvenus à avoir quelques idées plus justes sur celles des chevaux et sur les traitemens et remèdes qu'il convenait le mieux d'y apporter : tel fut *Beaugrand;* mais cette routine qui n'était point éclairée par des études préliminaires et par une saine théorie, était encore bien insuffisante, et la source d'un grand nombre d'erreurs.

Solleysel, *de la Guérinière*, *Garsault* et les *Lafosse* père et fils, furent les premiers qui cherchèrent à poser des bases à la médecine des chevaux; mais ce fut *Bourgelat*, de Lyon, écuyer, qui, s'apercevant combien le manque de personnes instruites dans cette science était préjudiciable aux intérêts de la société, entreprit de tirer la Médecine vétérinaire de l'oubli, en créant une nouvelle branche d'instruction publique. Il vit de suite que, quoique le cheval fût en France le plus cher et le plus précieux de tous nos animaux, les autres ne méritaient cependant pas moins de fixer l'attention, à cause de leur grande utilité, et à cause des malheurs que quelquefois produisaient les mortalités auxquelles ils étaient exposés; il vit aussi quels avantages résulteraient, si leur éducation, généralement mauvaise, pouvait être perfectionnée et dirigée par des hommes capables d'en raisonner sur des bases fixes et vraies; il pensa que les mêmes personnes, qui devaient être chargées de les traiter quand ils seraient malades, devaient être en même temps instruites des moyens de les améliorer et de les multiplier. Tel fut le but qu'il se proposa en établissant les Ecoles vétérinaires. On voit que la médecine des animaux n'était qu'une division de l'enseignement, et que la médecine des chevaux n'était qu'une sous-division.

Ce fut en 1761 qu'il jeta les premiers fondemens de l'Ecole vétérinaire de Lyon, et le premier janvier 1762 qu'il ouvrit ses cours; ce ne fut qu'en 1766 qu'il établit celle d'Alfort, près Paris, sur le même modèle; depuis, ses institutions ont été diversement modifiées; mais le but principal est toujours reste le même : 1°. l'éducation des animaux domestiques; 2°. l'étude et le traitement de leurs maladies.

Nous nous occuperons ici seulement de cette dernière branche, qui est encore la plus difficile et la moins avancée, malgré les progrès qu'elle a faits depuis l'institution des Ecoles. En effet, s'il est souvent difficile pour le Médecin des hommes de connaître l'affection de son malade, qui parle, qui lui indique le genre de ses souffrances, l'endroit de la douleur, qui peut lui récapituler toutes ses actions passées, toutes les sensations qu'il a éprouvées, combien la même connaissance ne doit-elle pas être difficile pour le Vétérinaire, dont le malade, non-seulement ne parle point, mais encore est bien souvent entouré de domestiques, qui sont la première cause du mal, et qui ont ainsi grand intérêt à la cacher, dans la crainte des réprimandes?

Une autre cause rend encore la Médecine vétérinaire bien difficile; c'est que le plus souvent, le Vétérinaire n'est consulté que très-tard:

l'homme, quand il est malade, tremble pour lui-même, et rien ne lui coûte pour sa guérison; quand son cheval ou son bœuf est malade, il ne tremble que pour sa bourse. La crainte de dépenser quelque argent en visites, lui fait différer d'appeler le secours du Vétérinaire, et ce n'est que quand la maladie prend un aspect dangereux, souvent même quand il est trop tard, que l'on a recours à ses talens; souvent encore l'insouciance des domestiques et celle des maîtres à les surveiller font négliger les soins qu'il recommande. Enfin l'homme qui est sur le point de perdre un membre, regarde comme un sauveur le Chirurgien qui, sans le lui rendre parfait, lui en conserve encore l'usage; le Vétérinaire n'a rien fait, si, en conservant la vie à l'animal, il ne le rend pas, après l'accident, capable des mêmes services qu'il rendait auparavant. Dans certaines affections, le Médecin et le Chirurgien n'ont besoin que de temps pour guérir; le Vétérinaire, s'il ne guérit pas promptement, ne fait rien, parce que le prix de la nourriture de l'animal a bientôt égalé celui de sa valeur réelle. Si donc les maladies des animaux domestiques sont en général moins nombreuses que celles de l'homme, il est souvent plus difficile d'en triompher.

Si nous voulions traiter à fond toutes les par-

ties qui composent la Médecine vétérinaire, nous serions bien vite emportés au-delà des bornes que nous prescrit le plan de cet ouvrage. L'Etiologie, la Séméiotique, la Nosologie, la Thérapeutique, et l'examen de tous les moyens qu'elle emploie, tels que les Opérations chirurgicales, la Ferrure et la Matière médicale, sont autant de branches qui présentent un intérêt différent, mais égal, et qui mériteraient toutes d'être approfondies; mais un plan qui coordonnerait toutes ces différentes parties de la même science, serait bien vaste, et peut-être hors de nos connaissances actuelles. Nous nous bornerons donc ici à donner une idée des maladies les plus connues, et de celles qui enlèvent le plus d'animaux à la société, en adoptant dans leur description un ordre propre à faciliter leur étude : mais quel ordre adopterons-nous?

Classification des maladies.

Toutes les classifications de maladies adoptées par les Médecins, pour les affections de l'espèce humaine, ont présenté quelques inconvéniens, et il n'en est pas encore une qui offre un cadre juste pour toutes; celles qui ont été adoptées pour les maladies des animaux domestiques, sont encore bien plus loin du but; c'est donc parmi les premières qu'il faut choisir, en pre-

nant celle qui pourra le mieux encadrer, pour ainsi dire, les maladies de nos animaux.

Quelques classifications sont fondées sur les causes des maladies, mais le plus souvent il est impossible de bien déterminer ces causes. Cette méthode a de plus l'inconvénient de réunir, dans la même classe, des maladies bien différentes, parce que les causes présumées sont les mêmes, tandis qu'elle sépare des maladies entièrement semblables, parce que leurs causes sont différentes.

Des auteurs ont pris pour base de classification les signes et les symptômes par lesquels les maladies se manifestaient, et ont rapproché les plus contraires, parce qu'elles avaient un signe ou un symptôme commun. Ainsi, ils ont rapproché les abcès, les loupes, les anévrismes, les tumeurs cancéreuses et toutes les autres espèces de tumeurs, quoique ces maladies fussent bien différentes les unes des autres, et que le traitement employé pour une pût souvent être mortel pour l'autre.

Depuis que les maladies chroniques sont mieux connues, quelques Médecins ont cherché à établir une division fondée sur le caractère aigu ou chronique des maladies; mais cette division a encore l'inconvénient de rassembler des maladies très-différentes, et par conséquent de

forcer à multiplier les sous-divisions. Ce n'est pas encore néanmoins son plus grand défaut; c'est de ne pas offrir, dans beaucoup de cas, de caractères positifs pour distinguer la maladie aiguë de la maladie chronique, et pas de point fixe où l'on puisse dire avec certitude, *cette maladie finit d'être aiguë et commence à être chronique.*

La division des maladies en *internes* et *externes*, adoptée plus communément, n'est guère plus avantageuse, et l'incertitude où l'on s'est trouvé à l'égard d'un grand nombre de maladies, qui peuvent être placées aussi-bien au nombre des premières que des dernières, montre combien cette division est inexacte. Quoique la Pathologie soit encore, dans les Ecoles vétérinaires, divisée en *Pathologie externe* et en *Pathologie interne*, l'on n'y a point adopté la division des maladies en internes et externes. On la suit seulement dans le but de réunir et d'enseigner ensemble dans un temps de l'année toutes les maladies dont le traitement a pour base quelque opération de la main. Dans la Vétérinaire, jamais la Chirurgie n'a été séparée de la Médecine ; les Maréchaux qui ont été les premiers praticiens, étaient bien plutôt Chirurgiens routiniers que Médecins, et étaient incapables de faire une telle distinction. Le fondateur

des Ecoles vétérinaires et ses premiers disciples ne séparèrent point deux branches si intimement liées; ils furent toujours persuadés que la Chirurgie vétérinaire ne pouvait être séparée de la Médecine, sans que toutes deux ne souffrissent de cette séparation, et que la Chirurgie, plus exacte, plus certaine dans ses opérations et dans ses résultats, était une branche de la Vétérinaire qui devait, pour ainsi dire, servir de degré pour arriver jusqu'à l'autre.

Les auteurs qui ont écrit sur les maladies des animaux domestiques, les ont classées presque tous d'après la considération des parties affectées; mais ils ont seulement pris telle ou telle région du corps, et en ont décrit les maladies sans faire attention à la différence des organes et des tissus que ces régions renfermaient; et souvent, au lieu d'éclairer la nature des maladies, ils ne l'ont rendue que plus obscure : s'ils avaient mieux connu l'Anatomie, peut-être ne seraient-ils point tombés dans cette erreur. Ils ont adopté cette méthode de classification, parce que c'était la plus simple pour le praticien, et celle qui paraissait le plus immédiatement appliquée à la guérison de la maladie.

Maintenant que toute la machine du corps, que tous les organes, que tous les tissus qui le composent sont bien connus, l'on peut essayer

de faire succéder à la méthode de classification des maladies par les parties affectées, une méthode fondée sur la distinction des divers appareils d'organes. C'est cette méthode que le professeur *Richerand* a adoptée dans sa Nosographie chirurgicale, et c'est d'après lui que nous chercherons à classer ici les maladies de nos animaux domestiques.

Cette méthode est loin de pouvoir servir à classer exactement toutes les maladies; il en est un grand nombre que l'on ne connaît point encore assez bien, sur lesquelles les ouvrages d'Art vétérinaire ne donnent pas encore assez de détails pour que l'on puisse leur assigner une place fixe parmi les maladies de tel ou tel système d'organes; il en est même qui ne paraissent appartenir à aucun système d'organes en particulier, mais qui semblent être des affections générales à toute la machine; telles sont les fièvres, parmi lesquelles se rangent les différentes épizooties graves qui ravagent de temps en temps quelques parties du globe. Je crois que ces maladies doivent toujours faire une classe à part.

En France, le cheval est, de tous les animaux domestiques, le plus cher et celui par conséquent dont la vie individuelle est la plus précieuse; c'est aussi lui qui est le plus exposé aux maladies de tous genres, à cause des travaux pé-

nibles auxquels il est assujetti, et ses maladies, pour ces deux raisons, ont été plus étudiées et sont plus connues. En décrivant les maladies d'un système d'organes, nous commencerons donc par décrire les maladies du cheval; nous passerons ensuite à celles des autres animaux qui pourront être rangées dans la même classe; celles du bœuf viendront les premières, celles du mouton les secondes et après enfin celles du chien et du cochon, quand les maladies de ces animaux seront connues et pourront intéresser sous quelques rapports.

Il y a des genres d'affections qui peuvent attaquer tous les organes, tous les tissus, et sur lesquels il faudrait par conséquent revenir en parlant des maladies de chaque organe : telles sont l'inflammation et les plaies. Pour éviter les répétitions, il est avantageux de faire précéder la description des maladies de chaque système d'organes par la théorie de ces deux affections, et par la description des accidens les plus ordinaires qu'elles présentent. Ces affections formeront des *Prolégomènes;* leurs différences, suivant les organes affectés, viendront ensuite à l'article des maladies de ces organes.

La classification des maladies des animaux domestiques est si difficile à cause des diverses espèces d'animaux, à cause de leurs constitu-

tions différentes, et plus que tout cela, à cause de la difficulté de les bien étudier, et du peu de connaissances que nous avons sur plusieurs d'entre elles, que les Vétérinaires instruits n'ont pas encore osé entreprendre ce travail : nous ne prétendons point l'avoir entrepris. Afin de mettre un certain ordre dans la courte description des maladies, nous nous sommes servis d'un cadre déjà fait, dans lequel nous avons tâché de faire entrer des objets autres que ceux pour lesquels il était destiné, mais qui cependant avaient de l'analogie avec eux; d'autres Vétérinaires verront les défauts de cette tentative de classification, et pourront en tirer quelques idées pour une meilleure.

En décrivant les maladies d'un organe ou d'un appareil d'organe, nous commencerons, autant que possible, par les plus simples, et nous passerons successivement aux plus compliquées.

PROLÉGOMÈNES.

SECTION PREMIÈRE.

De l'Etat Inflammatoire.

Quand une partie extérieure du corps a reçu un coup, ou lorsque, par quelque autre cause, l'animal a ressenti une impression douloureuse sur cette partie, l'accident est souvent suivi de phénomènes inaccoutumés; tels sont une sensibilité plus grande, même de la douleur, un gonflement, une élévation de température, et enfin, sur quelques parties, de la rougeur. Cette série d'accidens constitue ce que l'on nomme l'*état inflammatoire*, l'*inflammation*. Toutes les parties du corps des animaux, excepté l'épiderme, les poils et la corne, peuvent en être affectées, peuvent s'*enflammer* en langage ordinaire.

Les symptômes qui caractérisent l'état inflammatoire sont les mêmes que ceux qui caractérisent la vie; seulement ils sont portés au-delà de l'état ordinaire; l'on peut donc définir l'inflammation, une augmentation des propriétés vitales, *portée trop loin*; il est nécessaire d'ajouter

cette dernière condition, parce que les propriétés de la vie peuvent être augmentées jusqu'à un certain point, sans qu'il y ait pour cela inflammation; par exemple, une friction sur la peau produit une augmentation manifeste des propriétés vitales, détermine un peu de rougeur, une sensibilité plus vive, une augmentation de chaleur, même une légère tuméfaction, sans cependant produire d'inflammation.

Dans tous les cas d'inflammation, c'est toujours la sensibilité qui, la première, est mise en jeu; c'est cette propriété, que la nature a donnée à tous les animaux pour les prévenir de ce qui peut leur nuire, qui, en même temps, paraît chargée de mettre en jeu les ressorts propres à combattre les effets de ces agens nuisibles : c'est elle qui, excitée, suscite dans les parties attaquées cette *augmentation de vie* nécessaire pour balancer et annuler les causes de destruction, et qui, par conséquent, produit tous les phénomènes qui en sont la suite.

En effet, le gonflement, la chaleur et la rougeur ne sont que les suites de la contractilité augmentée elle-même en raison de l'accroissement de la sensibilité. Les fluides poussés plus fortement dans la partie irritée s'y accumulent et donnent lieu au gonflement; la chaleur s'augmente en raison de l'augmentation de la circu-

lation; et enfin la rougeur, quand elle se manifeste, n'est due qu'au passage des molécules rouges du sang dans des vaisseaux où elles ne passaient point avant, et où elles manifestent alors leur couleur. Si même l'inflammation est très-forte, elles déchirent ces vaisseaux, s'épanchent dans le tissu même de l'organe; et une partie enflammée, ouverte alors, présente une substance d'une couleur semblable à celle de la rate ou du foie, suivant la nature de l'organe.

Une partie enflammée est donc une partie dans laquelle la vie organique se trouve en excès, et où toutes les fonctions qui en dépendent s'exécutent avec plus de rapidité que dans l'état naturel; aussi les sécrétions se trouvent-elles changées, et offrent-elles de nouveaux produits: le tissu cellulaire sécrète le pus; les membranes séreuses, au lieu de sérosités, se couvrent de flocons blanchâtres; les membranes muqueuses, au lieu d'un mucus limpide, transparent, donnent un fluide blanc, opaque, visqueux, tout-à-fait différent, etc.

Les phénomènes qui caractérisent l'inflammation ne se développent pas dans toutes les parties par les mêmes causes, et souvent même les causes d'une inflammation sont tout-à-fait inconnues; ils ne se développent pas non plus avec la même promptitude dans tous les or-

ganes : ainsi la cause qui produira l'inflammation de la conjonctive ne produira rien sur la muqueuse du nez, et celle qui produira l'inflammation de la muqueuse du nez ne produira rien sur la conjonctive et sur la peau. Quant à la promptitude du développement, elle varie également : la conjonctive s'enflamme en quelques minutes; il faut des heures et des jours pour que les membranes muqueuses s'enflamment au même degré. Enfin les os et les tendons ont besoin de plusieurs jours pour s'enflammer, et dans les vieux animaux, ce n'est quelquefois qu'au bout d'une couple de semaines que l'inflammation s'empare de ces parties.

Terminaison de l'Inflammation.

Quand cet état a duré plus ou moins longtemps, selon l'intensité de la cause, selon l'organisation de la partie affectée, souvent selon la constitution de l'individu, une autre série de phénomènes succède à l'inflammation et la termine; mais cette terminaison n'est pas toujours la même; et, suivant les symptômes qu'elle présente, on dit qu'elle a lieu par *résolution*, *délitescence*, *suppuration*, *induration* et *gangrène*.

A. On dit qu'il y a *résolution*, lorsque les symptômes inflammatoires, parvenus à un certain point d'intensité, diminuent par degrés et fi-

nissent par s'éteindre tout-à-fait : pour que cette terminaison ait lieu, il faut que l'inflammation n'ait pas été assez violente pour occasionner la sortie du sang de ses canaux ordinaires. L'inflammation, pour ainsi dire, avorte. C'est la terminaison la plus heureuse, celle à laquelle doivent tendre tous les efforts du vétérinaire.

B. Quand les symptômes, au lieu de disparaître graduellement, disparaissent brusquement, c'est la terminaison que l'on appelle *délitescence.* Dans ce cas, bientôt une autre partie plus ou moins éloignée ne tarde pas à s'enflammer ; pour que cette terminaison arrive, il faut qu'une irritation plus forte vienne attaquer une autre partie et détourner sur cette partie la réaction vitale qui commençait à s'opérer sur la première ; dans le cas où l'inflammation se porte sur quelque organe plus important que celui qu'elle attaquait primitivement, le vétérinaire doit employer tous ses moyens pour empêcher la maladie de suivre cette direction ; dans le cas inverse, il doit favoriser, autant que possible, son déplacement, en augmentant les causes d'irritation sur le point attaqué en dernier.

C. Les propriétés vitales d'une partie enflammée étant portées au-delà de leur état naturel par l'inflammation, il arrive, avons-nous dit, des

changemens dans les sécrétions de ces mêmes parties : la matière sécrétée, quoique différente suivant les organes affectés, prend le nom de *pus;* cette terminaison est celle par *suppuration.* Le plus grand nombre des inflammations se termine ainsi, et c'est, pour ainsi dire, la terminaison naturelle de la maladie, celle qui est le résultat d'une réaction salutaire de la part de la partie affectée; cette terminaison n'est cependant pas toujours avantageuse, et nous verrons des circonstances où il faut tâcher de la prévenir; tel est le cas où un organe délicat, qui ne peut pas déposer à l'extérieur les produits de la suppuration, est affecté.

D. Quelquefois l'inflammation n'est, pour ainsi dire, pas assez forte pour produire la suppuration, et l'est trop pour se terminer par résolution. Dans ce cas, l'irritation subsistant toujours entretient dans la partie enflammée un abord plus considérable de fluides; la nutrition de l'organe augmente, son tissu prend plus de densité, de volume; et quand l'irritation cesse, l'altération subsiste : c'est la terminaison par *induration.* Quand l'organe n'a point éprouvé de changement dans sa composition intime, qu'il n'a fait qu'augmenter de volume, ou seulement que des fluides n'ont fait que se placer dans son tissu sans l'altérer, l'induration

disparaît quelquefois à la longue par le mouvement de composition et de décomposition auquel tous les organes indistinctement sont sujets; mais quand la texture intime de l'organe a été changée, la résolution ne peut plus s'opérer, et la partie malade le reste toujours; souvent même elle perd toutes les propriétés qui la distinguaient, donne naissance à un nouveau tissu qui se nourrit à sa manière, devient cause de la même maladie pour les parties voisines, entraîne leurs tissus dans la même dégénérescence, et donne lieu ainsi aux affections connues sous les noms de squirrhes, de carcinomes, de cancers.

E. L'inflammation se termine dans quelques cas par la mort de la partie; c'est la terminaison par *gangrène :* cette terminaison a lieu dans les circonstances suivantes : 1°. quand la cause irritante a été assez forte pour désorganiser subitement les tissus attaqués; 2°. quand l'inflammation est trop rapide et trop forte; 3°. quand la structure des parties s'oppose au gonflement inflammatoire; et 4°. quand les propriétés vitales de l'individu ne sont point assez fortes pour développer la réaction inflammatoire dans la partie irritée.

Dans le premier cas, la gangrène n'est pas la suite de l'inflammation, c'est la suite de l'irri-

tation ; les parties sont mortes auparavant d'avoir eu le temps de s'enflammer. Dans le second, les fluides apportés avec trop de force dans l'organe enflammé déchirent les vaisseaux, détruisent la texture de l'organe et en produisent la mort. Dans le troisième cas, celui où l'organe enflammé ne peut pas se prêter au gonflement inflammatoire, les fluides amenés par l'irritation occasionnent la compression des nerfs qui se distribuent à l'organe, et la sensibilité finit par s'y éteindre, et avec elle la vie. Enfin, dans le quatrième cas, la gangrène survient faute de la réaction vitale.

Espèces d'Inflammations.

L'inflammation se présente si souvent dans les maladies des animaux, soit comme affection principale, soit comme affection secondaire ; elle exige des traitemens si différens, et il est si utile quelquefois de la produire pour s'en servir à la guérison d'autres maladies, qu'on ne saurait trop approfondir sa nature. Pour mieux parvenir à ce but, on a distingué les différentes manières dont elle se comportait, et la méthode de la considérer du Professeur *Richerand* est, je pense, fort utile pour le praticien vétérinaire, celle qui lui indique le mieux la nature de la maladie et la méthode de traitement à adopter.

Ce professeur divise les inflammations en quatre espèces :

Inflammations idiopathiques,
—— sympathiques,
—— spéciales,
—— gangreneuses.

A. Les premières, qui sont les plus communes, sont celles qui se développent sur l'organe même sur lequel la cause a porté : ainsi un cheval reçoit un coup sur une partie quelconque du corps; cette partie, quelque temps après, devient douloureuse, se gonfle, montre tous les symptômes de l'inflammation; c'est une inflammation *idiopathique*. Un cheval sort d'une écurie chaude et passe dans une atmosphère très-froide; l'air irrite les membranes sur lesquelles il passe, et l'animal gagne un catarrhe des muqueuses de la trachée et des bronches; c'est encore une inflammation *idiopathique*. La cause; l'air froid agit et produit l'inflammation sur le même organe.

B. Si, dans ce même cas, ce sont les plèvres qui s'enflamment, ce n'est plus une inflammation idiopathique, c'est une inflammation *sympathique*, la cause a porté sur le système cutané ou sur le systeme muqueux des voies aériennes, et c'est la plèvre qui n'a aucune communication avec ces organes qui en éprouve

l'effet. Un cheval en sueur, baigné dans l'eau froide ou placé dans une atmosphère froide, éprouve une angine à la suite de la transpiration arrêtée brusquement; voilà encore une inflammation *sympathique*. La cause de l'inflammation a agi sur la peau, et l'inflammation s'est manifestée sur les parties de l'arrière-bouche.

c. Les inflammations *spéciales* dépendent d'une cause particulière, *sui generis*, qui ne produit que ce genre d'inflammation; elles se distinguent surtout en ce qu'elles ne peuvent pas être combattues, ou en ce qu'elles ne peuvent l'être que par certains remèdes dont l'expérience a confirmé l'efficacité; telles sont les inflammations claveleuse, farcineuse, cancéreuse, et celles qui se développent dans une plaie par suite de l'introduction d'un venin ou d'un virus.

d. Enfin, les inflammations *gangreneuses* forment une série tout-à-fait à part et non moins distincte; elles sont caractérisées par des symptômes généraux de faiblesse dans l'économie, tandis que l'organe affecté donne tous les symptômes d'une inflammation violente : ainsi, tandis que le charbon produit sur une partie une sensibilité, une chaleur extrêmes, souvent le pouls est faible, petit et lent, et le charbon étend ses ravages jusqu'à ce que les propriétés

vitales ranimées viennent opposer un cercle inflammatoire de bonne nature autour de l'inflammation gangreneuse, et pour ainsi dire poser une limite à ses progrès.

Cette distinction n'a pas seulement l'avantage de bien caractériser les inflammations, elle a encore celui d'indiquer de suite le genre de traitement qu'il convient d'employer, et qui est bien différent pour ces quatre genres d'affection; ainsi, 1°. dans les inflammations idiopathiques, si l'organe affecté ne remplit pas quelque fonction essentielle et dont l'interruption momentanée ne puisse pas mettre la vie de l'animal en danger, on laisse l'inflammation parcourir ses périodes, en se contentant de chercher à lui faire suivre une marche régulière : si au contraire elle se développe sur un organe important et délicat, sur le poumon par exemple, et si les symptômes sont assez alarmans pour faire craindre une terminaison funeste, on emploie des moyens plus actifs; l'on s'efforce d'en arrêter le cours, de la faire avorter pour ainsi dire. C'est la méthode que l'on appelle perturbatrice.

2°. Dans les inflammations sympathiques, si l'organe sur lequel la cause agit, présente moins de danger que celui sympathiquement affecté, l'on cherche à rappeler l'inflammation sur l'organe irrité, et à l'y fixer; quand au contraire

elle se développe sur un organe moins important que celui sur lequel la cause agit, on la laisse parcourir ses périodes pour en préserver un plus important.

3°. Dans les inflammations spéciales, l'on est de suite certain des moyens à employer; ainsi, dans l'inflammation qui attaque les parties situées immédiatement autour d'un cancer, on sait que tous les moyens n'empêcheront pas les parties enflammées de devenir cancéreuses, si l'on n'enlève pas préalablement la tumeur elle-même; ainsi, dans les inflammations locales qui suivent une blessure envenimée, on sait que les topiques, que les médicamens ne feront rien, si l'on ne trouve pas un moyen d'annuler le venin, de rendre son action nulle.

4°. Dans les inflammations gangreneuses enfin, où la mort s'avance des parties attaquées vers les parties encore saines, faute d'une réaction vitale dans ces parties, c'est cette réaction qu'il faut susciter; donc, tandis que dans les inflammations idiopathiques et sympathiques on emploie tout ce qui peut diminuer les propriétés vitales; dans les inflammations gangreneuses, au contraire, il faut employer tout ce qui peut les exciter, les réveiller, et même quelquefois les porter au-delà de leurs limites ordinaires.

SECTION DEUXIÈME.

Plaies.

On appelle plaie, toute solution de continuité faite aux parties du corps par une cause quelconque; et on en distingue plusieurs espèces, suivant l'état où elles se trouvent, et la cause qui les a produites. Ainsi, on reconnaît des *plaies simples*, des *plaies qui suppurent*, des *contusions*, des *piqûres*, des *plaies d'armes à feu*, et des *plaies envenimées*.

1. *Plaies simples.* — La plaie simple n'est qu'une division, qu'une simple séparation des parties par un instrument tranchant; le danger d'une plaie simple ne consiste que dans la nature des tissus coupés ; et quand ce ne sont pas des organes importans ou des vaisseaux considérables, il n'y en a aucun. Les deux bords de toute plaie simple doivent être réunis sur-le-champ, et maintenus agglutinés, jusqu'à ce qu'ils soient repris et cicatrisés. Quelquefois cette simple réunion opère la guérison dans l'espace de quelques jours; c'est ce que l'on appelle réunion *par première intention.* Pour opérer cette réunion, il est seulement nécessaire de nettoyer avec précaution les plaies, de les débarrasser du sang, et de tous les autres corps étrangers qui pourraient être répandus sur leur

surface. Cette opération doit être exécutée de manière à ne point irriter la partie, et à la laisser le moins de temps possible en contact avec l'air et le froid. On doit employer l'eau tiède, et encore mieux le vin.

Cette réunion, par première intention, est bien difficile dans les animaux ; on ne peut point les contraindre à une immobilité presque absolue souvent nécessaire pour que le contact des bords de la plaie soit continu, et presque toujours quelque accident vient empêcher la réunion. On doit néanmoins tenter l'opération, et la réussite couronnera quelquefois la tentative.

2. *Plaies qui suppurent.* — Le plus ordinairement il se passe un autre ordre de phénomènes; les bords de la plaie irrités par le fait même de l'instrument tranchant, ensuite par la présence de l'air et des corps étrangers qui s'y introduisent, présentent tous les caractères qui dénotent une inflammation. C'est, en effet, une inflammation qui tend à se terminer par suppuration. La marche d'une plaie qui se guérit ainsi, présente trois périodes qu'il convient de bien distinguer, pour ne pas la gêner par des soins mal entendus. La première est la période d'*irritation* ou d'*inflammation*, la seconde la période de *suppuration*, et enfin, la troisième celle de *cicatrisation*.

Au moment où un instrument tranchant fait une plaie, le sang en découle de tous côtés: mais s'il n'y a point de gros vaisseaux entamés, l'hémorragie ne tarde pas à s'arrêter et la plaie à se couvrir d'une sérosité limpide jaunâtre: c'est l'instant qu'il faut saisir pour réunir les bords, et tâcher d'obtenir une réunion par première intention : si l'on ne peut pas y parvenir, les deux bords se gonflent, les parties environnantes se tuméfient, deviennent douloureuses, plus chaudes, en peu de mots, présentent tous les caractères de l'inflammation; c'est la période d'*inflammation.*

Cet état dure plus ou moins de temps selon les espèces d'animaux, ensuite selon la constitution de l'individu, et enfin selon la nature de l'organe; quelquefois dès le troisième jour, quelquefois seulement au huitième ou neuvième, la plaie qui jusqu'alors n'avait jeté qu'une sérosité jaunâtre, roussâtre, commence à se couvrir d'une matière plus blanche, plus consistante, plus grumeleuse, inodore quand elle est nouvellement sécrétée, et que l'on appelle *pus;* la plaie est alors recouverte de végétations peu élevées, rougeâtres, de formes irrégulières, qui sont les organes de cette sécrétion, et que l'on appelle *bourgeons charnus.* Ils sont produits par le développement momentané des lames du

tissu cellulaire, dont les vaisseaux sont remplis des fluides attirés par l'irritation; c'est la période de *suppuration.*

Les bourgeons charnus se vident bientôt par la suppuration des sucs dont ils sont gorgés; ils se resserrent, adhèrent les uns aux autres. Les bords de la plaie qui avaient été séparés par le gonflement inflammatoire, se rapprochent par le dégorgement qui est la suite de la suppuration; la plaie diminue d'étendue à chaque instant, aux extrémités d'abord, et enfin se ferme quand le centre se réunit; c'est la période de *cicatrisation.*

Quand il n'y a point eu perte de substance, c'est-à-dire, quand une partie de l'organe malade n'a pas été séparée du corps, la cicatrisation se fait quelquefois assez vite, et est très-peu apparente; mais quand il y a eu perte de substance, et perte de la peau sur-tout, il arrive souvent que la cicatrisation ne se fait pas vite, et même que la plaie ne se recouvre pas de peau. Voici alors ce qui arrive : les lames du tissu cellulaire, qui forment les bourgeons charnus, se vidant par la suppuration, forment une membrane particulière, différente de la peau, et qui est intermédiaire entre ses bords; elle sert à les réunir et à fermer la plaie. C'est cette membrane qui constitue la cicatrice; elle est plus

délicate que la peau, et plus sujette à s'irriter; elle s'enlève par écailles, et se renouvelle assez souvent.

Nous avons vu que la suppuration était, pour ainsi dire, la marche régulière de l'inflammation, que c'était sa terminaison naturelle; quand donc une plaie suppure, elle tend naturellement à sa cicatrisation, et tous les efforts doivent tendre à amener ce résultat; le traitement consiste à entretenir les propriétés vitales de la partie dans un état moyen d'excitation. Trop élevées, elles retardent la marche, en empêchant la suppuration ou en l'entretenant; trop faibles, le travail suppuratoire ne se fait pas, et souvent la plaie, au lieu de diminuer, augmente. On mettra donc la plaie à l'abri de tous les excitans extérieurs; et si, ce qui est rare, l'inflammation languit, si les bourgeons charnus perdent leurs couleurs vermeilles, s'ils deviennent blafards, le pus séreux, on ranime alors la plaie par quelques applications stimulantes, et par quelques fortifians à l'intérieur.

La saignée, une diète plus ou moins sévère, des cataplasmes émolliens, sont les moyens propres à modérer l'inflammation lorsqu'elle est trop vive.

Un accident vient quelquefois compliquer les effets de la suppuration, et amener des suites

funestes. Les bourgeons charnus qui, ainsi que nous l'avons dit, proviennent des lames du tissu cellulaire, sont pourvus, comme tous les organes formés de ce tissu, de vaisseaux absorbans aussi bien que de vaisseaux exhalans ; quelquefois, et sur-tout dans le cas où le pus séjourne trop long-temps sur la plaie, il arrive que ce pus est absorbé : une fièvre de mauvais caractère plus ou moins intense en est la suite ; l'animal maigrit rapidement ; la plaie, de couleur rose et vermeille qu'elle était, devient pâle, blafarde, la suppuration cesse, il n'en découle plus qu'une sérosité au lieu du pus, et l'animal souvent meurt, si des soins bien entendus ne sont apportés. On préviendra cet accident en donnant un libre écoulement au pus, et avec des pansemens soignés et répétés. Dans le chien, les plaies qui suppurent n'exigent presque point de soins ; l'animal, en les léchant continuellement, les amène bientôt à cicatrisation.

L'inflammation du tissu cellulaire qui est très-commune, et qui se termine le plus souvent par suppuration, offre bien régulièrement tous les phénomènes d'une plaie qui suppure. On appelle *phlegmon* ou *flegmon* cette inflammation ; nous en dirons un mot en particulier.

Phlegmon. — Le tissu cellulaire garni d'une grande quantité de vaisseaux se gonfle rapide-

ment, et presque toujours la cause, qui produit une irritation sur lui, produit sur-le-champ son engorgement et une tumeur. Le phlegmon est donc une tumeur avec tous les signes de l'inflammation; le plus souvent c'est une inflammation idiopathique, quelquefois c'est une inflammation sympathique. Dans ce dernier cas, c'est la suite d'une autre maladie, c'est une crise qui s'opère, et qu'il faut presque toujours favoriser.

Quand c'est une inflammation idiopathique, et qu'on espère pouvoir la faire terminer par résolution, il faut employer des lotions d'eau froide, d'eau salée ou vinaigrée, une douce compression sur la tumeur, et une légère saignée si le phlegmon occupe une grande étendue, si l'animal est sanguin ou dans un état de pléthore apparent. C'est une terminaison que l'on doit chercher à obtenir quand la cause est encore récente, parce qu'elle entraîne moins d'accidens que la terminaison par suppuration, et que la guérison est toujours beaucoup plus prompte.

Le phlegmon se termine rarement par délitescence; cependant cette terminaison a lieu quelquefois. Elle est presque toujours dangereuse, et l'on doit chercher à l'empêcher, en rappelant sur la partie affectée l'irritation première, par des frictions irritantes, par une cha-

leur élevée, par des scarifications même, au fond desquelles on introduit des substances irritantes et même caustiques.

La suppuration est la terminaison la plus ordinaire du phlegmon ; elle s'annonce par la marche régulière des symptômes inflammatoires, par l'amollissement progressif de la tumeur, par l'exhalation cutanée plus abondante sur la tumeur, et enfin par la fluctuation sensible quand le dépôt est formé. A cette époque, les lames du tissu cellulaire, qui entrent dans la composition de la peau, s'écartent, la peau s'amincit petit à petit, se forme en pointe, et bientôt elle laisse échapper le pus accumulé. Des cataplasmes muturatifs, des lotions d'eau chaude, une douce chaleur entretenue sur la partie, la diète, un exercice léger et régulier, sont les seuls moyens à employer ; peu à peu la suppuration débarrasse toutes les parties engorgées, la plaie se rétrécit, et enfin se ferme.

Le pus ordinairement se fait jour à la partie la plus basse, la plus déclive de l'abcès. Si l'on a à craindre qu'au lieu de se porter au dehors il ne se porte intérieurement ou dans des parties où il pourrait occasionner des accidens consécutifs, il ne faut pas attendre que l'abcès se fasse issue ; on lui en pratique une, soit avec le bistouri, soit avec une pointe de feu ; de ma-

nière, autant que possible, que tout le pus puisse facilement s'écouler, et qu'il n'en séjourne pas dans la plaie. Dans quelques cas, il est bon de prévenir la formation de l'abcès, en incisant la tumeur, et en produisant ainsi un dégorgement dans la partie enflammée. Tels sont les phlegmons qui se développent autour des aponévroses ; ces parties composées de fibres dures, au travers desquelles le pus ne peut se faire jour, l'empêchent de sortir ; il se trace des routes dans le tissu cellulaire environnant, se porte sur des parties saines, et produit de nouveaux accidens presque toujours très-graves, tels que l'inflammation des parties sur lesquelles il passe, des abcès nouveaux, des fistules, des caries, etc. Quand l'on craint donc la suppuration dans une partie à la suite d'un phlegmon, il faut, autant que possible, faire avorter l'inflammation, la faire terminer par résolution, sinon, ouvrir la tumeur auparavant la formation de l'abcès, pour l'empêcher de se former.

La terminaison par induration est assez commune dans le cheval, sur certaines parties du corps, telles que le garrot, le poitrail ; elle paraît dépendre de l'organisation du tissu cellulaire de ces parties, et elle entraîne dans des accidens consécutifs très-graves, tels que des caries, des ulcères, des carcinomes, des fistules ;

elle est à craindre quand l'inflammation marche lentement et irrégulièrement. Les maturatifs, les frictions d'huiles essentielles, et une chaleur modérée, sont les moyens à employer pour amener la suppuration ; enfin, si l'on ne peut y parvenir, et que la continuation des symptômes inflammatoires, leur irrégularité, et une certaine dureté dans la partie indiquent la terminaison par induration, il faut ouvrir la tumeur avec le bistouri, enlever toutes les parties passées à l'état d'induration, et en faire une plaie simple, que l'on amène plus facilement à suppuration et à cicatrisation.

L'inflammation du tissu cellulaire se termine rarement par la gangrène ; cependant cette terminaison arrive quelquefois dans deux cas : 1°. quand l'inflammation attaque des parties qui ne peuvent pas se prêter au gonflement inflammatoire, parce qu'elles sont entourées de tissus inextensibles qui ne leur permettent pas de se gonfler ; telles sont les portions de tissu cellulaire situées sous les aponévroses, sur-tout aux extrémités. Des morceaux énormes de tissu cellulaire tombent alors en gangrène et sont enlevés par la suppuration. Il faut, pour prévenir ces accidens, et quelquefois de plus dangereux, débrider les parties qui forment l'obstacle, afin de permettre au gonflement inflammatoire de

se développer, et à l'inflammation de parcourir régulièrement ses périodes. C'est d'autant plus nécessaire, que c'est le tissu cellulaire qui est, de tous les tissus, celui qui se prête le plus au gonflement inflammatoire, et qui acquiert le plus grand volume par l'abord des fluides.

Dans le second cas, la terminaison du phlegmon par gangrène paraît tenir entièrement à la constitution du sujet; elle est très-rare heureusement, et elle place l'inflammation dont elle est la suite dans l'ordre des inflammations gangreneuses. Je ne l'ai encore vue que sur deux chevaux extrêmement gras, d'une complexion lymphatique, et qui depuis quelque temps étaient à un très-bon régime, mais presque sans exercice.

L'un boitait d'un vieux mal, et on lui avait passé un séton sous la peau de l'épaule; bientôt tout le trajet du séton enfla, devint douloureux, et la peau qui le recouvrait d'une sensibilité extrême. Toute l'épaule se tuméfia : le doigt restait marqué comme sur une tumeur œdémateuse. Le battement de l'artère était faible, petit. On fit des lotions d'eau-de-vie camphrée, des frictions d'ammoniaque, on administra ces deux substances à l'intérieur; enfin le troisième jour on scarifia la tumeur et on y mit des pointes de feu, mais inutilement; le cheval mourut le qua-

trième jour. Le tissu cellulaire sous-cutané de l'épaule était verdâtre ; une partie de celui situé à l'entrée de la poitrine, était dans le même état ; ses cellules étaient pleines d'une sérosité jaunâtre, limpide et luisante, etc.

Les mêmes symptômes se manifestèrent à la suite d'un séton placé au haut de l'encolure d'un cheval attaqué de la fluxion périodique ; mais l'on n'attendit pas si long-temps ; le deuxième jour, on fit des scarifications profondes et multipliées, des pointes de feu y furent introduites : en même temps, les plus forts stimulans furent administrés à l'intérieur ; les propriétés vitales furent réveillées, une réaction générale eut lieu, la suppuration s'établit dans les plaies, des lambeaux de tissu cellulaire se détachèrent, des morceaux de peau tombèrent également ; mais tout se cicatrisa avec des soins, et l'animal reprit enfin ses travaux, malgré de larges cicatrices à l'encolure.

3. *Contusions*, *Plaies contuses*. — L'on nomme ainsi toute séparation superficielle et profonde, apparente ou non, qui arrive sur une partie par le choc d'un corps. Ainsi, l'épaule reçoit un coup, la peau n'en est pas déchirée parce qu'elle est mobile et qu'elle a cédé à l'impression, mais les muscles sous-jacens, qui sont fixes et plus fermes, ne cèdent point ; leurs fibres sont sépa-

rées ou distendues ou rompues, les vaisseaux qui entrent dans leur compression sont déchirés, et le sang s'épanche dans la partie : voilà une contusion cachée. La peau est-elle entamée, c'est une contusion apparente.

La contusion présente une foule de nuances, depuis le plus léger degré d'une simple compression où la solution de continuité n'a intéressé que quelques vaisseaux capillaires, jusqu'au degré où les parties ont été désorganisées en entier par le corps contondant. Ces nuances dépendent donc presque entièrement de la manière dont ce dernier agit sur les parties, de son poids, de sa vitesse, de sa dureté, etc.

Dans le cas où la contusion a été très-légère, où il n'y a eu que quelques petits vaisseaux rompus et peu de sang épanché, la contusion peut se terminer par résolution, et l'absorption des fluides épanchés s'opérer; mais, s'il y a séparation des parties, c'est en vain qu'on voudrait chercher à réunir les lèvres de la plaie, et la suppuration est presque toujours inévitable.

Quand la contusion n'est pas trop forte, et que la peau n'est point, ou que peu entamée, l'on a remarqué que des lotions résolutives et souvent renouvelées suffisaient pour faire disparaître ces accidens. Mais si la douleur est vive, et que des signes d'inflammation commencent

à se manifester, on doit substituer les lotions et les cataplasmes émolliens aux lotions résolutives. Si même la contusion a été violente, une saignée est presque toujours nécessaire pour diminuer la réaction inflammatoire, et ne peut être contre-indiquée que par quelque complication extraordinaire. C'est un moyen que la pratique avait démontré très-bon, et que la bonne théorie a confirmé; il est utile de l'employer surtout, toutes les fois qu'une grande partie de la peau a souffert.

Les contusions les plus ordinaires étant le résultat du choc de quelques corps, et souvent de substances fragiles, il arrive que ces corps ou des morceaux restent profondément enfoncés et cachés dans les chairs, où ils causent des douleurs continues et des accidens consécutifs, qu'on ne sait à quoi attribuer. La première chose à faire, dans le cas de contusions avec plaies, est donc de rechercher la cause de l'accident, et si l'on a quelque espèce de doute, d'examiner avec soin si quelques parties du corps contondant ne sont pas restées dans les chairs. On a vu, dans ces cas, la suppuration se prolonger indéfiniment jusqu'à la sortie du corps, d'autres fois la plaie se fermer et se r'ouvrir plus tard, pour donner issue à un nouvel amas de matières, et au corps qui en avait été cause.

Les contusions dans les animaux domestiques ont lieu sur toutes les parties du corps; mais il y a quelques endroits qui en sont plus particulièrement affectés, à cause du genre de service auquel ces animaux sont employés : ainsi la nuque du cheval, son garrot et son poitrail sont plus particulièrement exposés aux contusions; comme ces maux sont assez fréquens, et qu'ils entraînent des suites graves, quelquefois même qu'ils amènent ou nécessitent sa destruction, il est essentiel d'en parler à part.

A. *Taupe.* — On appelle taupe, une plaie contuse de la partie supérieure de la tête en arrière de la nuque; elle est toujours la suite de quelques coups, de quelques frottemens un peu forts ou réitérés. Elle commence par une tumeur phlegmoneuse, dégénère par le manque de soin en un ulcère fistuleux, et alors constitue ce qu'on appelle *la Taupe*. Elle est plus commune dans les gros chevaux attaqués de gale et de roux-vieux. Le prurit, suite de ces maladies, engage ces animaux à se frotter continuellement, ils se donnent des contusions; une tumeur phlegmoneuse, légère et peu douloureuse, s'établit dans cette partie composée d'aponévroses et de tendons peu irritables; le besoin de se gratter augmente de plus en plus; l'animal se frotte et se meurtrit continuellement; le phlegmon, au lieu

de se terminer, devient plus profond; des déchiremens intérieurs s'opèrent; des dépôts de matière ou séreuse, ou purulente, se forment, se font passage, ou nécessitent des ouvertures, et une plaie contuse des plus graves s'établit. Dans les chevaux plus fins, plus délicats et mieux soignés, elle est la suite de la pression d'une mauvaise têtière, ou de coups donnés sur cette partie, et elle devient rarement aussi dangereuse, parce que des soins mieux entendus sont donnés, et parce qu'il n'existe pas le prurit de la gale qui, si fréquent dans les chevaux de trait, les porte continuellement à se gratter.

La texture et la position de la partie attaquée sont les principales causes du danger. Cette partie, composée d'aponévroses principalement, de tendons et d'un tissu cellulaire fibreux peu irritable, passe difficilement à l'état d'une suppuration louable; des bourgeons charnus ne s'y développent pas facilement; et souvent, quand on croit ouvrir un abcès, on n'ouvre qu'une poche remplie d'un liquide séreux et roussâtre. Sa position ensuite empêche les liquides produits des sécrétions contre nature de s'échapper; ils restent dans la tumeur, dans des sinus, et y produisent toujours des accidens funestes, tels que des caries, des aponévroses des tendons, et même des os.

Traitement.—La première indication à remplir, est d'éloigner soigneusement toutes les causes de l'irritation; ensuite, si la peau n'est point entamée, et si l'on pense que les parties internes ne le soient également pas, de chercher à obtenir la résolution.

Si, au contraire, l'on pense que la contusion ait été violente, que les tissus intérieurs soient attaqués, déchirés, il faut de suite chercher à obtenir une bonne suppuration, surveiller la formation de l'abcès, et aussitôt qu'il commence à se faire, pratiquer une ouverture pour donner issue au pus.

Assez souvent et malheureusement le dépôt du pus ne se forme pas à la superficie, mais profondément, et l'on n'a la certitude de sa formation que quand il a déjà produit des ravages assez considérables; quelquefois, dans ce cas, sa formation s'annonce par la tristesse de l'animal, par une fièvre plus ou moins forte, par la position basse de la tête, et une espèce de nonchalance, de stupeur générale. Dans tous les cas, aussitôt que quelques signes indiquent sa formation, on ne doit plus attendre, et l'on doit, par une opération, donner issue à la matière qui s'est formée.

L'animal abattu, on met la tête dans le plus grand degré d'extension, afin que les muscles

de la face supérieure de l'encolure soient dans le relâchement. On pratique une incision sur la tumeur parallèle à la direction des tendons, et on la fait pénétrer entre les interstices qu'ils présentent jusqu'au fond de l'abcès. On la pratique toujours sur le côté; dans le milieu l'on rencontrerait la corde du ligament cervical qu'il est indispensable de ménager, et ensuite la cicatrisation de la peau serait beaucoup plus difficile dans cette partie exposée à des mouvemens continuels. Quand l'on est parvenu dans l'abcès, on y introduit le doigt, on juge de la direction des sinus qu'il présente, et de quels côtés doivent être pratiquées les contre-ouvertures. On doit les faire, autant que possible, dans les parties les plus déclives, et y passer des sétons pour les empêcher de se refermer trop vite. Quand l'on rencontre quelques caries des tendons et des ligamens, il faut les enlever avec le bistouri, si l'on peut; ce sont ces caries qui retardent et même qui empêchent la cure : elles sont rarement arrêtées par la suppuration; elles gagnent de proche en proche, détruisent les tendons, attaquent les os, et finissent par la mort de l'individu. L'enlèvement avec le bistouri est presque le seul praticable; le cautère est trop dangereux et trop difficile à manier dans des parties qui approchent autant la colonne

vertébrale. Aussi, quand le crâne ou les vertèbres sont attaqués, est-il presque impossible d'y porter remède.

Souvent, malgré les soins les mieux entendus, et au moment où l'on croit la cicatrisation sur le point de se faire, quelques parties de la peau deviennent lardacées, blafardes, calleuses, et le pus change de nature; ces accidens assez fréquens annoncent presque toujours quelques caries qui ont échappé, et dont il faut effectuer la séparation. La carie enlevée, la plaie reprend bientôt sa première tendance à la cicatrisation. Quand ces tissus lardacés ont pris de la consistance, il est quelquefois impossible de les faire résoudre, de les faire suppurer; c'est alors une vraie terminaison par induration; c'est un corps nouveau qui s'organise, et qu'il est de toute nécessité d'enlever pour obtenir la guérison.

B. *Mal de garrot.* — Les plaies de cette partie du corps ne diffèrent des précédentes que par leur siége; du reste, la marche est entièrement la même, les terminaisons pareilles, et le traitement aussi difficile : la seule différence, c'est que la plaie étant beaucoup plus éloignée de la colonne vertébrale, on peut employer le feu avec beaucoup plus de hardiesse et beaucoup plus de succès pour cautériser les caries des

apophyses épineuses des vertèbres dorsales, et pour amener leur séparation du corps de ces vertèbres.

Ces deux genres d'affections sont en général la faute des propriétaires des animaux. Si, dès le commencement du mal, le vétérinaire était consulté, les accidens consécutifs n'arriveraient point; mais le plus souvent, c'est à des chevaux galeux, mal soignés, de peu de valeur, qu'ils arrivent; on consulte l'homme instruit, quand le mal a fait des progrès énormes, quand il faut avoir recours, pour la guérison, à une opération extrêmement grave, et quand le temps qu'il faut attendre pour espérer cette guérison consume en frais de nourriture la valeur de l'animal : la médecine vétérinaire doit plutôt consister à prévenir les maladies graves qu'à les guérir; et beaucoup d'animaux, qui pourraient rendre encore bien des services, périssent, parce que les frais de leur guérison surpasseraient leur valeur lorsqu'ils seraient rétablis.

c. Une autre partie du corps du cheval est encore exposée à un accident de même nature que ceux dont nous venons de parler; c'est le poitrail, à l'endroit de la pointe du sternum. Dans les chevaux qui ont cette partie saillante et qui sont employés au trait, elle supporte tout l'effort que l'animal fait pour avancer; une contu-

sion profonde s'effectue; l'inflammation, qui est d'abord peu forte, mais entretenue par une cause permanente, se termine presque toujours par induration, et quelquefois il se développe sur cette partie des tumeurs énormes que l'on a improprement appelées, à cause de leur position, *anticœurs*. Une personne vigilante préviendra facilement ces accidens en faisant traîner avec un collier, au lieu d'une bricole, ou en plaçant la bricole de manière à ce qu'elle ne porte pas sur l'endroit déjà blessé. Des résolutifs suffisent pour terminer la maladie quand elle est récente; mais si elle est ancienne, et si l'on ne peut pas espérer obtenir cette terminaison, on doit chercher à faire suppurer la tumeur, en y développant même une inflammation plus active; on fait des onctions d'onguent stimulant, on y applique l'onguent vésicatoire, même le feu. Dans cette partie, l'on n'a point à craindre la suppuration, la matière accumulée tend à sortir au dehors. Aussitôt que la fluctuation annonce la formation du dépôt, on l'ouvre avec l'instrument, et s'il y a des endroits passés à l'état d'induration, on y applique le cautère actuel, ou on les enlève avec le bistouri; à ce degré, tous les efforts doivent tendre à faire de la plaie une plaie simple, et à la conduire à une bonne suppuration.

Cet accident ne devient dangereux que quand la pointe du sternum vient à être attaquée; cet os, à cause de sa nature spongieuse, se carie facilement, et sa carie est très-difficile à arrêter.

D. *Eponge.*—C'est une autre espèce d'affection particulière au cheval, et qui peut aussi être rangée dans la classe des contusions; elle arrive aux animaux qui se couchent en vache, c'est-à-dire, de manière que les éponges du fer portent sur la pointe du coude : l'espèce de contusion que le fer produit sur cette partie pourvue d'un tissu cellulaire extrêmement lâche, y occasionne une tumeur molle, quelquefois douloureuse, le plus souvent indolente, qui dans les commencemens disparaît, et reparaît quand la cause de l'irritation cesse ou se renouvelle, mais qui finit par être permanente, et par prendre un certain degré de dureté.

Le principal moyen de guérison est de faire perdre à l'animal l'habitude de se coucher en vache, et de lui rogner les éponges du fer, ensuite de frotter la tumeur avec les onguens résolutifs et l'onguent mercuriel, ou enfin de l'enlever avec le bistouri si l'on ne peut obtenir sa résolution. Cette affection, au reste, ne diminue que la valeur commerciale de l'animal, et ne lui ôte rien de sa valeur réelle.

E. Il en est ainsi du *capelet* ou *passe-cam-*

pane; c'est une tumeur de même nature, qui est aussi la suite de quelques contusions, mais qui se montre à la pointe du calcanéum : le plus souvent, c'est une difformité qui n'ôte rien de la valeur réelle de l'animal; dans quelques cas cependant, elle nuit; c'est quand la contusion a été assez forte pour atteindre les tendons, et même la pointe de l'os calcanéum. L'animal fatigue alors davantage en marchant, et quelquefois boite. Quand l'accident est récent, des résolutifs suffisent; quand il est ancien, les frictions d'onguent mercuriel et le feu sont presque les seuls moyens à employer.

4. *Piqûres.* — Les piqûres sont des plaies étroites plus ou moins profondes, faites par la pointe d'un instrument aigu, tel qu'un clou, une aiguille, une épine, une épée.

Les accidens qui en sont la suite varient beaucoup; quelquefois la piqûre se termine par la réunion par première intention, mais le plus souvent par suppuration; dans ce cas, si la blessure est profonde, il peut en résulter les accidens les plus graves. L'inflammation, qui s'établit d'abord, occasionne des douleurs aiguës; ensuite le pus, qui s'accumule dans le fond de la plaie, sollicite, pour son écoulement et pour la cicatrisation de la plaie, les opérations les plus graves. Telles sont les piqûres qui pénètrent

dans les aponévroses; telles sont celles encore plus dangereuses qui pénètrent les sabots du cheval ou du bœuf jusqu'aux parties sous-jacentes très-sensibles qui ne peuvent ni céder au gonflement inflammatoire à cause de la résistance que leur oppose la corne, ni donner encore, par cette même raison, une issue au pus qu'elles sécrètent. Comme ces accidens sont toujours très-dangereux, nous y reviendrons quand nous parlerons des maladies du système locomoteur. Le traitement des piqûres consiste à débrider le plus possible les parties affectées, afin de donner issue au sang, aux sérosités épanchées, et aussi de permettre au gonflement inflammatoire de se développer et de parcourir ses périodes.

5. *Plaies d'armes à feu.*—Les plaies d'armes à feu, dont les conséquences sont si terribles et qui exigent tant de soins, tant d'opérations graves et dangereuses dans la médecine humaine, sont souvent, à cause de leur gravité même, hors du pouvoir de la médecine et de la chirurgie vétérinaires. Comme elles mettent presque toujours l'animal hors de service pour un temps considérable, comme celles des extrémités le rendent le plus souvent impropre à presque tous les services, leur guérison deviendrait trop coûteuse, et les animaux sont sacrifiés; elles ren-

trent dans les domaines de la vétérinaire, toutes les fois qu'elles sont peu graves, ou toutes les fois que l'animal, quoique blessé, peut encore travailler et gagner, comme l'on dit, sa subsistance.

Les plaies d'armes à feu que l'on peut traiter, se réduisent donc à des plaies peu considérables des extrémités, ou à l'introduction simple des balles dans les tissus musculaires, ou enfin à la fracture d'os, autres que ceux des extrémités, tels que ceux de la tête et du tronc. On sent bien que quand les os des extrémités sont brisés en esquilles, il n'y a plus d'efforts à tenter; la guérison devient trop longue et trop dispendieuse, et quelquefois impossible.

Le trou que fait une balle en entrant est léger, et cependant les dérangemens qu'elle produit sont toujours très-graves; les tissus déchirés, tiraillés, quelquefois frappés d'un engourdissement voisin de la mort, ont d'abord de la peine à produire la réaction inflammatoire nécessaire à leur guérison; et ensuite, quand elle se développe, elle s'accompagne des symptômes les plus graves, d'un gonflement considérable et d'une douleur violente.

La première indication à remplir, lors d'une blessure d'arme à feu, est de s'assurer si le corps est sorti de la plaie, et, s'il ne l'est pas, d'em-

ployer tous les moyens propres à le faire sortir, à moins qu'il ne soit placé de manière à ne pouvoir être extirpé sans danger, ou à faire espérer que la suppuration consécutive opérera sa sortie.

Il faut ensuite donner issue aux fluides extravasés et épanchés qui peuvent s'amasser dans des sinus, et qui, en agissant à la manière de corps étrangers, ne feraient qu'aggraver le mal.

La troisième indication, et la plus importante peut-être, consiste à surveiller le gonflement inflammatoire, à lui permettre par des débridemens nécessaires de s'opérer librement. Il faut encore veiller à ce que le pus s'écoule facilement au dehors, qu'il n'ait pas le temps, pour ainsi dire, de séjourner dans la plaie et de s'infiltrer dans les lames du tissu cellulaire environnant; cette dernière précaution est d'autant plus nécessaire que l'accident est plus proche des os spongieux dont les caries sont toujours très-longues à guérir, et souvent même très-difficiles.

Quand ces derniers ont été fracturés et qu'il y a des esquilles, il faut, si elles ne tiennent que peu, les enlever de suite, sinon attendre que la suppuration les détache, ou que l'inflammation opère leur réunion avec l'os; c'est dans ces cas surtout qu'il convient d'entretenir les plaies bien ouvertes pour faciliter leur sortie, pour

empêcher le pus de séjourner, et pour prévenir tous les accidens qui sont la suite de sa stagnation.

6. *Plaies envenimées.*—Ces plaies diffèrent des précédentes en ce que le corps vulnérant, en même temps qu'il forme la plaie, y dépose une matière vénéneuse, dont la présence occasionne une inflammation particulière, de la nature de celles appelées *spéciales.* (*Voy.* pag. 20 et 21.) Telles sont les plaies occasionnées par la morsure d'une vipère, d'un chien enragé, par la piqûre d'une abeille, d'un instrument imprégné d'un virus quelconque.

Les symptômes qui caractérisent ce genre d'affection, varient suivant la nature du venin dont le corps vulnérant était imprégné. Ainsi, dans le cas d'une piqûre d'abeille, de scorpion, d'une morsure de vipère, etc., des signes d'une douleur subite et assez forte suivant l'espèce des animaux se manifestent, et une tuméfaction se développe tout-à-coup autour de la blessure; quand, au contraire, la plaie a été produite par un animal enragé, souvent il ne se manifeste aucun symptôme subit alarmant, et la plaie paraît d'abord suivre la marche ordinaire d'une plaie contuse qui suppure; mais au bout de plusieurs jours, on aperçoit des signes de malaise dans l'animal, la plaie devient dou-

loureuse : quoique quelquefois déjà guérie elle se rouvre, son aspect n'est pas bon; et le plus souvent une fièvre de mauvais caractère se développe et accompagne ces symptômes.

Le traitement prophylactique est dans ces sortes de plaies le plus utile : aussitôt donc qu'une plaie accidentelle est soupçonnée envenimée, il faut chercher à neutraliser le venin, pour l'empêcher d'agir; les caustiques sont les meilleurs moyens; le cautère actuel surtout, par la promptitude avec laquelle il agit, doit être préféré. Un morceau de fer chauffé à blanc et introduit à plusieurs reprises au fond de tous les sinus de la plaie, décompose le venin, et annule tous ses effets; une large escare noire recouvre la plaie, tombe au bout de quelques jours, et fait place à une bonne suppuration; l'enlèvement total de la partie par l'instrument tranchant, est encore préférable, quand elle est une de celles dont la perte ne nuit en rien aux services de l'animal.

Dans le cas où le cautère actuel ne pourrait pas être appliqué sans danger, il faudrait employer le beurre d'antimoine liquide; c'est le caustique qui agit le plus promptement après le feu, et enfin, à son défaut, il faut se servir de tous ceux qui se trouvent le plus tôt sous la main.

Si, par malheur, l'on n'avait pu prévenir les

accidens, et si la lividité de la plaie, son gonflement douloureux, la nature de la sanie qui en découle, et enfin l'abattement de l'animal et son malaise général indiquaient les ravages du venin; il faudrait avoir recours aux plus forts stimulans administrés à grande dose; l'eau-de-vie, le quinquina, le camphre, l'ammoniaque, sont les remèdes à employer intérieurement, tandis que par un traitement extérieur appliqué à la nature de la plaie, on tâche de changer son aspect, et de l'amener à une bonne suppuration.

Ces accidens sont très-rares en France, sur les animaux domestiques; et le poison de la vipère, qui est le plus dangereux, ne peut faire périr nos grands animaux que dans le cas où les morsures du reptile sont multipliées, et près des organes des principales fonctions.

C'est presque seulement à l'égard des chiens mordus qu'il faut employer ces mesures sévères. Ces animaux très-difficiles à contenir, qui contractent plus facilement la rage que tous les autres, et qui peuvent la répandre au loin, jusque sur l'espèce humaine, doivent être le plus surveillés. Au moindre soupçon que la plaie est le résultat d'une morsure d'un animal enragé, ils doivent être séparés, traités convenablement et tenus à l'attache ou renfermés, jusqu'à ce

que la maladie se soit déclarée, ou jusqu'à ce qu'il n'y ait plus le moindre doute. Les herbivores mordus par des animaux enragés contractent bien la rage, mais il n'y a point encore d'exemples bien constatés qu'ils l'aient communiquée à d'autres par leurs morsures. L'excès de précaution dans ce cas n'est cependant pas un mal, en attendant que des expériences bien faites aient constaté cette propriété de contracter la rage, mais de ne point la communiquer.

PREMIÈRE CLASSE.

MALADIES DE L'APPAREIL LOCOMOTEUR.

SECTION PREMIÈRE.

Maladies des Muscles.

Lésions physiques. — A. Après ce que j'ai dit des contusions, il reste peu de chose à dire sur celle des muscles en particulier; si elle est légère, elle se termine par résolution; plus forte, l'inflammation survient et finit par une des terminaisons que nous avons indiquées; enfin quand la substance musculaire est réduite en une espèce de bouillie par la force de la contusion, elle meurt; un cercle inflammatoire sépare les parties environnantes; la suppuration s'établit, entraîne avec le pus toutes les parties mortes, et finit par une cicatrice.

B. Si le muscle est entièrement coupé, la contractilité extrêmement forte de ces organes, excitée par la blessure, rend le rapprochement des deux bords du muscle coupé et leur réunion très-difficiles. On doit néanmoins dans ce cas chercher tous les moyens de l'opérer, mais bien

souvent l'on ne pourra point y parvenir; et si l'accident est arrivé à un des muscles d'une extrémité, si le muscle est considérable, l'animal restera boiteux; heureux encore, dans ce cas, si l'on peut le rendre capable de faire quelques services.

c. Il arrive, dans des efforts violens où la contraction des muscles est portée à un degré extrême, que les fibres de ces muscles se déchirent; les accidens qui en résultent sont très-graves : tels sont une douleur excessive, ensuite la suppuration, la formation d'abcès, et toujours la nécessité d'interrompre les services de l'animal jusqu'à l'entière guérison. Ces déchiremens musculaires, quand ils sont considérables, mettent presque toujours nos animaux hors de service; heureusement ils sont rares. Le plus souvent, dans les efforts violens, ce sont les tendons ou les ligamens articulaires qui souffrent; et quoique ces accidens soient fâcheux, ils le sont cependant moins que le déchirement de la fibre musculaire.

Le traitement est simple : les applications émollientes et narcotiques, la saignée même dans le cas où l'accident serait grave, et dans tous l'ouverture des amas de sang épanché et des dépôts de pus aussitôt qu'on soupçonne leur existence, doivent être mises en usage.

Ce qui est plus difficile que l'application du traitement, c'est de pouvoir distinguer l'accident. L'animal ne peut pas dire les sensations qu'il éprouve; c'est donc à sa manière de marcher, à la douleur qu'il manifeste dans telle ou telle partie par la pression, et enfin par les signes commémoratifs, que l'on peut deviner l'accident.

L'*Ecart* n'est autre chose qu'un de ces accidens arrivé aux muscles qui attachent les membres au tronc. Beaucoup de traitemens différens ont été vantés et employés successivement, pour guérir les boiteries qui en résultent; mais tous ces traitemens se réduisent à deux, quand on les analyse bien. L'emploi des émolliens, quand l'accident est récent et accompagné d'inflammation, et l'emploi d'excitans, d'irritans même, capables de reproduire une forte inflammation dans les muscles affectés, quand la maladie est ancienne : ce dernier moyen, auquel sont dues toutes ces cures extraordinaires d'anciens écarts, est dangereux à employer, parce qu'il est difficile de prévoir jusqu'où s'étendra l'inflammation que l'on suscite, et qu'il a souvent été suivi d'accidens très-graves, et quelquefois de la mort des individus. Les stimulans doux et long-temps continués, ensuite le feu à l'extérieur, ne produisent que rarement ces cures merveilleuses;

mais leur emploi est bien moins dangereux et plus constant dans le cas d'ancienneté de l'accident, ou de ces *boiteries* dites *de vieux mal.*

D. Le déplacement des muscles arrive quelquefois; et comme il est très-difficile d'y remédier, il est souvent suivi des plus graves inconvéniens dans des animaux dont la principale valeur consiste dans l'intégrité du système musculaire.

Un cheval, la nuit, en se grattant avec un pied de derrière, se prend le pied dans la longe de son licol, et ne peut s'en débarrasser; le lendemain matin, le palefrenier trouve le pied postérieur dans la longe du licol, l'encolure ployée, la tête placée contre l'épaule de ce côté, et le corps appuyé de l'autre côté contre le mur; il débarrasse bien vite le pied pris dans la longe, et retenu dans cette position par l'éponge du fer. Mais il fut bien étonné, quand, après avoir remis la tête du cheval dans sa position naturelle, elle reprit presque de suite la position qu'elle avait contractée la nuit. Les vertèbres de l'encolure formaient une protubérance du côté gauche, tandis que les muscles des faces inférieures et supérieures, déjetés du côté droit, formaient des masses inégales de ce côté. Pendant que l'on préparait des attelles pour retenir l'encolure dans une direction droite, une espèce

de contraction spasmodique s'empara des muscles déplacés, et l'on ne put pas leur faire reprendre leur position première ; le cheval mourut assez promptement avec des paralysies partielles et avec tous les symptômes caractéristiques d'une compression du canal rachidien.

Un autre cheval affecté du même accident, mais à un degré bien moins considérable, et dont la cause était ignorée, après avoir eu l'encolure tenue par un bandage, dans une direction droite, pendant long-temps, se trouva bien rétabli ; mais il portait néanmoins la tête toujours un peu plus d'un côté que de l'autre.

Lésions vitales. — A. *Tétanos.* — C'est une contraction spasmodique et permanente du système musculaire, et plus particulièrement des muscles extenseurs. C'est une maladie toujours très-grave, qui n'attaque d'abord que les muscles d'une région, qui successivement gagne ceux d'une autre, devient quelquefois générale, et finit le plus ordinairement par la mort. Elle commence souvent par les muscles releveurs de la mâchoire, s'étend aux muscles de l'encolure, du dos, des extrémités ; l'animal ne peut plus marcher, il devient roide, et enfin tombe d'une pièce pour ne plus se relever.

On nomme *trismus* le resserrement seul des mâchoires, et *opisthotonos* la contraction géné-

rale des muscles du tronc. Le trismus n'est souvent que le premier degré de l'opisthotonos.

Le tétanos commence par d'autres muscles que ceux des mâchoires; il suit néanmoins la même marche et est aussi dangereux.

Les causes du tétanos sont les douleurs violentes et aiguës, quelquefois le passage subit d'une atmosphère chaude dans une atmosphère froide, les grandes plaies, et ce qui le produit le plus souvent dans nos animaux domestiques, l'opération de la castration.

Le traitement est assez difficile, et doit varier suivant les causes qui ont produit la maladie, quand on les connaît toutefois. La première indication à remplir est de faire cesser la cause, ensuite l'on met en usage les bains chauds, les saignées, les sétons, les antispasmodiques, selon les cas, et enfin l'opium à forte dose. Cette substance, dont l'emploi dans cette maladie nous a été enseigné par la médecine humaine, est le remède qui a le plus souvent réussi, quand son administration a été encore possible. Mais que faire dans le cas de trismus? On introduit bien les liquides jusque dans l'arrière-bouche; mais les muscles du pharynx participant toujours de l'état de contraction spasmodique, ne font plus leurs fonctions; l'action d'avaler devient impossible, et on est alors réduit aux lavemens opiacés,

aux bains ou lotions chaudes et émollientes, tous moyens presque inutiles quand ils ne sont pas accompagnés de l'action interne de l'opium. Presque toujours la maladie augmente, le tétanos devient général, et l'animal meurt quand les muscles de la respiration sont affectés et arrêtent cette fonction.

B. — La *paralysie* est, au contraire, la diminution ou l'abolition de la contractilité et de la sensibilité musculaire, ou de l'une des deux seulement, sans inflammation ni lésion du muscle, ni lésion de l'organe encéphalique.

Les causes de cet état sont le plus souvent inconnues; quelquefois il est dû à la section d'un vaisseau ou d'un nerf qui empêche l'organe de recevoir la quantité de sang nécessaire, ou l'influence cérébrale. Les parties paralysées diminuent souvent de volume, s'atrophient, et finissent par cesser totalement de remplir leurs fonctions. Cet accident arrive assez souvent dans les vieux chevaux de trait qui souffrent beaucoup de fatigues excessives et d'une nourriture malsaine, souvent même donnée à regret, dans les animaux qui logent habituellement dans des lieux humides; elle arrive dans tous à la suite de coups violens et de compressions accidentelles des nerfs et des vaisseaux.

Quand l'affection est due à la section des nerfs

ou des vaisseaux, ou à leur destruction, les remèdes sont presque inutiles; il faut attendre que les fonctions des vaisseaux et des nerfs détruits soient suppléées par les fonctions de quelque autre, ce qui arrive quelquefois. Si la paralysie paraît être due à la diminution partielle de la sensibilité ou de la contractilité par des causes inconnues, il faut tâcher de réveiller ces propriétés : les vésicatoires, les sétons, les frictions irritantes, un degré de chaleur considérable sur la partie, le feu même appliqué en raies, sont les moyens à employer extérieurement; tandis qu'une bonne nourriture et des médicamens stimulans viennent ranimer la circulation et l'influence nerveuse languissantes.

SECTION DEUXIÈME.

Maladies des Tendons et des Ligamens articulaires.

A. Les tendons les plus forts et les plus longs, sur-tout ceux des extrémités, peuvent être ou rompus par une contraction trop violente et trop subite des muscles, ou coupés par quelques causes extérieures. Ces organes sont doués de peu de vie, et il est difficile de développer une inflammation nécessaire pour la réunion des parties; de plus encore, l'impossibilité où l'on

se trouve de faire rester l'animal tranquille, pour que les extrémités coupées restent en contact, rend ces accidens presque toujours incurables, et oblige de se servir des animaux, s'ils sont capables encore de rendre quelques services, ou de s'en défaire dans le cas contraire.

Quelquefois ces tendons ne sont que distendus, et il n'y a que quelques fibres déchirées. Dans ce cas, le repos et les soins que l'on doit à une inflammation récente sont les moyens de traitement, et le tact a bientôt fait découvrir l'endroit malade; mais quand les déchiremens ont eu lieu dans les tendons des grosses masses musculaires, on ne peut pas reconnaître le lieu exact de la lésion, souvent même sa nature, et l'on se trouve réduit à l'emploi seul du repos, comme moyen de guérison.

B. Il arrive souvent que les tendons, sans être rompus ou coupés, sont mis à nu par quelques plaies; presque toujours alors la surface exposée au contact de l'air est frappée de mort, et il faut qu'une séparation s'effectue entre elle et entre les parties sous-jacentes; une inflammation se développe dans les tendons; des bourgeons charnus se montrent, la lame frappée de mort détachée tombe avec la suppuration, et la plaie devient une plaie suppurante simple. Mais cette réaction salutaire ne s'opère pas souvent de

suite, et ce n'est quelquefois qu'après plusieurs exfoliations successives qu'elle a lieu.

Le traitement est simple; il consiste à empêcher la plaie de se fermer trop vite, et à entretenir une inflammation modérée dans les parties, au moyen d'étoupes imbibées d'eau alcoolisée, ou sèches.

D. Le *javart simple* est une inflammation du tissu cellulaire sous-aponévrotique des extrémités; il se termine toujours par suppuration, mais présente cela de particulier que la suppuration entraîne avec elle un *bourbillon* ou une petite portion de tissu cellulaire tombée en gangrène. De la propreté, du temps et quelques cataplasmes émolliens suffisent pour guérir ce javart.

E. Quelquefois il se forme plus profondément autour des gaînes des tendons, et devient alors plus douloureux, plus long à guérir, mais n'entraîne des conséquences fâcheuses que quand il est entièrement négligé; il prend alors le nom de *javart tendineux*. Tant qu'il y a inflammation, l'on doit persister dans l'usage des émolliens et des maturatifs; quand la suppuration est établie, on en vient à une petite opération qui consiste à frayer un libre cours à la matière par le moyen d'une ou plusieurs incisions dirigées selon les circonstances qui se présentent; quand l'on craint que la suppuration n'attaque la gaîne des

tendons, on la prévient en fendant le javart avec le bistouri, avant même que la suppuration soit établie. Les pansemens subséquens consistent à faire des injections d'eau tiède alcoolisée, à déterger les plaies et à les tenir propres et à l'abri des irritans extérieurs.

Ces javarts se montrent aussi dans le bœuf, mais ils sont en général plus douloureux, plus longs à guérir; du reste, le traitement est entièrement le même.

Cette maladie a quelque analogie avec le clou ou furoncle de l'homme; il en vient presque toujours plusieurs à la suite les uns des autres, et quelquefois à plusieurs extrémités à-la-fois; mais ils ne se montrent que sur les parties inférieures des membres, font souvent boiter les animaux très-fortement, empêchent de s'en servir pendant le temps de l'inflammation, et se guérissent assez facilement. Nous ne sommes pas sûrs qu'ils soient, comme le clou, une suite d'un embarras gastrique.

F. *Entorses*, *Efforts*. — Ce sont des tiraillemens, des distensions plus ou moins fortes, et quelquefois des déchiremens des ligamens qui entourent les articulations; ils ont pour causes les plus ordinaires, des faux pas; ils produisent des douleurs sourdes sans apparence de lésion, et qui ont quelquefois des suites dangereuses

en occasionnant la boiterie permanente de l'animal. Leur traitement est simple et consiste dans l'application des résolutifs, lorsque l'accident est récent; ensuite dans l'application des émolliens pour calmer la douleur, et enfin des stimulans les plus énergiques pour redonner du ton et de la force aux parties : quand la maladie est passée à l'état chronique, la cautérisation devient le meilleur et souvent l'unique moyen de guérison.

G. *Luxations de la rotule.* — Elles sont rares dans nos animaux domestiques, malgré les efforts et les fatigues extrêmes auxquels ils sont fréquemment exposés. Le cheval cependant, quand il est encore jeune, quand les solides n'ont point acquis toute la force que leur donne l'âge mûr, est exposé aux luxations de la rotule; cet os se déplace et coule sur le côté externe et au bas de la partie inférieure du fémur : cet accident arrive sans déchirement et presque sans douleur. Il est annoncé par le déplacement de la rotule d'abord, et ensuite par l'impossibilité où se trouve l'animal de fléchir le membre qu'il tient roide, sur lequel il ne peut s'appuyer et qu'il traîne après lui. La réduction de cette luxation s'opère ainsi ; on place une main sur la face interne de l'articulation du fémur et du tibia, et en donnant une secousse un peu violente à la rotule, on la remet facilement à sa place; le membre

reprend sa liberté de mouvemens. L'âge et l'exercice, en affermissant les ligamens, font disparaître cet accident. Dans le cas où il se renouvelle, et où il empêche l'emploi de l'animal, on doit avoir recours au feu pour affermir et consolider les parties.

H. Il arrive assez souvent, dans les exercices violens, que les mouvemens des articulations sont portés au-delà de leur extension naturelle; tous les tissus qui environnent l'articulation sont tiraillés, distendus; une inflammation s'en empare, et la difficulté de forcer l'animal à se tenir en repos entretient dans les parties malades une inflammation légère, qui empêche la résolution de s'opérer complétement; les articulations restent grosses, engorgées, et les mouvemens moins libres. Quelquefois ce sont les ligamens qui environnent l'articulation, qui souffrent le plus; d'autres fois, c'est la capsule synoviale articulaire; l'irritation qu'elle a éprouvée a augmenté la sécrétion de la synovie; la capsule boursouffle et nuit aux mouvemens de l'articulation.

Dans le cheval, les capsules synoviales qui environnent les tendons sont très-sujettes à ces distensions et à cette sécrétion extraordinaire de synovie; elles forment alors ce que l'on appelle des *mollettes*.

Ces différentes affections, en nuisant aux mouvemens des articulations, fatiguent l'animal et diminuent beaucoup sa valeur. Quand elles ne sont pas poussées trop loin et quand elles sont récentes, on peut essayer de les guérir; c'est le feu qui seul peut parvenir à ce but, quand on sait bien l'employer. On met le cheval au vert pendant un certain temps; cette nourriture relâchante amollit déjà tous les solides; on applique ensuite le feu sur les parties malades; on continue de laisser l'animal au vert; l'inflammation se développe et est souvent suivie de la résolution. La liberté dont jouit l'animal dans le pâturage, l'exercice qu'il prend à sa fantaisie, tout favorise la résolution, qui s'effectue bien plus efficacement qu'à l'écurie et au régime sec.

SECTION TROISIÈME.

Maladies des Os.

A. Les os sont composés, comme les autres organes, de tissu cellulaire, de nerfs et de vaisseaux; mais ils en diffèrent par une autre structure et par la substance saline inerte, qui se dépose dans leur tissu, et qui leur donne la solidité dont ils jouissent : cette différence de structure et d'organisation rend la marche de leurs maladies bien différente; aussi toutes mar-

chent-elles avec plus de lenteur, exigent-elles pour la guérison un espace de temps plus long, et que souvent le peu de valeur de l'animal empêche d'attendre. Dans les fractures des os des extrémités du cheval et du bœuf, presque toujours l'animal est sacrifié à cause de la longueur du temps nécessaire à la consolidation des fractures, et des soins et des précautions que la guérison exige.

B. Il n'en est pas de même pour les fractures de tous les os; les fractures des côtes sont souvent suivies de la guérison, quand les organes pulmonaires ont conservé leur intégrité; souvent même les bouts fracturés restent séparés, et l'animal n'en est pas moins propre à rendre les services qu'il rendait auparavant; le traitement consiste à laisser agir la nature, et seulement à ouvrir promptement les dépôts de liquide ou les abcès qui peuvent se former, afin d'empêcher leur ouverture et leur épanchement dans la poitrine.

C. Les fractures de l'os du sabot et de l'os de la couronne sont très-faciles à se guérir, à cause de la position de ces os. Celui du sabot sur-tout, contenu dans une boîte cornée, se consolide bien facilement, mais l'animal reste souvent boiteux. Quand l'on se doute que l'os de la couronne ou celui du sabot est fracturé, ce dont il

est souvent très-difficile de s'assurer par le tact, sur-tout pour l'os du sabot, et quand il n'y a point de plaie à l'extérieur, il suffit d'envelopper le pied d'une charge de poix et de résine, et d'une ligature qui tienne ces parties immobiles, de laisser le cheval libre à l'écurie ou dans un pâturage; la consolidation s'opère bien vite, et souvent en moins de six semaines la cure est entièrement terminée.

D. Les fractures des os des parties supérieures sont bien plus dangereuses; presque toujours elles sont compliquées, c'est-à-dire, que l'os est fracturé en plusieurs morceaux, et qu'il y a des esquilles; les parties molles sont contuses, déchirées; le maintien des abouts articulaires en contact pendant le temps nécessaire au développement des boutons charnus et à leur agglutination est presque impossible : aussi souvent ces accidens entraînent-ils la perte de l'animal. La guérison serait cependant facile, si l'on avait quelques moyens de maintenir le membre immobile, et toutes les fois qu'on espère y parvenir, et que l'animal a quelque valeur, qu'il est jeune sur-tout, on doit l'essayer. Déjà plusieurs tentatives ont été suivies du succès.

E. La pointe de la hanche est sujette à se fracturer dans les chutes violentes auxquelles sont

exposés nos animaux, sous les poids énormes qu'ils sont obligés de porter ou de traîner. Si la pointe seule de la hanche est fracturée, l'extrémité, déplacée par la contraction des muscles énormes qui prennent leur attache à cette partie, est portée plus en bas; les deux abouts fracturés, au lieu de rester dans la situation convenable, chevauchent; l'inflammation se développe sur ces surfaces en contact comme sur les abouts fracturés, et l'adhérence se fait dans toute la partie en contact. Dans ce cas une hanche reste plus basse que l'autre, et l'on dit que le cheval est *éhanché;* quelquefois le cheval ne boite pas, mais c'est rare, et quoique souvent il soit aussi capable de rendre des services qu'il l'était auparavant, il conserve une allure plus gênée et plus difficile, et qui le fatigue davantage.

L'on n'a point encore de bandage propre à maintenir la pointe de la hanche dans sa position naturelle, et tous les soins du vétérinaire doivent se borner à mettre l'animal dans le cas de se mouvoir le moins possible, ensuite à modérer la réaction vitale nécessaire, de manière à ce qu'elle ne soit ni trop forte ni trop faible, mais dans un juste milieu. Cette consolidation, le plus souvent, s'opère sans suppuration et sans formation d'abcès ni de dépôts.

f. Les fractures de la hanche ne sont pas tou-

jours aussi simples. Quelquefois elles sont accompagnées de la fêlure ou de la fracture même du coxal; il est rare, dans ce cas, que l'animal puisse échapper; et presque toujours des dépôts profonds dans l'épaisseur des muscles, des épanchemens, des infiltrations dans le bassin, mettent fin à son existence, sans que l'on puisse lui porter des secours efficaces.

6. La fracture de la rotule arrive quelquefois. Cet accident est toujours très-grave et met l'animal, quand il guérit, pour long-temps hors de service. Ce qu'il y a de fâcheux, c'est que, à moins de signes commémoratifs, l'on manque souvent de marques pour reconnaître l'accident; c'est que l'on attribue la boiterie à toute autre cause, et aussi que par cette raison l'on emploie des moyens qui ne servent à rien, ou qui peuvent nuire. Dans le doute, il vaut donc mieux s'abstenir, et attendre du temps seul, ou la guérison, ou la connaissance de l'accident.

Une complication très-fâcheuse, et qui accompagne le plus souvent cette affection, est l'atrophie dans laquelle tombent les muscles de la face antérieure du fémur (les fémoro-rotuliens). La douleur, suite de l'accident, force l'animal à tenir toujours sa jambe élevée du sol, et soit que les muscles dans cette position restent trop long-temps contractés, ou soit que leurs contractions

cessent tout-à-fait, ils tombent dans une atrophie complète. On a vu dans ce cas, que la fibre musculaire était diminuée des trois quarts de son volume, et était devenue blanche. Une forte boiterie est la suite inévitable d'un pareil accident. Quand la rotule est guérie, les frictions fortement stimulantes et le feu sur-tout peuvent seuls être employés avec succès contre cette affection secondaire.

H. *Exostoses.* — Nous avons dit que les os étaient composés des mêmes tissus que les autres parties du corps, seulement qu'ils en différaient par la présence des sels à base de chaux qui leur donnaient une autre texture, et qui faisaient suivre à leur maladie une marche différente; c'est à cette texture qu'il faut attribuer les exostoses ou tumeurs dures et de même nature que l'os, que l'on remarque sur quelques-unes de leurs parties. Elles sont quelquefois symptomatiques, mais le plus souvent idiopathiques, et la suite de quelques coups. Les sels calcaires qui forment la base de ces tumeurs, empêchent leur résolution d'être facile, et rendent bien souvent l'application des topiques extérieurs inutile. Ordinairement ces tumeurs cessent de croître quand l'inflammation qui les a produites est passée; mais on est quelquefois aussi obligé d'avoir recours au feu. Cet agent énergique, en

développant une nouvelle inflammation dans le tissu de l'os malade, rétablit l'équilibre entre les inhalans et les absorbans, arrête ainsi la croissance maladive, et quelquefois produit la résolution; on doit cependant essayer d'abord les frictions spiritueuses et stimulantes, les frictions mercurielles, et mieux encore les compressions des corps durs, et long-temps continuées. L'on range parmi les exostoses, *les osselets, les suros* de toute espèce, *les formes* et enfin *les ognons;* mais ceux-ci sont des maladies sur lesquelles nous reviendrons plus au long, à cause de leur siége, à l'article des maladies du sabot.

Les suros, les osselets et les formes, ne sont dangereux qu'autant qu'ils affectent des parties essentielles aux mouvemens, telles que les articulations, ou qu'ils se trouvent situés sous des tendons ou des muscles dont ils gênent le mouvement. Aussi, combien voyons-nous d'animaux dont ils ne font que diminuer le prix seulement, sans rien diminuer de la valeur réelle, parce que, par leur position, ils ne nuisent en rien aux services de l'animal!

1. *Carie.* — L'exostose, venons-nous de dire, est une suite durable, mais peu funeste, de l'inflammation du tissu osseux; malheureusement il est une autre terminaison beaucoup plus dan-

gereuse, c'est la carie très-fréquente dans les os d'un tissu spongieux. La partie de l'os irritée se tuméfie; mais au lieu de se durcir comme dans l'exostose, elle s'amollit dans un point, se décompose, laisse échapper un ichor d'une nature particulière, bien reconnaissable sur-tout à l'odeur qu'il exhale. Cette décomposition de l'os gagne de proche en proche, si on ne parvient point à l'arrêter : c'est une espèce de terminaison par gangrène de l'inflammation du tissu osseux. Le feu appliqué au moyen d'un fer chauffé à blanc et introduit dans la carie, désorganise les tissus affectés, suscite dans ceux qui sont encore sains une réaction vitale et le développement d'une inflammation de bonne nature. Des bourgeons charnus s'élèvent du fond de la plaie; l'escare produite par le feu est enlevée par la suppuration; et la cicatrisation de l'os s'opère : il vaut mieux dans ce cas brûler plus que moins, et ne pas craindre de remettre plusieurs fois le fer chauffé à blanc. Toutes les fois que l'on peut craindre l'emploi du feu, il faut avoir recours à l'extirpation de la partie cariée par le bistouri ou la gouge, ou enfin aux poudres caustiques les plus énergiques, et en dernier lieu aux caustiques liquides.

K. *Nécrose.*—Quelquefois il arrive que la surface de l'os irritée est de suite frappée de mort,

tandis que l'inflammation se développe dans les parties sous-jacentes. La lame morte se détache petit à petit des parties vivantes, et finit par s'en séparer. Cet accident est annoncé par une fistule qui laisse échapper du pus ou des liquides puriformes, jusqu'à ce que la partie morte de l'os soit totalement séparée et portée au dehors. Il se fait remarquer plus particulièrement sur les os compactes et durs, et porte le nom de *nécrose* ou de *carie sèche*. Les soins sont simples; il faut seulement aider la séparation de la lame morte de l'os, en faciliter la sortie et même l'effectuer, aussitôt qu'il est possible de le faire, par des débridemens et des tractions opérées sur elle.

SECTION QUATRIÈME.

Maladies du Sabot et des parties qu'il contient.

Ces maladies, qui reconnaissent les mêmes causes que toutes les autres espèces d'affections, méritent néanmoins de faire un ordre à part, à cause de leur marche différente, et sur-tout à cause du traitement qui diffère sous presque tous les rapports.

A. *Javarts.* — Nous avons déjà dit ce que c'était que ces affections. Elles se montrent sous

la corne comme autour des tendons, et prennent alors le nom de *javarts encornés;* elles se rencontrent aussi accompagnées de la carie du cartilage de l'os du pied, et prennent le nom de *javarts cartilagineux.* Le javart encorné se change souvent en javart cartilagineux; ils sont tous deux reconnaissables à des fistules au biseau de la couronne; le javart cartilagineux se distingue par la nature de la matière qui découle, qui est chargée des débris du cartilage, et qui a l'odeur de la carie de cette partie.

Le javart encorné se guérit quelquefois de lui-même, presque sans soin, quand il est peu profond, et quand le pus trouve un libre écoulement au-dehors; dans ce cas, une pointe de feu, pour ouvrir la fistule et pour produire une inflammation de bonne nature, forme une escare, qui tombe par la suppuration et qui est bientôt suivie de la cicatrisation. Le plus souvent, le javart encorné n'est pas si simple; la matière, au lieu de sortir, fuse sous la corne dans le tissu réticulaire, détache la corne, et complique la maladie. Pour obtenir la guérison, il faut enlever alors toutes les parties de la corne détachée, mettre bien à découvert tout le fond de la plaie, et en faire une plaie simple proprement dite; on applique alors un fer convenable, et des pansemens peu fréquens, mais bien enten-

dus avec des étoupes sèches ou imbibées d'eau et d'eau-de-vie, amènent petit à petit la régénération de la corne et la cicatrisation de la plaie.

B. La guérison du javart cartilagineux est toujours beaucoup plus difficile et plus longue; elle nécessite l'enlèvement total du cartilage attaqué de carie; quand on n'enlève que la portion cariée, les parties que l'on laisse se carient à leur tour, et nécessitent bientôt une nouvelle opération. Il faut enlever d'abord tout le quartier du sabot; ensuite, l'on sépare et l'on soulève la peau qui recouvre le cartilage, en prenant bien garde de l'endommager, et l'on enlève avec la feuille de sauge le cartilage en plusieurs morceaux. Si l'os lui-même est carié, il faut enlever la partie cariée, soit avec la feuille de sauge, soit avec une gouge; enfin, il faut autant que possible extirper toutes les parties que la suppuration a désorganisées, et faire une plaie simple, en ménageant la peau et même ses lambeaux, quand les fistules antérieures ou l'instrument en ont malheureusement produit quelques-uns. Dans l'opération, il faut prendre garde d'ouvrir la capsule synoviale articulaire sur laquelle est presque située la partie antérieure du cartilage. On y parvient facilement en tenant le pied dans son extension complète sur la jambe.

Quand l'opération est terminée, l'on repose la peau sur les parties mises à nu; l'on recouvre le quartier, dont on a enlevé la corne, d'étoupes imbibées d'eau alcolisée; l'on enveloppe tout le pied d'étoupes graduellement posées de manière à former une compression égale partout; on place la bande, on laisse relever l'animal.

Pour faire mieux tenir cet appareil, on a ferré le pied avant l'opération, avec un fer dont la branche est tronquée du côté à opérer. La branche opposée et celle tronquée servent à faire tenir la bande, et par conséquent l'appareil.

Avant de pratiquer l'opération, quand le cheval est abattu, il faut avoir le soin de placer une forte ligature dans le paturon, pour arrêter l'hémorragie, qui, sans cette précaution, rend beaucoup plus difficile et plus longue l'opération, et qui empêche presque toujours de bien poser l'appareil. On l'ôte avant de laisser relever le cheval.

La levée de l'appareil ne doit se faire que cinq ou six jours après l'opération; rien ne presse de la faire. Si seulement on croyait s'apercevoir que la ligature fût trop serrée, on peut la desserrer; cet accident arrive quelquefois au moment du gonflement inflammatoire. Les pan-

semens suivans seront plus ou moins fréquens, selon que la suppuration sera plus abondante ou plus rare; il faut avoir soin, en les faisant, d'amincir la corne dans les endroits où elle pousse trop vite, et où elle peut causer des pincemens et des compressions toujours préjudiciables à la guérison.

c. *Seimes.* — Ce sont des fentes que l'on remarque dans la corne du sabot, selon la direction de ses fibres; la *soie* ou *seime en pied de bœuf* est celle qui s'établit en pince; elle ne diffère des autres que par sa position, et parce qu'elle attaque plus particulièrement les pieds dont la corne est sèche, cassante, et qui n'offrent pas cette espèce de gluten, qui paraît nécessaire à lier entre eux ses filamens. Ces accidens, quand ils ne sont que superficiels, c'est-à-dire, quand ils ne pénètrent pas toute l'épaisseur de la corne, ne sont pas dangereux, et souvent ne font aucun tort à l'animal; mais, quand ils pénètrent jusqu'aux feuillets de la chair cannelée, ils produisent de la douleur, de la claudication même, et exigent pour leur guérison l'*opération* dite *de la seime.*

Cette opération consiste à enlever la corne des deux bords de la division, et à panser la plaie comme une plaie simple. Une nouvelle sécrétion de corne s'opère, et la seime dispa-

raît. L'avalure (1), qui se forme alors, rétablit peu-à-peu le sabot dans son intégrité première. Pour prévenir le retour de pareils accidens, il faut, autant que possible, tenir toujours la corne grasse, empêcher les maréchaux d'enlever avec la râpe, en ferrant, cette espèce d'épiderme luisant qui recouvre la surface de la muraille, et dont l'enlèvement est une des causes présumables de la seime.

Quand la seime n'est que superficielle, on doit toujours craindre de la voir devenir profonde. Il arrive souvent, quand elle est guérie, d'en voir reparaître une autre à côté.

D. *Fourbure dans le sabot.* — C'est l'inflammation générale du tissu réticulaire du pied, manifestée par une chaleur considérable dans cette partie, et par une douleur qui force l'animal à s'appuyer sur les autres membres pour soulager le malade; si ce sont les pieds antérieurs qui sont affectés, l'animal place ses pieds postérieurs sous lui pour leur faire supporter le poids, et place les autres en avant; si ce sont les pieds

---

(1) La muraille du sabot pousse de haut en bas. Quand il arrive quelque déformation à la corne, elle paraît descendre à mesure que la muraille pousse; c'est cette marche ou cette espèce de descente, que les maréchaux appellent *avalure*.

postérieurs qui souffrent, il place les extrémités antérieures sous lui, de manière que la position seule du corps indique aussi bien cette maladie que tous les autres symptômes. Souvent il n'y a qu'un pied affecté; quand il y en a plusieurs, l'un est plus malade que l'autre. Cette inflammation du tissu réticulaire du pied se termine rarement par la résolution; presque toujours c'est par une affection organique de ce même tissu réticulaire, et par la sécrétion lente d'une nouvelle corne mal organisée tout-à-fait différente; cette corne, qui se forme sous l'ancienne, la pousse en avant, fait relever sa partie inférieure de manière que cette partie, au lieu de suivre en pince une ligne droite depuis la couronne jusqu'au bord inférieur, décrit une ligne concave, toujours irrégulière, entrecoupée d'éminences et de dépressions.

Pendant que cet effet a lieu, l'os du pied, de son côté, poussé en arrière par l'accumulation de cette nouvelle corne, se dévie de sa position naturelle; sa face antérieure en pince devient presque perpendiculaire; son bord inférieur s'abaisse, porte sur la sole et la rend bombée de concave qu'elle était. La maladie continuant toujours ses ravages, une séparation s'effectue bientôt en pince entre la sole et la muraille, laisse apercevoir un tissu caverneux, anfractueux, d'une substance cornée,

toute particulière. Dans cet état, le pied est dit affecté d'une *fourmilière.* Malgré tous les soins, il ne résiste pas long-temps à la fatigue, et l'animal est bientôt hors d'état de servir.

Quand la fourbure commence, il faut faire avorter l'inflammation, et dans ce but employer la diète, l'eau blanche, les saignées générales, les résolutifs, même les astringens sur les pieds et sur les paturons; en même temps, pour déterminer un autre point d'irritation et pour déplacer l'inflammation, on fait des frictions vigoureuses d'huile essentielle de lavande aux genoux ou aux jarrets, selon les pieds qui sont affectés; c'est ce genre de traitement qui réussit le mieux à empêcher les suites de la fourbure. Si les frictions d'essence de lavande ne suffisent pas pour produire l'engorgement des genoux et des jarrets, on y substitue les frictions d'essence de térébenthine.

Si, malgré ces soins, l'on ne peut faire avorter l'inflammation du tissu réticulaire, et que l'affection organique en soit la suite, la ferrure devient alors l'unique ressource, et les chevaux, quoique avec des pieds fourbus, rendent encore long-temps des services quand leurs fers sont bien appropriés à l'état de leurs pieds et quand ils ne les gênent en aucune manière; l'animal est, de temps en temps, sujet à boiter, exige

quelques jours de repos, et ne devient tout-à-fait impropre à rendre des services que quand la désorganisation du sabot est poussée trop loin. (*V.* le mot FOURBURE dans la classe des fièvres.)

E. On appelle *fourchette échauffée* le suintement d'une humeur noirâtre, fétide, qui se fait dans la cavité de la fourchette; et *fourchette pourrie* cette affection quand elle est portée au point d'attaquer toute la fourchette, de soulever la corne par lames et de la désorganiser. La *fourchette échauffée* est une affection légère en apparence, qui se guérit assez souvent, mais quelquefois qui ne guérit pas malgré tous les soins, et qui dégénère en *fourchette pourrie* encore plus rebelle. La cause de ces maladies, dont l'une n'est sûrement qu'un degré de l'autre, est, selon M. Clark, vétérinaire anglais, le resserrement que le pied éprouve par la ferrure, et la mauvaise habitude d'abattre la fourchette en parant le pied, operation qui facilite encore le resserrement en enlevant le point d'appui des arcs-boutans. Ce vétérinaire regarde aussi le resserrement du pied comme la cause de la difficulté qu'on éprouve à guérir la fourchette pourrie, et il en donne des raisons assez plausibles (1). L'on

(1) Recherches sur la construction du sabot du cheval, et suite d'expériences sur les effets de la ferrure, avec une

doit toujours néanmoins tenter la guérison, et avec de la patience, l'on en vient souvent à bout. Quand la fourchette n'est qu'échauffée, que l'animal ne boite pas, l'on introduit dans la fente de la fourchette des étoupes sèches ou bien des poudres dessiccatives; l'on tient le pied aussi propre que possible, et quelquefois le suintement cesse au bout d'un certain temps. Quand la maladie a fait plus de progrès, quand la fourchette est désorganisée, on enlève tous les lambeaux de corne, on met le fond de l'ulcère à découvert, on en fait une plaie simple; une corne nouvelle se forme, et la cicatrisation s'opère; dans cette guérison, presque toujours la fourchette perd sa cavité, et ne forme plus qu'une seule masse.

F. Le *crapaud* est une maladie qui commence par se manifester sur les côtés de la fourchette, à l'endroit de sa réunion avec les parties que les Anglais appellent les *barres* (1); il est donc bien facile de la distinguer de la *fourchette pourrie.* Elle est caractérisée par le suintement d'une humeur extrêmement fétide, par un boursouflement et une mollesse de la corne de ces par-

---

dissertation sur quelques moyens que les anciens employaient pour protéger les pieds de leurs chevaux, et sur l'*origine de la ferrure actuelle*, par M. Bracy-Clark. — Paris, in-8°., fig.; chez Mme. Huzard.

(1) *Voyez* l'ouvrage déjà cité de M. Bracy-Clark, etc.

ties, et sur-tout par des végétations cornées en forme de filamens, qui paraissent pousser dans sa substance. Des parties latérales de la fourchette la maladie s'étend au talon, sépare la corne de la sole de la corne de la muraille, en produisant toujours le même genre d'altération, et gagne ainsi successivement jusqu'en pince. La muraille extérieurement paraît saine, seulement plus volumineuse que dans l'état naturel, et ce n'est qu'en soulevant le pied qu'on aperçoit tous les ravages de la maladie. Quand elle a fait de grands progrès, les filamens cornés poussent des racines qui s'implantent dans les parties tendineuses, qui passent à travers, et qui s'étendent jusque dans l'os du pied.

Quand on a laissé la maladie arriver à ce degré, il est rare que les soins du vétérinaire puissent être efficaces, et presque toujours alors la diminution de valeur que l'animal a éprouvée empêche d'entreprendre un traitement long, dispendieux, toujours incertain; l'on se contente donc d'employer le cheval, en lui posant des fers convenables à l'état de ses pieds, c'est-à-dire, qui empêchent les parties malades de porter à terre, et qui le rendent ainsi capable de faire encore quelque service. A cette époque la guérison devient même quelquefois dangereuse en supprimant un émonctoire auquel l'or-

ganisme est habitué, et qui est devenu, pour ainsi dire, nécessaire à la santé de l'individu.

Toutes les fois, cependant, que le cheval a de la valeur, qu'il est jeune, et que le mal n'a pas encore fait de trop grands progrès, il faut tenter la guérison; elle est longue, mais on peut l'obtenir avec de la patience et en prenant tous les soins nécessaires. Le procédé le plus efficace consiste à enlever avec le bistouri toute la corne détachée, ensuite toute celle qui végète par filamens, et autant que possible jusqu'à la racine de ces filamens. En un mot, on tâche de faire une plaie simple, en enlevant toute la corne malade, et tous les tissus sous-jacens aussi malades. On ajoute un fer à dessolure, des éclisses, et on panse la plaie avec des étoupes sèches, ou imbibées d'eau alcoolisée. On fait une pression égale sur toute la plaie, et on laisse ce premier appareil jusqu'à ce que la suppuration commence à s'établir, c'est-à-dire, cinq ou six jours. On l'enlève alors, et on examine l'apparence de la plaie; presque toujours elle est couverte de bourgeons charnus, dont les uns sont de bonne nature, tandis que les autres, blanchâtres, livides, fongueux, indiquent un travail qui n'est pas celui d'une suppuration louable qui tend à la cicatrisation. Si l'on croit remarquer une nouvelle végétation de ces filamens de corne, il faut

avoir de nouveau recours à l'instrument tranchant, sinon se contenter de couvrir les bourgeons charnus de mauvais aspect, de petits plumasseaux chargés d'égyptiac, tandis que l'on n'en place que de secs partout ailleurs.

L'égyptiac, par sa causticité, forme une petite escare sous forme de pellicule mince, que l'on enlève au pansement suivant en irritant la plaie le moins possible; on recouvre de nouveau d'égyptiac les parties de la plaie qui sont d'un mauvais aspect, jusqu'à ce qu'elle devienne entièrement belle. L'on renouvelle les pansemens tous les jours; on les rend moins fréquens quand la plaie tend à la cicatrisation. Si l'égyptiac n'est point assez caustique, on peut y ajouter du sulfate de cuivre, ou employer à sa place la poudre de Rousseau, ou même le sublimé corrosif. On doit persister dans l'emploi de ces substances jusqu'à ce que toutes les chairs fongueuses soient détruites, et jusqu'à ce que toutes les parties qui avaient été affectées organiquement soient rongées.

Ce traitement n'est efficace qu'autant qu'il est bien suivi, bien entendu, et que le pied malade est soustrait à toutes les causes maladives, et surtout à l'humidité. La nourriture de l'animal, pendant tout le temps qu'il ne travaille pas, doit être modique, mais de la meilleure

qualité; il doit être promené, autant que possible, sur un terrain doux, sur une prairie, et dans les beaux jours seulement. Cette affection, qui paraît tenir plus à la constitution de l'individu qu'à toute autre cause extérieure, exige beaucoup de soins, de précautions hygiéniques, et sur-tout de persévérance dans le traitement, qui est long, quoique peu dispendieux, et qui souvent fatigue les propriétaires qui ne peuvent pas jouir de leurs animaux.

6. *Bleimes.* — Ce sont des ecchymoses qui se forment entre la sole de corne et la sole de chair, principalement en talons, et qui reconnaissent pour cause des contusions sur ces parties. Elles sont plus particulières à certains pieds mal conformés ou mal ferrés. Quand la contusion n'a été que légère et momentanée, la bleime n'a aucune suite; le pied est un peu douloureux, l'animal boite quand la place de la bleime porte, mais tous les accidens sont bientôt passés et le pied aussi sain qu'auparavant. Quand la contusion a été violente ou continue, une inflammation de la partie contuse survient, la suppuration s'établit, la corne se soulève et des accidens très-graves en sont la suite, si l'on n'y remédie promptement; il faut, dans ce cas, amincir la corne jusqu'à l'abcès, mettre toutes les parties contuses à découvert, et traiter comme une

plaie simple. Quand une grande partie de la sole est détachée, il vaut mieux pratiquer la dessolure; l'opération, quoique grande, est plus simple, et la guérison plus rapide.

H. Les *cerises* sont des excroissances rouges qui s'élèvent des plaies faites au sabot; ce sont de véritables bourgeons charnus qui se forment rapidement sur ces plaies, et qui se trouvent comprimés entre la nouvelle corne qui s'organise et l'ancienne; on les fait disparaître, ou par la compression, ou en les enlevant par l'instrument tranchant, ou en ôtant le pincement qui les produit.

I. L'*ognon* est une exubérance de la sole des quartiers, due à une tumeur de la face inférieure de l'os du pied. Il est plus commun dans les pieds plats, et reconnaît pour cause des contusions de la sole qui se sont fait sentir jusqu'à l'os; on ne peut guère y remédier que par une bonne ferrure, qui empêche les parties malades de toucher le sol en distribuant le poids sur toutes celles qui sont saines. Un fer couvert et bombé en proportion de la grosseur de l'ognon, est le meilleur moyen d'user l'animal.

K. La *sole battue et foulée* est une sole plus ou moins contuse par la marche du cheval sans fer, ou par un fer mal ajusté, ce qui donne le plus souvent lieu à des bleimes. Quand la cause occasionnelle est enlevée, l'on doit chercher,

par l'application des résolutifs, à empêcher l'inflammation de se développer; ainsi l'on place le pied malade dans l'eau froide ou dans un cataplasme de suie de cheminée délayée avec une dissolution de sulfate de fer, ou avec du vinaigre. On laisse ensuite l'animal assez en repos pour que le pied se raffermisse et se consolide avant de le ferrer de nouveau. Si la résolution ne s'opère pas, la suppuration ne tarde pas à s'établir et à se manifester par la continuation de la douleur et de la boiterie; elle produit les mêmes accidens que les bleimes qui suppurent, et le traitement doit être le même. (*Voyez* le mot *Bleime*, page 88.)

L. *Sole échauffée et brûlée.*—Il arrive quelquefois que le maréchal laisse poser le fer chaud trop long-temps sur la corne, afin de l'amollir et d'avoir plus d'aisance à la parer. Le calorique pénètre peu à peu à travers la corne morte jusqu'au tissu sensible. Cet accident fait boiter le cheval pendant quelques jours, et se dissipe peu à peu; on le reconnaît à la couleur de la corne et à l'aspect particulier de ses vaisseaux, qui sont plus distincts les uns des autres qu'ils ne sont ordinairement, et qui dans ce cas laissent souvent échapper une sérosité légère. Des cataplasmes émolliens, et sur-tout quelques jours de repos, ont bientôt dissipé ces accidens.

Mais quand le calorique a pénétré en trop grande quantité, le tissu réticulaire est attaqué, la corne devient sèche et se détache. Dans ce cas, il peut se former un foyer purulent, et l'enlèvement d'une partie de la corne, et même la dessolure, peuvent devenir nécessaires. Les pieds plats et combles, et ceux qui ont la sole très-mince, sont plus sujets que les autres à ces sortes d'accidens. En même temps que l'on panse les plaies, on a soin d'enduire l'ongle de substances grasses et mucilagineuses, pour entretenir sa souplesse et faciliter son accroissement.

M. *Piqûres et Lésions du même genre.* — En parlant des plaies en général, nous avons déjà vu que les piqûres étaient les plus dangereuses; c'est le même cas pour les piqûres du sabot, quand elles sont profondes, et étroites sur-tout. Une inflammation se développe au fond de la plaie, la suppuration s'y établit; le pus, ne pouvant s'échapper parce que l'ouverture extérieure est fermée, soulève et détache le sabot. D'autres fois le corps qui a occasionné la piqûre a pénétré jusqu'aux tendons, même jusqu'à l'os, et a produit une lésion de ces parties qui ne se guérissent que par exfoliations; ces exfoliations ne peuvent sortir à cause de l'obstacle qu'y apporte le sabot, et de là des accidens consécutifs toujours graves.

Des clous, que les chevaux rencontrent dans les rues, sont les causes les plus ordinaires de ces piqûres; des morceaux de verre, des morceaux de bois ou *chicots*, comme on les appelle, les occasionnent aussi fréquemment; enfin le maréchal lui-même, en brochant les clous, les enfonce quelquefois dans le vif. Quand il les retire aussitôt, on dit que le cheval a été *piqué;* et quand le clou est resté, que le pied a été *encloué.* Tous ces différens genres d'accidens peuvent être rangés dans la même classe, et présentent plus ou moins de dangers, suivant la profondeur à laquelle les corps vulnérans ont pénétré, suivant la grandeur des déchiremens qu'ils ont produits, et enfin selon les parties du pied qu'ils ont attaquées : ainsi ils sont toujours moins graves en talons qu'en pinces.

Ces accidens s'annoncent ordinairement par la douleur aussi subite que leur cause; quand l'animal vient donc à manifester tout-à-coup de la douleur dans le pied, le premier soin doit être de visiter cette partie, de la nettoyer et de s'assurer si c'est quelque corps qui l'a blessée; on extrait sur-le-champ ces corps, s'ils y sont restés, sinon on trouve la plaie qu'ils ont faite.

Quand le corps n'a fait que traverser la corne, l'accident n'est rien; l'animal, après avoir boité quelques pas, ne boite plus, et il n'y a pas de

suites à redouter : cependant il est plus prudent de le laisser reposer quelque temps, afin de s'assurer s'il ne ressentira pas de la douleur en recommençant à marcher.

Si la douleur persiste quelques jours, il ne faut plus attendre, et, crainte d'accidens plus graves, l'on doit procéder de suite à une opération qui consiste à mettre le fond de la blessure à découvert : l'on enlève toute la corne qui l'environne ; l'on coupe le tissu réticulaire, et l'on parvient ainsi jusqu'au fond, dont on s'efforce de faire une plaie simple. Le plus souvent l'on néglige de pratiquer cette opération, dans l'espérance que la plaie guérira, et que l'on évitera ce grand délabrement toujours long à guérir ; pendant ce temps, la suppuration s'établit, détache la corne, et l'on est obligé d'y recourir plus tard. Elle devient même alors beaucoup plus grave, par les désordres arrivés consécutivement, sur-tout si quelques parcelles du corps vulnérant sont restées dans la plaie.

Les clous ou chicots pénètrent quelquefois jusqu'à l'os, dans lequel ils s'implantent; presque toujours alors une exfoliation de la partie de l'os attaquée est inévitable; il faut avoir soin, dans ce cas, que l'exfoliation puisse se faire facilement et sortir de la plaie, que pour cette raison l'on doit entretenir grande et libre jusqu'à ce que

l'exfoliation soit tombée; cette portion d'os deviendrait corps étranger, et, par sa présence, occasionnerait de nouveaux désordres, toujours de plus en plus dangereux.

Les blessures qui pénètrent jusque dans le tendon perforant ou jusqu'au petit sésamoïde, sont les plus graves et les plus longues à guérir; elles nécessitent souvent, non-seulement la dessolure, mais encore l'extirpation partielle ou totale du coussinet plantaire; elles exigent, pour mettre le fond de la blessure à découvert, des ouvertures et des extractions de portions du tendon perforant. Les pansemens de tous ces accidens, quoique difficiles, sont simples; ils consistent le plus souvent dans l'application d'un fer léger fixé par quatre clous, et d'éclisses pour tenir les étoupes sur la plaie; celles-ci doivent être sèches ou simplement imbibées d'eau alcoolisée, et être disposées de manière à faire une compression régulière sur toute la surface.

En résumé, dans toutes les piqûres et plaies profondes du sabot un peu graves, il faut faire brèche et pratiquer assez de délabrement pour mettre à découvert tout le mal, et panser de manière à prévenir les compressions irrégulières, à laisser sortir les exfoliations quand il doit s'en opérer, et à prévenir ainsi les fistules, les caries et les bourgeons charnus ou cerises, qui tou-

jours aggravent le mal et retardent la guérison.

N. La maladie que, dans les grosses bêtes à cornes, on appelle *la limace*, *le limaçon*, *le fourchet*, *le piétain*, est un ulcère qui vient entre les deux onglons, qui attaque d'abord la peau, prend ensuite de l'étendue, de la profondeur, et parvient enfin jusqu'au ligament interdigité, qu'il endommage plus ou moins. La douleur que ressent l'animal est forte; il ne peut s'appuyer sur son pied; il est triste, abattu, ne rumine point et maigrit.

La première indication à remplir est de calmer la douleur et d'ôter toutes les causes qui pourraient entretenir un point d'irritation dans la plaie. Ensuite, si elle prend une belle apparence et qu'elle paraisse tendre à la cicatrisation, de panser régulièrement avec des étoupes imbibées d'eau alcoolisée. Cela suffira pour amener promptement la guérison. Si, au contraire, l'aspect de la plaie n'est pas beau, et sur-tout si le ligament est attaqué, il faut ranimer les parties avec des substances détersives qui favorisent l'exfoliation du ligament; quelquefois même une pointe de feu légèrement appliquée sur la partie malade du ligament, est un bon remède à employer; si ce moyen ne réussit pas, il ne reste plus qu'à enlever avec le bistouri la portion malade. Cette opération, quand elle sépare le

ligament en deux parties, rend souvent l'animal impropre au travail et aux marches de long cours.

o. L'*Engravée* est une contusion répétée de la corne de l'un ou l'autre onglon, soit par la dureté du chemin, soit par des cailloux ou d'autres corps durs qui se sont logés entre les deux onglons. C'est une irritation d'abord légère, et qui n'a de suite qu'autant que l'on force l'animal engravé à continuer ses travaux, mais qui peut aller jusqu'à produire l'inflammation de tout le pied et la chute entière des onglons. Le repos, les bains, les cataplasmes émolliens, font disparaître bientôt cette affection ; mais la cure n'est bien complète qu'autant que la corne a repris sa solidité première ; jusqu'à cette époque, le pied est faible, et l'animal demande à être ménagé.

Cette maladie est la même dans les bêtes à laine, et exige les mêmes traitemens.

p. La *Fourbure* est souvent la suite de l'engravée. Comme la fourbure de cheval, elle produit presque toujours des altérations plus ou moins grandes de la corne, si l'on ne parvient pas à changer l'inflammation de place en la portant sur les genoux et les jarrets : des frictions vigoureuses d'essence de lavande et d'essence de térébenthine, et l'immersion des pieds fourbus, dans la terre glaise liquéfiée avec du

vinaigre et du sulfate de fer (couperose verte), sont les meilleurs moyens pour en triompher.

Q. Le *crapaud du bœuf* et *piétain du mouton* est un ulcère caractérisé par le suintement d'une humeur séreuse, puriforme, fétide, à la face interne et inférieure de l'onglon, et qui finit par détacher et désorganiser toute la corne quand l'on n'y remédie point promptement. Le bœuf affecté reste couché, et le mouton marche sur les genoux. Si plusieurs pieds sont attaqués à-la-fois, les animaux maigrissent, dépérissent; quelques-uns même meurent.

Le traitement consiste à couper, à enlever toutes les parties de la corne désorganisée, et à panser les plaies qui en résultent avec des substances détersives, caustiques même, suivant l'état de la plaie, telles que l'égyptiac, l'eau de rabel, le sulfate de cuivre, etc.; dans le bœuf on applique facilement un appareil pour tenir ces substances en contact avec la partie malade; il n'en est pas de même pour le mouton; et si l'on n'a pas la précaution de prévenir la maladie, les soins deviennent trop grands à cause du nombre considérable de bêtes affectées, et l'on ne peut venir à bout de la guérison qu'avec des soins et une patience infinis. L'invasion s'annonce chez ces animaux par la boiterie, et par une petite tache blanche sur la sole de l'onglon,

du côté interne : « Aussitôt qu'une bête boite, » *dit M. Morel de Vindé*, retournez-la, exami- » nez le pied dont elle boite, nettoyez-le soi- » gneusement avec un instrument tranchant ; » si ce nettoyage ne vous fait pas voir suffisam- » ment la place blanche qui indique le lieu de » l'abcès, parez le pied assez légèrement pour » ne jamais aller jusqu'au vif, et amincissez la » corne le moins possible, mais seulement assez » pour reconnaître la place blanche, que l'usage » fait d'ailleurs découvrir très-vite..... plongez » les barbes d'une plume dans l'eau-forte..... » puis passez-les sur la place blanche de la corne, » une ou deux fois, d'un sens et de l'autre ; il » s'élevera une légère fumée, et l'eau-forte aura » suffisamment pénétré.... Remettez la bête sur » pied, elle est guérie. »

R. *Fourchet.* — Le canal biflexe interdigité du mouton est tapissé d'une membrane folliculaire qui souvent donne naissance à quelques poils : il arrive que l'humeur sébacée, en s'accumulant dans ce canal, ou que quelques autres corps en s'y introduisant, tels que la boue, la poussière, la terre, produisent une inflammation du canal même, ou des parties qui l'environnent; c'est ce que l'on appelle *fourchet*. Cette maladie n'est grave qu'autant qu'on la néglige, ou que l'on ne sait point pratiquer l'opération

du fourchet. Elle consiste à introduire la pointe d'un instrument tranchant dans le canal; à le fendre supérieurement, ainsi que la peau, à quelques lignes de hauteur au-dessus du canal; à séparer le canal du tissu cellulaire qui l'enveloppe, et à l'extraire en entier. La cause de l'inflammation cesse, et quelquefois le mouton qui boitait et souffrait beaucoup avant l'opération, ne boite presque plus après. On enveloppe le pied d'un linge ou de filasse que l'on fixe sur la plaie, et quelques jours après tout est guéri. Le canal biflexe n'existe plus, et l'on n'a même plus à craindre de récidive.

DEUXIÈME CLASSE.

MALADIES DE L'APPAREIL CUTANÉ.

SECTION PREMIÈRE.

Presque toutes les lésions physiques de la peau, quand elles ne peuvent pas se terminer par *première intention,* sont suivies d'une simple inflammation qui se termine par suppuration. (*Voyez* plaies qui suppurent, page 25 et suivantes.) Deux seulement présentent quelques particularités.

A. *Les durillons* sont des engorgemens chroniques produits par une compression ou un frottement long-temps répété. (*Voyez* le mécanisme physiologique de leur formation, page 17, D.) Ils se résolvent quelquefois d'eux-mêmes, quand on fait cesser pendant quelque temps la cause qui les produisait, ou bien ils se terminent par suppuration; ou enfin si l'animal est mal soigné, ou s'il est d'une mauvaise constitution, ils finissent par des indurations squirrheuses, et exigent d'être extirpés en entier, pour être ramenés à l'état d'une plaie simple qui suppure.

B. *Cors.*—On appelle ainsi une affection de la peau qui est le résultat d'une compression forte, long-temps continuée, et qui est caractérisée par une inflammation douloureuse des parties qui environnent l'endroit contus, tandis que la peau de cet endroit est devenue insensible, et tout-à-fait privée de vie, sans quelquefois même qu'il y ait d'excoriations. Ces accidens ne peuvent être produits qu'aux parties de la peau situées presque immédiatement sur les os, et c'est seulement aux côtes, sous la selle et la sellette, qu'on les rencontre. Bientôt la suppuration s'établit autour de la portion de la peau privée de vie, ses bords se soulèvent d'abord, et petit à petit l'escare se détache en entier, en allant de la circonférence au centre, et pour ainsi dire à mesure que la cicatrisation de la plaie avance. Les cors sont en général longs à guérir, parce que la cicatrisation est difficile sur ces parties du corps, et elle l'est d'autant plus que la partie de la peau privée de vie a été plus grande. Le traitement est le même que celui d'une plaie qui suppure.

SECTION DEUXIÈME.

A. *Ebullition.* — Les jeunes chevaux, et quelquefois les vieux, sur-tout au printemps, lorsqu'ils mangent des fourrages nouveaux, sont ex-

posés à une éruption de petits boutons sensibles, douloureux même, qui se manifestent par tout le corps, mais sur-tout aux épaules, aux côtés de la poitrine et à l'encolure. Cet accident est peu grave; l'animal est souvent aussi gai, aussi bien portant qu'à l'ordinaire. Néanmoins, quand l'éruption est considérable et qu'elle se fait sur presque tout le corps, l'animal est un peu malade, et il exige quelques soins. Dans ce cas, on s'aperçoit qu'il est affecté d'un malaise général, que l'appétit n'est plus si vif, que la température de la peau est plus élevée, que les yeux et les naseaux sont plus rouges, que le pouls est plus fort, et que le travail fatigue l'animal beaucoup plus; l'éruption se fait le deuxième ou troisième jour. Une diminution dans la nourriture, du repos, et un régime rafraîchissant, ont bientôt fait disparaître tous ces symptômes; une petite saignée, quand ils sont un peu graves, détermine souvent l'éruption, ou la facilite; on doit s'en abstenir lorsqu'elle est commencée.

B. Quoique la *gale* soit, parmi les animaux domestiques, une maladie très-fréquente, et quoiqu'il y ait une multitude de topiques pour la guérir, ce n'est cependant pas encore une des plus faciles; dans quelques cas, tous les remèdes externes sont bons avec du soin; dans quelques autres, tous sont mauvais : voyons

donc les différences, et tâchons de les bien saisir.

a. Dans le cheval, nous distinguerons trois espèces de gale :

Gale par acares ; gale organique ; gale symptomatique.

1°. La *gale par acares* est la moins dangereuse, sur-tout quand elle ne fait que commencer : des soins de propreté, des bains, des lotions ou des frictions avec quelques topiques, n'importe presque lesquels, suffisent pour la faire disparaître. Ce ne sont point des médicamens qu'il faut, c'est de l'*huile de bras*, et bientôt tout est passé.

Elle est caractérisée par des pustules très-petites, très-multipliées et très-rapprochées : le prurit qui les accompagne est extrême, et l'animal trouve une sensation fort agréable à se frotter ; il réitère cette action jusqu'à excorier la peau, et quelquefois jusqu'à produire des phlegmons dans les endroits frottés. Les pustules, en se desséchant, fournissent des croûtes, ou plutôt une espèce de poussière écailleuse, que l'on enlève facilement avec une brosse ; enfin, en examinant attentivement cette poussière au soleil, ou dans un endroit chaud, on distingue même à l'œil nu des petits corps transparens, luisans, qui se meuvent avec assez de

vitesse, et qui ne sont autres que les acares de la gale. Nous avons déjà dit qu'avec de la propreté, on avait bientôt tué tous ces animaux, et fait disparaître la maladie.

Ce qu'il y a de plus difficile, c'est d'empêcher l'animal de se gratter; quand il le peut faire, il commence doucement, finit par se gratter avec une espèce de fureur, et l'endroit qui était sur le point de la guérison, ou qui était même guéri, se trouve de nouveau excorié et contus. Quand l'affection est ancienne, elle exige souvent plus que des soins; elle requiert l'emploi d'un traitement un peu méthodique; ainsi, l'on est obligé d'assouplir la peau pendant quelques jours avec des émolliens, et ensuite d'y faire l'application de quelques topiques. Les topiques à base de soufre sont en général les meilleurs, ceux qui réussissent le plus efficacement. Quelques légers purgatifs sur la fin détournent les fluides que l'irritation de la gale appelait vers la peau, servent à empêcher toutes métastases, et à compléter la guérison.

2°. *Gale organique.* — Quand la gale a été négligée; quand on a laissé à la maladie le temps de s'enraciner, le tissu de la peau continuellement irrité, surtout le tissu réticulaire, change de nature; le tissu cellulaire sous-cutané lui-même, contus souvent par les frottemens ré-

pétés que l'animal provoque, éprouve une altération. Une véritable maladie organique cutanée succède à l'irritation primitive : c'est cette maladie que l'on appelle toujours *gale*, que j'ai nommée *gale organique*. C'est sur-tout sur l'encolure, dans la crinière et sur le garrot des chevaux de trait entiers, dont on ne prend presque point de soin, que l'on rencontre cette affection, et c'est elle qui prend le nom de *roux-vieux*. Quand elle n'est point encore trop ancienne, des soins bien entendus et une propreté extrême en triomphent quelquefois; mais quand le tissu de la peau a subi une véritable altération, on ne peut plus en triompher. Il ne faut plus que s'efforcer d'empêcher le mal de faire de nouveaux progrès. A cette époque, c'est presque même un émonctoire habituel, qu'il n'est pas sans danger de supprimer.

3°. *Gale symptomatique.*—Sur les chevaux qui travaillent beaucoup, qui ont une mauvaise nourriture, et qui sont exposés à toutes les intempéries de l'atmosphère, l'on voit souvent se développer rapidement une espèce de gale, qui fait tomber leurs poils par plaques, et qui laisse voir à découvert le derme couvert d'une éruption écailleuse, farineuse, accompagnée d'un léger prurit; le reste des poils est piqué, sec, en mauvais état. Cette espèce de gale est quel-

quefois épizootique dans les régimens, dans les parcs d'artillerie, et attaque en même temps un grand nombre d'animaux exposés aux mêmes influences. Cet état, en apparence si affreux, est heureusement facile à guérir, et il suffit souvent d'un meilleur régime, d'un changement de nourriture, d'une diminution dans les fatigues, pour voir les animaux reprendre leur énergie, voir les parties dénudées de poils se recouvrir, l'ancien et vilain poil tomber pour faire place à un nouveau beaucoup plus doux et plus vif en couleur. Un pansement de la main bien régulier est alors le meilleur remède.

Cette affection n'est pas, à proprement parler, la gale; c'est un symptôme d'une faiblesse, d'une débilité générale dans tous les systèmes, principalement dans ceux de la circulation et de la digestion, et ce n'est que la complication avec l'affection organique de quelque viscère, qui en empêche la guérison. Quand les chevaux sont encore jeunes, quand la saison est favorable, leur abandon dans un bon pâturage les a souvent mieux guéris que tous les traitemens que l'on aurait pu employer.

b. Gale du bœuf. — La gale attaque rarement le bœuf; elle cède assez facilement aux topiques et à la propreté. Elle paraît être de l'espèce de la gale par acares.

c. Gale du mouton.—On voit qu'une bête a la gale lorsqu'il y a des filamens de laine plus longs que les autres et qui se détachent facilement du corps; l'animal se frotte alors contre les corps durs, les pierres, les arbres; il se gratte avec les pieds et les dents; mais le signe le moins équivoque, c'est lorsqu'en écartant les mèches de laine dans l'endroit où le mouton se gratte, on trouve cette laine comme rongée et parsemée de croûtes ou d'écailles qui résistent sous les doigts. La gale vient plus souvent sur le dos, la croupe et les flancs, mais on la trouve sur tout le corps; c'est une gale par acares.

Ce qui paraît confirmer cette opinion, c'est que le traitement est entièrement local, et qu'outre les soins de propreté, elle n'exige pour sa guérison que quelques applications d'un topique irritant, n'importe lequel; tous réussissent également quand ils sont bien employés; telle est la cause du grand nombre de ceux que l'on entend vanter contre cette maladie. Quand un troupeau a la gale, le meilleur remède se trouve dans le berger, s'il est bon. Son activité à chercher toutes les bêtes malades et à frotter les boutons ou places de gale, est le meilleur pronostic de la cessation de la maladie. (*Voyez* Instruction sur les bêtes à laine, par M. Tessier, in-8°., fig. 1811.)

d. Gale des chiens. — La ténacité de la gale des chiens est passée en proverbe, et en effet, c'est dans ces animaux qu'elle résiste le plus à tous les traitemens, soit que ceux employés ne suffisent pas, soit que leur mauvaise administration empêche leur réussite. La gale prise à temps se guérit néanmoins assez facilement; ce n'est que des récidives ou de l'ancienneté de la maladie dont on ne triomphe qu'avec peine. L'on a trouvé des acares dans la gale du chien; mais la fréquence de la ténacité de la maladie porte à croire que la peau de cet animal contracte facilement une affection organique à la suite de la gale par acares, ou même que l'on a appelé du même nom des maladies différentes. Ce qu'il y a de positif, c'est que l'on peut distinguer au moins deux espèces de gale dans le chien, la *gale rouge* et la *rogne* ou *roux-vieux*.

1°. La *gale rouge* est caractérisée par une éruption miliaire de petits boutons rougeâtres qui viennent indistinctement sur toutes les parties du corps, et que l'on aperçoit bien sur les parties dénuées de poils, par la couleur rouge rose qu'ils donnent à la peau : ainsi, c'est aux plats des cuisses et des avant-bras que l'on aperçoit la maladie d'abord, et ensuite sous le ventre.

2°. La *rogne* ou le *roux-vieux* se montre sur le dos plus particulièrement, par des écailles sèches,

grisâtres, que l'on remarque entre les poils, qui deviennent plus rudes, plus gros et plus rares à mesure que la maladie est plus ancienne.

Quand ces affections sont récentes, quelques bains émolliens et quelques frictions sèches, après avoir tondu l'animal, suffisent pour les guérir; mais quand elles sont plus anciennes, elles exigent l'emploi d'un traitement plus long. Ainsi l'on doit tenir le chien à un régime délayant, c'est-à-dire, le nourrir de soupes peu épaisses, de lait, en médiocre quantité; lui faire prendre d'abord des bains émolliens jusqu'à ce que la peau soit bien assouplie, et ensuite les changer contre des bains de dissolution de sulfure de potasse; l'on doit avoir bien soin de sécher l'animal très-promptement après le bain, et de le tenir dans un lieu où il ne puisse pas se refroidir. Le meilleur moyen pour cela est de le bouchonner jusqu'à ce qu'il soit sec. Entre les bains, l'on fait sur la peau des frictions de quelque onguent à base de soufre, et l'on met une muserolle à l'animal pour l'empêcher de se lécher. M. Goyer, professeur à l'Ecole royale vétérinaire de Lyon, employait des fumigations d'acide sulfureux, dans un appareil à-peu-près semblable à ceux inventés pour administrer ces fumigations aux hommes, et en obtenait les résultats les plus satisfaisans.

Les maladies cutanées des chiens ne sont pas encore bien décrites, et peut-être pas bien connues; différentes éruptions sont regardées comme la gale, qui ne sont point cette maladie, et le roux-vieux est peut-être de ce nombre.

e. La *gale du lapin* est de l'espèce de la gale par acares, puisqu'elle est très-contagieuse. Elle arrête l'accroissemeut des jeunes lapins, les fait maigrir, et enfin les fait tomber dans le marasme et les tue. On sépare les sujets infectés et on ne les nourrit qu'avec du regain, de l'orge grillée et des plantes aromatiques; l'on se hâte de profiter de ceux que ce régime engraisse, et on jette les autres. Le vrai préservatif de cette maladie consiste dans la propreté et la salubrité des loges.

c. *Dartres.* — Ce ne peut être que petit à petit, et en rassemblant des matériaux sur les différentes maladies, qu'on pourra parvenir à en donner une classification assez exacte : les Vétérinaires la demandent tous les jours; tous les jours ils accusent les professeurs de la science de négligence, de paresse à cet égard; ce serait eux-mêmes qu'ils devraient accuser. Les professeurs, confinés dans leurs écoles, ne voient que certains genres de maladies, que les plus dangereuses. Ce n'est que dans des cas très-difficiles qu'on a recours à eux, et souvent ils sont fort instruits sur des cas très-épineux et très-

rares, et ils n'ont que peu ou point de connaissance des maladies les plus communes. Les Praticiens vétérinaires devraient s'accuser de ne leur fournir aucuns renseignemens. Les dartres communes dans les animaux domestiques ne sont point décrites, et leur traitement sera difficile tant qu'il n'y aura pas un grand nombre de bonnes observations sur leurs espèces.

Les dartres se distinguent des autres maladies de la peau, en ce que l'espace qu'elles occupent est circonscrit et séparé des parties encore saines par une ligne de démarcation bien sensible.

Jusqu'à présent, on peut en distinguer deux espèces : *a. dartres farineuses; b. dartres ulcéreuses.*

a. Les *dartres farineuses* se reconnaissent à une espèce de poussière grisâtre qui s'élève des parties attaquées lorsqu'on les frotte, et qui n'est autre que les lames de l'épiderme qui se renouvellent très-souvent. Ces dartres se remarquent dans les chevaux principalement à la tête, sur les éminences osseuses, quelquefois sur d'autres parties du corps, à la queue, et font tomber les poils des parties qu'elles attaquent. Ce sont principalement les chevaux d'un tempérament ardent, je dirai bilieux, et qui ne font pas beaucoup d'exercice, qui en sont le plus affectés. Les chiens y sont aussi sujets; ce sont les oreilles,

le tour des yeux, les pointes des coudes et des ischions sur lesquels on les remarque dans ces animaux. Un bon régime un peu rafraîchissant dans ces deux espèces et quelques onctions adoucissantes paraissent être les meilleurs moyens de guérir cette affection, qui en général n'est point dangereuse, et qui quelquefois vient et se passe sans causes apparentes.

b. Il n'en est pas de même des dartres de la seconde espèce, de celles dites *ulcéreuses ;* on les reconnaît aux altérations profondes qu'elles forment dans le tissu de la peau, et à une espèce d'aréole autour de la partie ulcérée, qui la détache bien des autres parties saines. Ces dartres présentent, en général, différens aspects selon les genres d'animaux et même selon les individus ; elles sont très-rebelles, très-difficiles à guérir, et quand elles sont anciennes, ce sont des émonctoires dont la suppression entraîne quelquefois des dangers.

Quel traitement à fixer, quand on ne connaît pas bien ni la nature de la maladie, ni ses variétés, ni ses causes ! Il serait dangereux d'en assigner un qui serait bon dans un cas, mais qui serait dangereux dans un autre. Le Vétérinaire devra donc étudier, avec soin, l'animal affecté de dartres, son tempérament, sa situation, le genre de ses travaux, la manière dont

ses différentes fonctions s'exécutent; il se conduira d'après les inductions qu'il tirera de cette étude, et il alliera sagement un traitement extérieur et intérieur.

Les chiens y sont plus exposés que tous les autres animaux, et c'est sur eux que l'on pourrait le mieux étudier les différentes variétés de cette affection. Elle paraît être due à un virus qui infecte la masse totale, et qui porte son action plus particulièrement sur la peau en revêtant plusieurs formes : ce virus ne paraît point contagieux.

D. *Claveau.* — Le claveau qui a reçu différens noms selon les pays, et dont les plus communs sont, *clavelée, clavin, gravelade, picotte, rougeole, petite vérole*, est une maladie particulière aux bêtes à laine, et l'une des plus redoutables qui affligent cette espèce d'animaux. C'est une maladie éminemment contagieuse, caractérisée par des boutons qui se montrent aux ars antérieurs et postérieurs, à la surface interne des avant-bras et des cuisses, au pourtour de la bouche, des yeux, et qui, dans quelques animaux, envahissent toute la surface du corps. Ces boutons sont élevés sur la peau; leur bord est bien marqué, bien distinct, et leur centre est aplati; ils ont depuis la largeur d'une lentille jusqu'à celle d'une pièce de vingt sous; leur forme est quel-

quefois irrégulière; ils sont enfin, tantôt rassemblés sur quelque partie, tantôt en corde, et tantôt disséminés.

Le cours de la maladie peut être divisé en quatre périodes : celle d'invasion, celle de l'éruption boutonneuse, celle de suppuration, et celle de dessiccation. Enfin, la maladie, selon son intensité, a été divisée en deux espèces, le claveau bénin ou régulier, et le claveau malin ou irrégulier.

Si l'on suit bien attentivement les animaux, on voit que la période d'invasion est marquée par une fièvre peu intense qui persiste deux ou trois jours, qui rend les animaux tristes, lents, et leur fait perdre l'appétit; dans le claveau bénin, cette fièvre cesse avec l'éruption boutonneuse qui est peu considérable, et qui est annoncée par des taches rouges qu'on aperçoit sur les parties nues; bientôt ces rougeurs s'élèvent et forment les boutons; l'animal reprend alors de la gaîté, de l'appétit, jusqu'au temps où un travail local amène les boutons à la suppuration ou plutôt à la sécrétion de la matière particulière du claveau, temps qui est de nouveau marqué par de l'abattement et du dégoût, et qui dure trois ou quatre jours. L'exsiccation commencée, l'animal reprend de l'appétit, de la vivacité, et il n'est pas rare de le voir engraisser après la ma-

ladie, si sa nourriture est un peu abondante et bonne.

Le claveau malin ou irrégulier s'écarte de cette marche en plusieurs points; la période de l'invasion dure plus long-temps; elle est plus orageuse: l'éruption ne fait point cesser la fièvre; les pustules sont en général plus nombreuses, plus ramassées, plus grandes; la peau est plus rouge; son tissu s'épaissit, devient plus rude; presque toutes les parties du corps, mais surtout la tête, s'engorgent, se boursoufflent; les paupières et les lèvres se ternissent; le globe de l'œil ou des yeux s'ulcère, et l'animal devient borgne ou aveugle; il s'établit aussi un flux abondant de salive, et un écoulement, par les narines, d'une humeur épaisse qui exhale une mauvaise odeur; la respiration devient gênée, sifflante; l'animal est bientôt incapable de marcher, et il ne tarde pas à mourir; cet instant est ordinairement précédé d'une diarrhée fétide, et du desséchement d'une partie des boutons sans suppuration.

Heureusement cette maladie ne sévit qu'une fois sur le même individu, et celui qui en a été attaqué en est pour jamais exempt. Mais la facilité de la contagion doit faire prendre les mesures les plus sévères pour en préserver les autres; elle est telle que l'on a dit que la maladie

n'était jamais spontanée, et qu'elle était toujours communiquée; cependant la première fois qu'elle s'est montrée, elle a dû être spontanée, et si elle a été une fois spontanée, il n'y a pas de raison pour qu'elle ne le soit pas une seconde.

L'analogie de la marche de cette affection avec la marche de la petite vérole dans l'homme, avait fait croire que la vaccine pourrait préserver les moutons du claveau comme elle préservait l'homme de la petite vérole. Cette conjecture a été renversée par l'expérience, et quoique le virus vaccin inoculé produise un léger travail local sur le mouton, ce travail n'est point le même que celui qu'il produit sur l'homme, et le mouton vacciné n'en contracte pas moins le claveau, soit par l'inoculation, soit par la cohabitation avec des animaux infectés. Cette analogie entre le claveau et la petite vérole n'a cependant pas été observée en vain, puisque nous en avons tiré le meilleur moyen de combattre le claveau; je veux dire l'*inoculation.*

Cette pratique, qui serait la plus avantageuse pour combattre la petite vérole, si la vaccine n'avait point été découverte, a été essayée pour combattre le claveau, et elle a parfaitement rempli les espérances qu'elle avait fait concevoir. En laissant à la maladie parcourir sa marche naturelle, des propriétaires ont perdu quelquefois

les trois quarts, même davantage, de leurs troupeaux. Quand, par l'inoculation, on perd un dixième des bêtes inoculées, on peut regarder l'inoculation comme très-malheureuse, et le plus souvent on ne perd pas un vingtième, surtout quand on n'attend point que le claveau soit dans le troupeau, et quand l'on prévient l'invasion par l'inoculation. Il est donc de l'intérêt de tout propriétaire, de tout fermier, quand le claveau règne dans son voisinage, et qu'il a à craindre la contagion, de la prévenir par l'inoculation.

On choisit, dans un troupeau infecté, des bêtes sur lesquelles la maladie parcourt régulièrement sa marche; on saisit l'instant où les boutons sont blancs, argentés, et où ils sécrètent un liquide limpide, et au moyen d'une lancette à inoculer, ou d'une lancette simple, on introduit dans les parties dénudées de laine, sous l'épiderme seulement, la pointe imprégnée de la matière contagieuse.

C'est au plat des cuisses, un peu au-dessus de l'articulation tibio-fémorale, dans les brebis et moutons, qu'il est bon de pratiquer les piqûres; dans les beliers, il vaut mieux les pratiquer aux parties moyennes des avant-bras; on n'a pas à craindre le frottement des testicules sur les pustules. Une à chaque membre est bien

suffisante; on peut cependant en pratiquer jusqu'à deux.

Quelques jours après l'opération, plus tôt chez les jeunes bêtes que chez les vieilles, les effets de l'inoculation commencent à se manifester, et bientôt des boutons de claveau se montrent aux endroits inoculés. Ils sont en général plus rouges, plus gros et plus douloureux que les boutons du claveau naturel; cette éruption est aussi marquée par un mouvement fébrile assez apparent. Les boutons suivent à-peu-près la même marche que les boutons du claveau naturel. A une certaine époque ils se recouvrent d'une couche, sous laquelle on trouve, quand on l'enlève, un fluide, tantôt limpide, tantôt plus épais, qui a la propriété de communiquer aussi le claveau. Après cette époque les pustules entrent en dessiccation; elles deviennent noirâtres, dures, forment une véritable escare cutanée qui tombe quelquefois sans suppuration, mais le plus souvent avec une suppuration de véritable pus, qui n'est plus le virus du claveau.

Dans le claveau naturel irrégulier, il se développe quelquefois, sur les parties les plus couvertes de boutons, des tumeurs gangreneuses qui enlèvent quelques-uns des animaux : dans le claveau inoculé ces tumeurs sont plus fréquentes, et le peu d'animaux, qui meurent, ne

périt presque toujours qu'à la suite de leur développement. C'est du dixième au douzième jour, et quelquefois plus tard, que la gangrène paraît : elle se montre sous deux aspects principaux; chez les uns, c'est une tumeur œdémateuse qui soulève les escares, et qui, dans peu de temps, acquiert un volume assez considérable, et même gagne la face externe de la cuisse. Bientôt un point de la tumeur devient mou, violet, insensible, tout le reste prend le même aspect; et si l'on ouvre la tumeur à cette époque, on voit le tissu cellulaire noirâtre, et plein d'une sérosité jaunâtre.

Dans les autres, l'escare, au lieu d'être soulevée, est adhérente aux muscles de la cuisse; la peau environnant l'escare, au lieu de se tuméfier, se gerce, devient jaune, insensible, et ressemble dans cet état à un morceau de parchemin mouillé. Dans l'un et l'autre cas, les malades ont perdu l'appétit; ils ne peuvent plus marcher; la température générale du corps est augmentée; ils boivent plus qu'à l'ordinaire; la diarrhée survient, et ils périssent.

Le traitement du claveau naturel ou inoculé doit consister à mettre les animaux sur une bonne litière bien fraîche, à les tenir dans des bergeries très-sèches, fraîches, sans être froides, et où l'on puisse renouveler l'air très-souvent;

à les sortir de la bergerie toutes les fois que le temps est beau et doux; à leur diminuer un peu la nourriture, mais à la donner aussi bonne que possible; enfin, pour les animaux les plus malades, et qui donnent encore de l'espoir, à leur administrer, matin et soir, un verre d'une infusion de plantes aromatiques aiguisée de moitié de vin, ou d'un huitième d'eau-de-vie. J'ai vu ce traitement simple, seulement un peu pénible quand le nombre des malades est considérable, sauver beaucoup d'animaux presque désespérés.

Quant aux tumeurs gangreneuses qui se développent à la suite de l'inoculation, sur-tout celles où la gangrène est manifeste, il faut les scarifier et panser avec des excitans très-énergiques. Celles qui ne font que donner des inquiétudes doivent être frictionnées légèrement avec un liniment volatil. On administre en même temps à l'intérieur le breuvage ci-dessus indiqué.

TROISIÈME CLASSE.

MALADIES DE L'APPAREIL DE LA DIGESTION.

SECTION PREMIÈRE.

Maladies de la Bouche, de l'OEsophage et des Parties environnantes.

A. La fracture de l'os de la mâchoire inférieure arrive assez souvent dans le cheval à la suite d'un coup de pied d'un autre cheval sur l'extrémité de cette mâchoire, ou d'une chute dans laquelle cette partie porte à terre. Elle s'opère à l'endroit où les deux branches du maxillaire sont le plus étroites avant leur réunion. Cette fracture qui, au premier coup d'œil, paraît très-dangereuse, ne l'est cependant pas ; un bandage suffit pour la guérir. Il doit avoir pour base une attelle, dont l'extrémité inférieure sera en forme de gouttière, pour embrasser le menton et la lèvre inférieure, ensuite des montans de cuir pour l'attacher au-dessus de la tête et autour du nez, et des éclisses de chaque côté de la mâchoire pour la contenir immobile. Le cheval ne peut pas alors la remuer,

et on se trouve dans la nécessité de le nourrir avec de l'eau blanche sucrée ou miellée, que l'on injecte dans sa bouche au moyen d'une seringue, et avec des lavemens répétés de la même eau; la formation du cal s'opère ordinairement en moins d'un mois. Le cheval maigrit, dépérit, mais après il a bientôt repris son embonpoint et sa vigueur première.

Quand il y a quelques esquilles, il arrive souvent qu'elles agissent comme des corps étrangers; qu'elles donnent lieu à des abcès, à des fistules, et qu'elles viennent retarder la guérison. Si, dès l'instant de la fracture, on peut les enlever, il faut le faire de suite; si l'on ne peut pas, attendre le moment de leur chute, en la favorisant par des incisions et en empêchant les ouvertures de se fermer.

B. Les dents sont sujettes à se fracturer par suite de coups ou de chutes. Quand les bords de la cassure sont tranchans, ils blessent quelquefois les parties molles de la bouche; on s'en aperçoit facilement à la douleur que l'animal éprouve, et à sa difficulté de manger. Il suffit, dans ces sortes de cas, d'abattre l'animal, et de lui limer la dent ou même de l'arracher, si l'on espère pouvoir en venir facilement à bout; les *surdents* et les *dents de loup* occasionnent les mêmes accidens et requièrent le même traitement.

c. La *carie des dents* est rare; mais quand elle fait souffrir l'animal, ou quand l'odeur de la bouche devient sensible, il faut s'assurer de la dent cariée, et l'extraire avec un fort davier.

d. *Lampas.* — C'est un gonflement presque toujours inflammatoire de la membrane muqueuse qui recouvre la voûte palatine et qui garnit la face interne des dents. Ce gonflement est souvent assez considérable pour dépasser la table des dents, pour empêcher l'animal de manger, et le rendre réellement malade. Quelquefois il n'est que symptomatique, et paraît dépendre d'une plénitude trop grande de l'estomac et des intestins; d'autres fois il est idiopathique, produit par une irritation de la membrane buccale. Dans l'un et l'autre cas, il cède presque toujours à quelques jours de repos et de diète. Dans le premier, on peut employer avec succès un ou deux légers purgatifs. Cette maladie est très-commune dans les jeunes chevaux qui font leurs dents molaires. On a encore l'habitude, dans quelques endroits, d'ouvrir la membrane muqueuse avec de mauvais bistouris ou avec la corne, ou même de la brûler; si l'effusion du sang peut dégorger momentanément la partie, l'irritation, qui est une suite inévitable de toutes ces opérations, ne manque jamais de faire beaucoup plus de mal que la saignée

n'avait fait de bien. C'est donc à tort qu'on emploie encore ces moyens.

E. La bouche est exposée à avoir des *ulcères;* ils sont le plus souvent occasionnés par des brins de fourrages, des barbes de graines qui entrent dans les ouvertures des canaux salivaires, et dans celles des follicules muqueux; ils sont reconnaissables à la douleur qu'ils causent à l'animal, à la mauvaise odeur que la bouche exhale, et à leur aspect noirâtre : ils cèdent facilement à des gargarismes fortement acidulés, à leur cautérisation partielle quand on peut employer ce moyen sans danger, au nettoiement de la plaie avec un instrument rude, et à la privation des alimens qui pourraient se loger dans la plaie et l'aggraver : bientôt une bonne suppuration s'établit, et les ulcères se cicatrisent.

F. Les *plaies de la langue* se cicatrisent très-rapidement; une portion peut même en être retranchée accidentellement, sans qu'il en résulte d'inconvéniens; l'hémorragie s'arrête bientôt, et ce qui reste de l'organe remplit les fonctions de l'organe entier.

Lésions salivaires. — G. *Inflammation.* Rarement les glandes parotides sont affectées d'inflammation primitive : ce sont les parties environnantes, et sur-tout le tissu cellulaire lâche qui les supporte qui sont d'abord affectés. La sup-

puration est la terminaison ordinaire de cette affection; et l'induration qui se manifeste quelquefois, résiste rarement à l'application des cataplasmes chauds émolliens d'abord, ensuite maturatifs, et même excitans. Si ces moyens ne réussissaient pas, on emploierait sur la glande les frictions spiritueuses, ensuite les frictions mercurielles; l'on peut même appliquer de forts vésicatoires; enfin, si tout est inutile, on emploiera le cautère actuel en raies sur la peau, de manière à faire pénétrer le calorique le plus profondément possible. Rarement les indurations résisteront à tous ces moyens; elles se résoudront bientôt, ou suppureront.

H. Les *fistules salivaires* sont rares; mais il s'en rencontre de temps en temps, et elles sont assez difficiles à guérir. Le traitement consiste à comprimer ou à lier le canal au-dessus de la fistule, assez fortement pour empêcher la salive de s'échapper, ou à produire sur l'ouverture de la fistule une escare sèche qui empêche la sortie de la salive, ou enfin, à pratiquer une autre sortie à cette liqueur dans l'intérieur de la bouche.

Le premier moyen est difficile dans les animaux domestiques; cependant, on peut le tenter; le second est le plus en usage, et se pratique au moyen de la pierre infernale ou de la

poudre de Rousseau, ou mieux encore, au moyen d'une pointe de feu. Si la guérison ne s'effectue pas par la première opération, il ne faut pas désespérer; une seconde ou une troisième l'effectue, et des Vétérinaires n'ont réussi qu'à la cinq ou sixième. Le dernier moyen de guérison consiste à introduire supérieurement dans le canal salivaire, et par la fistule, un stylet, auquel on fait faire saillie dans l'intérieur de la bouche, et sur lequel on pratique une incision pour donner passage à la salive de ce côté. Pour empêcher cette ouverture de se fermer, on y passe l'extrémité d'un petit séton, dont on fait sortir l'autre extrémité par l'ouverture naturelle du canal; on a ainsi un séton dont les deux extrémités sortent dans la bouche; on cherche alors à cicatriser la plaie extérieure, et on en vient facilement à bout, quand il n'y a point eu de perte de substance considérable. Une fistule salivaire s'établit à la face interne de la joue et remplace l'ouverture naturelle du canal.

Cette opération très-minutieuse ne peut s'effectuer que quand la fistule salivaire existe dans la portion du canal qui rampe sur la joue; dans les cas contraires, il faut avoir recours aux autres moyens.

1. L'on rencontre quelquefois des *calculs sa-*

livaires. Tant qu'ils n'incommodent point, il vaut mieux les laisser ; quand ils incommodent, on en fait l'extraction par l'intérieur de la bouche, s'il est possible; sinon par le côté externe, et l'on guérit la fistule qui en résulte par un des moyens que nous venons d'indiquer.

K. *Angine.* — C'est l'inflammation de la muqueuse de l'arrière-bouche caractérisée par la difficulté de respirer, quelquefois d'avaler, par la rougeur et la chaleur de la muqueuse de la bouche, par la teinte plus rouge de la muqueuse du nez, par l'empatement de l'auge, et quand elle est extrêmement forte, par la rougeur et le larmoiement des yeux, et le gonflement extérieur de toute la région gutturale. Une fièvre générale accompagne ces symptômes, et est forte en raison de leur gravité.

Quand l'angine n'est point trop violente, le repos, la diète, une douce température, des gargarismes amènent bientôt la résolution. Quand elle se manifeste avec des symptômes plus violens, l'on enveloppe la tête de l'animal, l'arrière-bouche sur-tout, d'une peau de mouton, et on lui fait prendre des fumigations émollientes : dès le trois ou quatrième jour, l'animal commence à jeter par les narines, et le dégorgement des membranes muqueuses s'opère; on ne doit pas alors tarder à substituer aux fumiga-

tions émollientes, des fumigations plus stimulantes. On y ajoute d'abord un peu de vinaigre, et ensuite on les remplace par des fumigations de plantes aromatiques : on remplace aussi les gargarismes par l'administration de quelques bouteilles de vin miellé ou sucré avec de la cassonade. Quelques jours de ce traitement ont bientôt fait disparaître les restes de l'affection.

Si la difficulté de respirer allait jusqu'à la suffocation, on pratiquerait, sans le moindre inconvénient, l'opération de la trachéotomie.

Quand elle est épizootique, l'angine est toujours plus dangereuse. Elle se complique d'autres affections, de fièvres de mauvais caractère, de maladies de poitrine, et au lieu d'être affection principale, elle n'est que maladie accessoire ; c'est alors qu'elle se termine quelquefois par gangrène. La faiblesse et l'irrégularité du pouls, l'abattement des forces, tous les symptômes d'adynamie, la teinte blafarde de la membrane muqueuse de la bouche, l'haleine d'une odeur particulière fétide, accompagnent et indiquent cette terminaison. Le vin, les liqueurs spiritueuses, les poudres cordiales, le kina, conviennent éminemment; les vésicatoires autour de la gorge ont aussi rendu quelque service.

L. Il arrive quelquefois que des alimens solides s'arrêtent dans l'œsophage et en obli-

tèrent le canal ; c'est sur-tout dans les bœufs et les vaches que cet accident a lieu. On le reconnaît facilement, quand le corps est arrêté dans la région cervicale de l'œsophage, à la grosseur que l'on voit ou que l'on sent derrière la trachée-artère. Dans ce cas, il suffit le plus souvent de déplacer le corps avec les mains, pour que le seul mouvement contractile de l'œsophage le pousse jusque dans l'estomac. Quand on ne peut pas réussir avec les mains, l'on se sert d'une baguette de bois flexible de jonc; l'on attache, au bout, une éponge ou tout autre corps qui ne puisse pas blesser l'œsophage ; l'on introduit cette espèce de sonde par la bouche dans le pharynx, et l'on pousse ainsi le corps jusque dans l'estomac, ou jusque dans le rumen, si c'est un bœuf. Cette opération est très-facile dans les grosses bêtes à cornes ; elle est plus difficile dans le cheval, que l'on est quelquefois obligé d'abattre pour opérer. Il faut avoir soin que le corps que l'on fixe au bout de la baguette, soit bien lisse, bien attaché, qu'il ne soit pas trop gros. Des sondes de cuir, creuses, armées d'un morceau de plomb arrondi, et dans lesquelles on peut introduire un stylet de fort fil-de-fer pour les rendre plus dures, sont excellentes pour cette opération.

Quand le corps arrêté dans l'œsophage n'est

pas très-dur, quand il est situé dans la portion cervicale, et bien apparent, quelques praticiens prennent un billot de bois avec lequel ils poussent le corps, de manière à lui faire présenter une forte saillie de l'autre côté; ensuite, avec un maillet de bois, ils l'écrasent dans l'œsophage même, et la déglutition s'en opère de suite; cette opération offre quelques dangers, et ne doit être employée que quand l'introduction de la sonde n'a point réussi.

On reconnaît qu'un corps s'est arrêté dans la portion thoracique de l'œsophage, aux mouvemens de déglutition répétés de l'animal, à la manière dont il secoue la tête, à ses tremblemens, quelquefois à la gêne de la respiration et à ses mouvemens désordonnés : on doit avoir recours de suite à l'emploi de la sonde.

SECTION DEUXIÈME.

Maladies de l'Abdomen et des Viscères digestifs.

A. Quand les plaies faites aux parois de l'abdomen n'attaquent point les viscères contenus dans la cavité, elles se cicatrisent assez promptement, quoique même le péritoine ait été affecté; mais elles présentent de particulier, que souvent la peau se cicatrise, sans que les plans

musculeux et aponévrotiques sous-jacens écartés puissent se réunir, et qu'il reste une ouverture, qui n'est fermée que par la peau, le tissu cellulaire sous-cutané et le péritoine. Quelquefois les viscères contenus dans la cavité, les intestins sur-tout, sortent par l'ouverture, et il y a ce qu'on appelle une *hernie*. Beaucoup de chevaux, de bœufs, de moutons, de chiens, ont de ces hernies sans en souffrir; et ce n'est que quand elles sont trop considérables, qu'elles leur nuisent : il est cependant bon, dans les bœufs qui travaillent, et sur-tout dans les chevaux, de les soutenir par un bandage qui les empêche d'augmenter dans les efforts que ces animaux sont obligés de faire.

Dans le cas d'une plaie faite à l'abdomen, sans que les viscères intérieurs aient été atteints, il faut, autant que possible, chercher à prévenir la hernie. Pour cet effet, l'on rapproche et l'on tient les bords de la plaie en contact au moyen de la suture enchevillée, et l'on applique ensuite un bandage qui environne le corps, et qui, en appuyant sur la plaie, soutient le poids des viscères de ce côté, et les empêche d'écarter les bords de l'ouverture. L'on doit aussi avoir soin, en opérant la suture enchevillée, de ne point faire traverser les aiguilles dans la cavité abdominale; outre l'irritation que le passage des aiguilles à travers le péritoine ne manquerait

pas de produire sur cette membrane irritable, elles pourraient encore blesser et endommager les viscères; il faut seulement qu'elles pénètrent les plans musculeux.

B. Dans les animaux domestiques que l'on ne peut point maîtriser facilement, ces opérations ne sont pas toujours possibles, et le Vétérinaire voit périr de hernies des animaux dont il aurait pu promettre la guérison, s'il avait pu, par quelques moyens, fixer les appareils : aussi presque toujours, quand les viscères de l'abdomen sont attaqués, la blessure est-elle mortelle, et se voit-il réduit à abandonner les malades. Les soins et les procédés que l'on emploie pour de pareilles blessures dans les hommes, deviennent impraticables pour les animaux.

C. L'intestin, le grêle sur-tout, est exposé dans le cheval entier à sortir par l'anneau inguinal. Cet accident arrive plutôt dans les sujets où cet anneau est naturellement large : mais il arrive aussi à la suite des efforts violens auxquels nous forçons souvent les animaux dans le travail. Quand l'anneau est large et qu'il ne pince point l'intestin, l'animal ne ressent que peu de douleur, et l'on ne s'aperçoit de la hernie que quand elle est considérable : mais le plus souvent la portion herniée de l'intestin est comprimée par le resserrement de l'anneau, le cours

des matières fécales est interrompu, et l'animal éprouve des douleurs d'autant plus vives, que le resserrement est plus fort. Il se couche, se relève, s'agite, regarde son flanc; le testicule du côté de la hernie est retiré en haut et placé contre l'anneau; l'autre est dans un mouvement continuel d'abaissement et d'élévation; si, à ces signes, se joint une tumeur du côté où le testicule est constamment élevé, ou un simple empâtement qui empêche de bien reconnaître sa forme, on doit être sûr de l'existence de la hernie. Bientôt les souffrances augmentent; les coliques deviennent plus violentes; l'animal se couche plus souvent, se place plus fréquemment sur le dos, les jambes en l'air, et il cherche à garder cette position, qui paraît lui donner quelque soulagement en relâchant l'anneau. Il faut alors apporter de grands secours en procédant à la réduction de la hernie. Une forte saignée, non-seulement calme l'inflammation de l'intestin, mais, en affaiblissant tous les tissus, relâche l'anneau, et rend moins forte la compression qu'il exerce sur la portion herniée. Des lavemens d'eau tiède, en produisant le même effet, concourent au même but, et de plus débarrassent complétement le dernier intestin. Ensuite on couche l'animal, on le fait tenir sur le dos par des aides, on élève le train

postérieur, de manière que tout le poids des intestins porte sur la poitrine, et on commence l'opération. On introduit un des bras dans le rectum, on cherche à travers ses parois à trouver l'ouverture de l'anneau inguinal, et quand on sent la portion d'intestin qui y est entrée, on s'efforce de la saisir entre les parois mêmes du rectum. Si l'on réussit, on la tire doucement en dedans, en même temps que de l'autre main on essaie, en palpant doucement la tumeur herniaire, à la faire rentrer. Quelquefois on réussit. On sent combien en opérant il faut prendre garde d'exercer des tiraillemens trop forts sur l'intestin grêle d'abord, et ensuite sur l'intestin rectum lui-même, dont les parois séparent la main de l'intestin hernié.

Si l'on ne peut pas parvenir à le saisir à travers le rectum, et qu'il n'y ait plus d'espérance de pouvoir sauver l'animal, on le laisse reposer quelque temps, et ensuite on pratique l'opération suivante. On ouvre la gaîne vaginale avec le bistouri et avec précaution, pour ne pas blesser la portion d'intestin qui y est contenue; ensuite l'on prend un bistouri boutonné à lame courte et tranchante en dedans; on fait glisser doucement la lame à plat entre l'intestin et l'anneau, et quand elle est parvenue dans l'abdomen, on tourne son tranchant du côté de l'an-

neau, on l'incise, on l'agrandit ainsi, et l'intestin rentre alors facilement. Pour empêcher sa sortie, l'on pratique la castration de ce côté à testicule couvert, et l'on place le cassot le plus près de l'abdomen. On ne laisse relever le cheval que le plus tard possible; on le place dans l'écurie, la croupe beaucoup plus haute que le garrot, et on le traite par le régime délayant pendant quelque temps. Quand l'animal est bien guéri, l'anneau est oblitéré, et l'on n'a plus à craindre de récidive. Cette opération est très-difficile, demande beaucoup d'habileté et ne réussit pas souvent.

D. *Indigestions.* — Les petits dérangemens des fonctions de l'estomac dans les monodactyles sont peu apparens, et se passent sans qu'on les aperçoive : il n'en est pas de même des indigestions; quoique rares, elles entraînent les suites les plus graves.

Le cheval qui a une indigestion porte la tête basse; il bâille fréquemment; sa peau est sèche et sa température moins élevée que dans l'état ordinaire; l'animal cherche bientôt à appuyer sa tête; il pousse quelquefois les corps qui sont devant lui avec son front; d'autres fois il se recule au bout de sa longe, ou bien il frappe la terre avec un des pieds de devant, et tourne la tête vers son flanc

Dès le commencement de ces symptômes ou quand les signes commémoratifs indiquent la cause du mal, il faut administrer une bouteille de vin, dans laquelle on aura mêlé un verre de bonne eau-de-vie, et renouveler cette dose une heure après la première administration; à défaut de vin, on peut employer l'eau-de-vie ou l'alcool même, en les étendant dans moitié ou trois quarts d'eau. Les infusions de plantes aromatiques concentrées sont aussi fort bonnes et plus à portée de tout le monde; quelques lavemens d'eau nitrée ou fortement salée viendront provoquer des déjections et accélérer le rétablissement.

Les causes des indigestions sont, ou la trop grande quantité d'alimens, ou des alimens de mauvaise qualité qui affaiblissent l'estomac et l'empêchent de faire ses fonctions. Le son est de tous celui qui produit le plus souvent cet accident. L'estomac est trop chargé ou affaibli par cette nourriture; il se déchire même quelquefois, ce qui occasionne rapidement la perte de l'animal.

E. *Vertige abdominal.* — Quand l'administration des substances que nous avons indiquées ne guérit point l'indigestion, les symptômes augmentent bientôt d'intensité, et elle prend le nom de *vertige abdominal* ou *symptomatique*,

à cause des accidens qu'elle suscite. D'abord les sens deviennent obtus; ils se perdent ensuite tout-à-fait, et bientôt des mouvemens désordonnés se manifestent; l'animal pousse en avant avec le front ou la nuque, et avec violence; il frappe du pied; il frappe sa tête à droite, à gauche, et ne paraît pas sentir les coups; il ne voit pas, n'entend pas, ne sent pas le fouet.

Le traitement doit tendre à produire une évacuation du canal intestinal; ainsi les purgatifs en lavage, l'aloès dans le vin, les dissolutions de sel de nitre et de sel commun, les extraits de gentiane étendus d'eau, les lavemens d'eau salée ou nitrée, doivent être employés. L'expérience nous a prouvé que les purgatifs agissaient plus promptement quand on les administrait sous forme liquide, et que c'était sur-tout dans cette maladie qu'il convenait de les administrer ainsi.

Quand l'animal guérit, la convalescence est longue et demande beaucoup de ménagemens; elle est souvent accompagnée de tumeurs et de dépôts critiques qu'il faut toujours favoriser.

F. *Gastrite.* — L'inflammation de l'estomac dans le cheval peut être quelquefois confondue avec une indigestion; elle est rare. J'en citerai un exemple, où je me mépris malheureusement. En même temps qu'il fera connaître la maladie, il

servira à mettre le Vétérinaire en garde contre les premiers symptômes apparens qui le frappent, et en méfiance des renseignemens qu'on lui donne.

On vint me chercher pour voir un cheval de carrosse, d'une forte stature, âgé de dix-sept ans, en bon état. Il portait la tête haute, et la tenait appuyée, tantôt contre la muraille du côté droit, tantôt entre deux barreaux de son râtelier. Il avait les sens de la vue et de l'ouïe un peu obtus, la sensibilité de la peau très-vive; le simple toucher le surprenait et lui faisait faire des mouvemens brusques et violens; la température du corps était bonne; la queue avait un léger mouvement convulsif; le pouls était fort, accéléré et un peu embarrassé. Il y avait battement du flanc sans accélération de la respiration; enfin, l'animal frappait de temps en temps la terre avec une de ses jambes antérieures.

Le palefrenier me dit qu'il y avait déjà quelques jours que le cheval était malade; que le Vétérinaire qui le traitait lui avait fait donner les jours précédens quelques gros d'aloès dans du miel, et que malgré l'administration de cette substance, les excrémens étaient en petite quantité, durs, et qu'il y avait long-temps que l'animal n'en avait rendu. Il m'avait dit aussi qu'antérieurement le cheval avait déjà eu quelques indigestions.

Je crus que l'animal était affecté d'un vertige abdominal, et que les symptômes d'irritation n'étaient que la suite de l'administration de l'aloès en trop petite quantité, et pas assez délayé pour produire une évacuation; j'ordonnai de donner deux onces d'aloès en poudre, mêlées dans un litre d'eau et de vin, et d'aider l'effet purgatif par l'administration, pendant le reste du jour, de trois autres litres d'eau tiédie et légèrement miellée. J'ordonnai aussi deux ou trois lavemens d'eau nitrée.

Le lendemain matin l'aloès n'avait pas encore fait son effet, mais le cheval était plus mal; il était couché; la peau était plus chaude, le flanc plus agité; l'animal se débattait, et cherchait à se relever, sans pouvoir y parvenir; le pouls était devenu plus petit et concentré.

Je ne voulus rien faire que l'aloès n'eût agi; le Vétérinaire qui avait traité le cheval vint me voir au milieu du jour, et nous allâmes ensemble voir l'animal; il m'apprit qu'il avait eu réellement de petites indigestions, mais que l'aloès qu'il avait fait donner à petites doses avait déjà débarrassé le système digestif d'une grande masse d'alimens mal digérés, et qu'il ne croyait pas que l'évacuation pût être grande. En effet, quand nous arrivâmes, une évacuation avait eu lieu, et elle était très-peu abondante en matières

solides. L'animal avait alors des sueurs froides partielles, le flanc était extrêmement agité, le pouls avait disparu; l'animal se débattait, cherchait encore à se relever, et paraissait avoir perdu le sens de la vue. Le propriétaire voulant faire tuer son cheval pour en être débarrassé, nous ne prescrivîmes rien; mais il mourut sur les cinq heures du soir, avant l'arrivée de l'écarrisseur. Le lendemain nous en vîmes l'ouverture.

Tous les viscères, à l'exception de l'estomac et des intestins, ne présentèrent rien d'extraordinaire. La membrane péritonéale de l'estomac était rouge et injectée, les vaisseaux qui s'y distribuent étaient gorgés et pleins de sang; sa cavité ne contenait qu'un peu de liquide épais, d'une couleur grisâtre; la membrane interne, surtout la partie du sac gauche, était irritée, enflammée, extrêmement rouge, bleuâtre dans quelques points, d'un rouge écarlate dans d'autres; elle s'enlevait facilement de dessus la membrane charnue; le commencement de l'intestin grêle participait à l'état de l'estomac; enfin quelques autres points de cet intestin et des gros présentaient une certaine rougeur et une injection sanguine des vaisseaux qui annonçaient évidemment un état inflammatoire.

Cette ouverture me fit voir clairement que le cheval avait eu une vraie inflammation de l'es-

tomac, ou primitive, ou secondaire à une autre affection, et que l'administration des deux onces d'aloès avait été un contre-sens, et avait dû avancer la mort.

G. *Indigestions des ruminans.* — Elles sont fréquentes et se montrent avec des symptômes communs et des symptômes particuliers. Les symptômes communs sont la cessation de la rumination, la pesanteur de la tête, la météorisation, et d'autres signes communs encore à d'autres maladies, tels que la tristesse, la pesanteur et la lenteur de l'animal, la sécheresse du mufle, l'adhérence de la peau aux côtes, etc.

Les signes particuliers les ont fait diviser en plusieurs espèces.

Chabert en reconnaît cinq.

1°. Météorisation méphitique simple;

2°. Météorisation méphitique compliquée;

3°. Indigestion putride simple;

4°. Indigestion putride compliquée de la dureté de la panse;

5°. Indigestion par irritation de la panse.

a. La première et *la seconde* de ces affections ne sont simplement qu'un dégagement de gaz de la masse des alimens contenus dans le rumen ou la panse; elles se reconnaissent à la distension énorme de la panse plus marquée au flanc gauche qu'au flanc droit, et à la difficulté que

l'animal éprouve à respirer; la poitrine est si fortement rétrécie par la distension du diaphragme, que les poumons sont dans l'impossibilité de se dilater complétement, en sorte que l'animal est très-gêné dans sa respiration, et paraît quelquefois sur le point de suffoquer. Quand ces symptômes augmentent, la suffocation devient imminente, et s'annonce par l'engorgement des vaisseaux extérieurs de la tête, par l'embarras et la dureté du pouls, par la rougeur de la conjonctive, la sortie des yeux de leurs orbites, la dilatation des naseaux, la chaleur de la bouche remplie de bave épaisse, visqueuse, d'une mauvaise odeur, par des rots sonores et d'une odeur acide. A tous ces symptômes se joignent la voussure de l'épine dorsale en contre-haut, et la saillie de la panse du côté gauche; les extrémités sont rapprochées, l'animal est extrêmement roide; enfin il se plaint, se couche, se débat et meurt, en rendant par la bouche et les naseaux une petite quantité des matières contenues dans la panse.

Les lésions que l'on observe à l'ouverture des cadavres, indiquent toutes la mort par asphyxie.

La météorisation méphitique compliquée ne diffère de la première, selon *Chabert*, que par sa marche plus lente, et parce que le gaz, au lieu de rester dans le rumen, se trouve dans les quatre

estomacs et les intestins, souvent dans le tissu cellulaire qui les environne, et même jusque dans la cavité de l'abdomen. Je n'ai pas cru devoir en faire une maladie distincte.

Le traitement de ces deux genres d'affections est le même et assez simple; quand le gonflement n'est pas extrême, quand l'animal ne menace pas de suffoquer, ce sont des breuvages alcalins qu'il faut administrer, tels que l'eau de chaux, la lessive de cendres, l'eau de savon; mais de tous, c'est l'ammoniaque liquide et étendue d'eau qui est le meilleur. Deux ou trois gros d'ammoniaque dans un litre d'eau pour les bœufs, et trente à quarante gouttes pour le mouton, dans un verre d'eau, suffisent. L'administration de ce breuvage est quelquefois suivie de la diminution subite du volume de la panse; quelquefois cette diminution n'est qu'insensible. On répète le breuvage de temps en temps, selon la gravité des symptômes. Quand, malgré l'administration de ces substances, le gonflement de la panse augmente, on cherche à faire sortir les gaz par la bouche, en y mettant un bâillon, en tenant le col de la bête allongé, en introduisant la main ou des tampons jusque dans l'arrière-bouche, en exerçant fortement l'animal, ou enfin en introduisant dans la panse (quand on en a) des tubes de fort cuir, garnis

à une des extrémités d'un morceau de plomb percé de plusieurs trous qui donnent passage aux gaz dans l'intérieur du tube d'abord, et ensuite au-dehors. Cet instrument très-simple, qu'on connaît à peine en France, et que j'ai trouvé dans beaucoup de fermes en Angleterre, y est employé avec un grand avantage pour cette affection.

Si l'emploi de ces moyens ne peut être assez prompt pour empêcher la suffocation, on pratique la ponction de la panse avec le trois-quarts destiné à cet usage (1). On incise la peau sur le flanc gauche avec un bistouri, l'on place la canule du trois-quarts dans l'incision, et on l'y fixe avec la main gauche; de la droite on place l'instrument dans la canule, jusqu'à moitié, et un coup appliqué d'à-plomb sur le manche de l'instrument, le fait entrer avec la canule jusque dans la panse. On laisse la canule, et on sort le trois-quarts; le gaz sort aussitôt et fait cesser la suffocation. On laisse la canule jusqu'à ce que le plus de gaz possible se soit échappé. Si quelques parties d'aliment obstruent son canal, on le débouche avec une petite baguette ou une sonde que l'on y introduit.

---

(1) Voyez la description et la figure de cet instrument dans les *Instructions et Observations sur les maladies des animaux domestiques*; 1792, tom. III, pag. 227.

Dans le cas où l'on n'aurait point de trois-quarts, on pratique la ponction avec un bistouri à longue lame ou avec un couteau bien affilé. Dans le cas même où le rumen est trop plein d'alimens, et où l'on craint qu'ils s'épanchent dans l'abdomen par l'ouverture, on peut la faire assez grande pour y introduire une cuiller ou même la main, et en retirer une grande partie des alimens. On peut alors administrer les médicamens, dont nous avons parlé, par l'ouverture même de la panse, en prenant bien garde qu'ils ne tombent dans la cavité de l'abdomen.

Quand l'on n'a plus à craindre de récidive, on nettoie bien la plaie de tous les alimens, avec une éponge ou des étoupes imbibées de vin, de cidre ou de bière tiède, même d'eau-de-vie; on recouvre la plaie d'un large plumasseau enduit de térébenthine, et l'on fait une suture enchevillée aux parois de l'abdomen.

Après une opération aussi grave, la diète est de rigueur pour ne pas charger la panse d'alimens; les liquides, dont une grande partie passe immédiatement dans le dernier estomac, sont préférables, et doivent être employés presque seuls les premiers jours : ce n'est que quand l'ouverture de la panse commence à se fermer, qu'on doit donner un peu d'alimens solides.

Le plus souvent, la panse, dans l'endroit de la plaie, adhère aux parois abdominales, et se ferme en même temps qu'elles.

— Cette affection se développe quelquefois dans tout un troupeau de moutons, quand on le conduit dans un pâturage trop abondant, où les animaux peuvent se gorger trop vite d'alimens, tels que les prairies artificielles de luzerne et de trèfle sur-tout. Il faut alors faire marcher, courir même le troupeau. C'est le seul moyen, quand on est ainsi pris au dépourvu, et quand il y a un grand nombre d'animaux affectés. Quand l'on a de tels pâturages à donner à ces animaux, il faut, pour prévenir cet accident, les conduire d'abord dans des lieux où la nourriture est moins abondante, moins succulente, et ne les mettre dans les premiers, que quand l'appétit est très-diminué, et ensuite ne les y pas laisser trop long-temps.

— *Falère*. La maladie connue sous ce nom est particulière aux bêtes à laine, et ne se fait remarquer que dans les pays méridionaux de la France : dans le Roussillon surtout, il y a peu de mois de l'année où la falère n'enlève quelques bêtes. La marche de cette maladie est si rapide, qu'elle ne laisse pas le temps d'employer les remèdes : l'animal paraît jouir de la plus parfaite santé, il tombe tout-à-coup dans un état

de stupeur, il porte la tête basse, il chancèle, trébuche; quelquefois il essaie d'uriner, il tombe sur les genoux, se relève pour tomber de nouveau; il ne voit plus, n'entend plus; de violentes convulsions agitent les yeux et la tête; la bête grince des dents; la respiration devient de plus en plus gênée, laborieuse; le ventre se tuméfie; de la bave sort par la bouche; des excrémens liquides et verdâtres s'échappent par l'anus, et l'animal ne tarde pas à expirer, quelquefois dans une heure de temps, le plus souvent au bout de deux heures, ou trois au plus.

L'ouverture des cadavres ne présente que les estomacs et les intestins remplis d'un gaz qui brûle en donnant une flamme blanchâtre et pétillante. Cette propriété du gaz, de brûler avec flamme, et la mort rapide qui est la suite de la maladie, ont fait penser que c'était du gaz hydrogène carboné qui se dégageait dans les intestins. La propriété éminemment délétère de ce gaz donne en effet une raison assez forte de la rapidité de la mort de l'animal.

Comme les animaux qui meurent de cette maladie sont fort bons à manger, dans le Roussillon, les bergers, au lieu de traiter l'animal, le tuent de suite, et le vendent au boucher, ou le consomment. Cependant, quelques propriétaires ont déjà employé avec avantage la ponc-

tion du rumen, et l'introduction dans cet estomac de quelques breuvages stimulans. La falère, d'après tous ces symptômes, nous a paru devoir être rangée dans la section des indigestions méphitiques.

b. Indigestion putride simple, et *indigestion putride avec dureté de la panse.* — Ces deux indigestions ne sont que des variétés de la même affection, et ne diffèrent entre elles que par l'intensité des symptômes, et par un symptôme de plus dans la dernière, la dureté de la panse.

Ce genre d'affection n'est point aussi subit que celui que nous venons de décrire; il se développe plus lentement, et permet toujours l'emploi des remèdes : il attaque néanmoins plus profondément les viscères, et demande plus de soin dans le traitement. Il commence par des dérangemens dans l'appétit, qui cesse quelquefois, qui quelquefois aussi est dépravé; la rumination est irrégulière; les excrémens deviennent plus foncés en couleur, et d'une odeur plus forte et plus pénétrante; les rots sont plus fréquens, et d'une odeur d'œufs pourris; le mufle est sec, les yeux chassieux, le poil terne, la peau sèche, adhérente aux côtes, et l'épine dorsale plus sensible. Quand cette affection est portée au plus haut, la panse est météorisée; les déjections par l'anus sont suppri-

mées; l'animal est faible, il se plaint, reste couché, sa respiration est très-laborieuse; sur la fin, il y a souvent dureté excessive de la panse; quelquefois emphysème partiel ou général, toujours anxiété extrême. L'animal ne tarde pas alors à succomber.

Le traitement de cette maladie doit avoir pour but de débarrasser les estomacs des alimens qu'ils contiennent, et de les fortifier ensuite par des substances un peu stimulantes, énergiques. Ainsi, on donnera d'abord des dissolutions de nitrate de potasse et de muriate de soude; trois ou quatre onces de l'une ou l'autre de ces substances dissoutes dans deux pintes d'eau devront être administrées dans le jour, trois ou quatre fois. On les intercalera avec l'administration d'une forte infusion de plantes amères. On s'arrangera de manière à donner en tout sept ou huit pintes par jour à l'animal. On supprimera les dissolutions de sel, quand elles auront produit des évacuations, et on les remplacera par des infusions de plantes aromatiques aiguisées d'eau-de-vie : des alimens de très-bonne qualité, moitié secs, moitié verts, mais en petite quantité, devront être donnés pendant le traitement, et quelque temps après encore, avant de remettre l'animal à son régime ordinaire. Si la météorisation devenait accidentellement assez forte

pour faire craindre la suffocation, on aurait recours aux moyens indiqués pour les météorisations méphitiques, pages 143 et 144.

c. Indigestion produite par irritation de la panse. —Les signes qui indiquent ce genre d'affection sont la tristesse, le larmoiement, l'accélération du mouvement des flancs, le gonflement momentané du flanc gauche : ensuite, quand elle augmente d'intensité, les yeux deviennent saillans, rouges; le pouls est vite, petit, concentré; les mâchoires sont serrées l'une contre l'autre; les extrémités sont roides; il y a prostration des forces; l'animal est immobile, et paraît insensible; il chancèle et tombe; il se plaint, il mugit, sa bouche se remplit de bave; le pouls s'efface entièrement; les déjections qui avaient été supprimées au commencement de la maladie, qui dure de deux jusqu'à huit jours, reparaissent à la fin, mais sanguinolentes, fétides, accompagnées d'épreintes cruelles; enfin, les convulsions surviennent et l'animal meurt.

Les meilleurs remèdes, dans un pareil cas, sont les mucilagineux. Cinq ou six pintes de lait seront administrées sur-le-champ, et ensuite une pinte de deux en deux heures, jusqu'à ce que les accidens soient cessés. Si on prévoit n'avoir pas assez de lait, on fait une décoction de plantes mucilagineuses, ou de graines de lin

et de son, dans laquelle on mêle de l'huile d'olive. On donne cette décoction à la même dose que celle du lait. Quand les symptômes sont très-violens, une petite saignée, dès le commencement, ne peut qu'être fort avantageuse.

Ce genre d'indigestion est le plus souvent dû à la qualité vénéneuse des fourrages; c'est pour empêcher leurs effets en calmant l'irritation, que les mucilagineux conviennent; ils doivent être employés à très-grande dose, non-seulement pour produire plus d'effet, mais encore pour débarrasser plus vite le canal intestinal de tout ce qu'il contient.

H. *Coliques* ou *Tranchées.*—Ce sont des affections du canal intestinal, souvent dangereuses, et toujours annoncées par des mouvemens violens et désordonnés. Les ruminans sont sujets aux indigestions, et les monodactyles plus exposés aux coliques.

Elles reconnaissent plusieurs causes, ont des signes peu différens, et ont été divisées en plusieurs espèces, suivant leurs causes. Ainsi on reconnaît des *coliques venteuses*, *inflammatoires*, *stercorales*, *vermineuses*, *calculeuses*, *par étranglement de l'intestin*, et enfin *par invagination.*

a. Coliques venteuses.—Cette espèce est plus particulièrement caractérisée par le gonflement

et la tension de l'abdomen; elle est le produit de gaz qui se forment dans une partie quelconque de l'intestin. Les malades se débattent, se couchent, se roulent, se relèvent; ils regardent fréquemment leurs flancs; l'on entend des borborygmes; le pouls est variable; la respiration est très-accélérée; les yeux sont saillans et rouges. Ces coliques sont quelquefois subites, et ne viennent que d'un dégagement momentané de gaz, dû souvent à l'affaiblissement des fonctions digestives : les organes débilités par une mauvaise nourriture, par des travaux trop considérables, ou par toute autre cause, n'élaborent plus bien les matières alimentaires; ces matières fermentent, des gaz se dégagent, distendent l'intestin et produisent ces coliques.

Dans les commencemens de la maladie, ces coliques se passent assez vite; l'animal se tourmente, s'agite; les gaz changent de place avec bruit; des flatulences se font entendre, quelquefois elles sont précédées ou accompagnées de la sortie des excrémens, et bientôt l'animal est tranquille. Dans le cas où les douleurs sont vives, un léger exercice et un bouchonnement un peu rude sur les côtes et les flancs facilitent la sortie des gaz et avancent la guérison.

Quand la maladie est plus ancienne, ces coliques se montrent légères et paraissent n'avoir

aucun danger; elles se passent, se remontrent quelques jours après, et continuent ainsi, si l'on n'y fait point attention, jusqu'à ce que le canal intestinal ne fasse plus ses fonctions, et jusqu'à ce qu'une indigestion violente ou quelque fièvre gastrique vienne mettre fin en peu de temps, ou lentement, aux jours de l'animal.

Lorsqu'on s'apercevra donc qu'un animal est sujet à ces coliques, que quelques Vétérinaires ont assez justement appelées *coliques d'indigestion*, il faut diminuer le travail, changer la nourriture; si elle n'est pas très-bonne, en donner une meilleure en plus petite quantité, et ajouter au régime l'administration de quelque substance propre à réveiller les forces digestives. Deux ou trois bouteilles de vin, ou de fort cidre, ou de bonne bière, par jour; l'administration de quelque poudre amère, de gentiane ou d'aunée, dans du miel ou dans de la farine d'orge, à la dose d'un quarteron ou d'une demi-livre par jour, selon la taille de l'individu, pendant sept ou huit jours, le rétabliront petit à petit, et feront cesser les accidens.

b. Coliques inflammatoires ou *tranchées rouges.* —Ces coliques s'annoncent toujours avec des signes alarmans; elles ont une marche très-rapide, et tuent quelquefois en moins de vingt-quatre heures; elles débutent tout-à-coup. L'ani-

mal cesse de manger, commence à frapper du pied, regarde son ventre; il se couche, se relève, se débat; son ventre devient douloureux, ses yeux rouges, sa respiration rapide; le sphincter de l'anus est agité d'un mouvement convulsif, il est très-chaud, et l'artère dure, pleine et tendue. Ces convulsions générales vont toujours en augmentant sans intermittence; des convulsions musculaires partielles se font remarquer; des sueurs froides et chaudes surviennent, et l'animal ne tarde pas à périr, souvent après quelques momens d'un calme trompeur.

Ces symptômes annoncent une inflammation violente des intestins, et le principal remède est la saignée; elle est suivie presque toujours d'un mieux marqué, et doit être renouvelée plusieurs fois quand les signes d'inflammation reparaissent après avoir diminué à la suite d'une première. Dans ces coliques, il vaut mieux pratiquer plusieurs saignées légères, à des intervalles différens, que d'en pratiquer une trop forte. Il est arrivé plusieurs fois que les saignées vigoureuses, en portant un relâchement trop fort et trop subit dans les intestins, après une exaltation si intense des propriétés de la vie, en ont occasionné la cessation, et par suite la gangrène. Des saignées légères, mais répétées d'heure en heure, ramènent peu à peu le mouvement cir-

culatoire à son état naturel, et produisent plus sûrement la guérison. On doit aider leur action par des lotions d'eau tiède sur l'abdomen, par l'administration d'un grand nombre de lavemens, et par quelques breuvages de décoction mucilagineuse seulement tiédis.

c. Coliques stercorales.—Elles ont pour cause l'accumulation d'une quantité d'alimens fibreux dans une des poches du colon; ces alimens, agglomérés en masse dure, ne peuvent plus changer de place; ils arrêtent le cours des matières fécales, produisent une inflammation dans l'endroit où ils sont arrêtés, et finissent par causer la gangrène de cette partie de l'intestin, et la mort de l'animal.

On reconnaît la colique stercorale dans les monodactyles aux signes suivans : les mouvemens désordonnés sont plus lents à s'établir que dans la colique inflammatoire ; ils sont moins intenses; l'animal ne rend aucune flatulence, aucun excrément; il regarde de temps en temps son flanc, se couche, se relève; ses yeux sont enfoncés; il ne prend pas garde à ce qui se passe autour de lui. Le ventre se météorise; les sueurs partielles et froides surviennent, et l'animal ne tarde pas à mourir.

Ces coliques sont assez difficiles à guérir; l'intestin, irrité par la présence de la pelote, se con-

tracte et se rétrécit après et avant, de manière à ce qu'elle ne peut plus changer de place. Tout doit tendre à la faire évacuer : ainsi, si l'on croit que ce soit l'irritation produite par sa présence qui empêche sa sortie, il faut employer les émolliens et les adoucissans à forte dose; sinon il faut employer les purgatifs énergiques, drastiques, même l'aloès, la gomme gutte. Si l'on a une superpurgation, on la traite après.

— Les chiens qui ne prennent pas beaucoup d'exercice sont exposés à ce genre de coliques; ils deviennent tristes, ne mangent plus; leur ventre devient douloureux, gonflé; quelquefois, en le tâtant, on sent la pelote. Ces animaux se couchent, se plaignent, et meurent en général assez tranquillement, si l'on ne vient pas à leur secours. Les huileux en breuvage et en lavemens produisent presque toujours un résultat avantageux, et font sortir peu à peu les matières durcies et accumulées. L'exercice au pas facilite aussi leur sortie.

d. Coliques vermineuses. — Ce genre de coliques, dans le cheval, est très-difficile à déterminer; les symptômes sont si variables et durent quelquefois si peu, ou sont si légers, qu'il est difficile de les saisir : c'est l'état, dans lequel se trouve l'animal qui les éprouve, qui est le meilleur indice de leur nature. Si l'on sait que

l'animal a des vers, si son état l'indique, si sa peau est sèche, adhérente, si son appétit est variable, s'il lèche les murs, s'il aime à se frotter la queue, et s'il la tient dans un mouvement continuel, s'il aime à se frotter souvent la lèvre antérieure, on ne doutera pas que les coliques qu'il éprouve, si elles ne montrent pas les caractères des variétés précédentes, ne soient des coliques vermineuses.

On doit d'abord employer les calmans et les adoucissans, les huileux, les décoctions de plantes mucilagineuses, dans lesquelles on placera quelques têtes de pavots, etc.; ensuite il faut chercher à expulser les vers, ou à les tuer dans le canal intestinal. Toutes les substances fortement amères sont de bons vermifuges; la poudre de racine de fougère mâle, la poudre de gentiane, d'aunée, la rhubarbe, les infusions de tanaisie, d'absinthe, de chicorée, l'huile empyreumatique, la suie de cheminée, etc. On continue l'administration de ces substances pendant un certain temps, et on les entremêle de temps à autre de purgatifs : il est rare que ce traitement bien suivi ne réussisse pas dans les monodactyles. Dans les jeunes chevaux, qui ont mangé du sec trop tôt, ou de mauvaise qualité, le changement de la nourriture sèche en nourriture verte produit quelquefois la disparition de ces vers.

— Les chiens sont de tous les animaux les plus exposés aux coliques vermineuses et aux affections de ce genre en général. Le *ténia rubané* est le ver que l'on rencontre le plus souvent dans leurs intestins, et celui qui en fait périr un grand nombre de jeunes. Les animaux affectés sont tristes, leur poil est terne, hérissé, sec; le bout du nez est sec, chaud; la gueule est pâle. Quand ces symptômes augmentent, la démarche devient gênée, les chiens s'agitent, se tourmentent, poussent des cris plaintifs, des hurlemens; ils mordent ce qu'ils rencontrent, errent sans objet fixe; ils mangent de la terre, de la paille, du bois, et périssent presque toujours dans des convulsions plus ou moins violentes qui les font croire enragés, et qui en font assommer un grand nombre comme tels.

Les remèdes à employer pour le chien, sont un meilleur régime, plus approprié à sa nature, la viande crue pour nourriture, l'administration de purgatifs de temps en temps, et de décoctions de plantes amères.

e. Coliques calculeuses. — Ces coliques sont encore plus difficiles à bien caractériser que les coliques vermineuses; elles se terminent ou par la sortie des calculs, ou par le déplacement de ces corps, ou par l'obstruction du canal intestinal, et la mort de l'animal après les symptômes

d'une colique stercorale. Le traitement est alors le même. Les pelotes de poils ou *Egagropiles*, que l'on trouve dans les ruminans sur-tout, produisent le même effet. Les signes qui les annoncent sont aussi douteux que ceux qui annoncent les calculs : le traitement des accidens qu'ils occasionnent, est entièrement le même.

f. Coliques par étranglement de l'intestin. — Elles sont assez rares; leurs symptômes sont les mêmes que ceux qui caractérisent la hernie inguinale. Quand on connaît la place de l'étranglement, c'est de le faire cesser, s'il est possible, sinon d'employer les moyens que l'indication thérapeutique exige.

g. Coliques par invagination de l'intestin. — Ces coliques, que l'on a crues très-rares dans les chevaux, se présentent, je pense, cependant assez communément, et j'en ai vu trois exemples en moins de six semaines, parmi les cadavres que l'on dépose journellement à la voirie de Montfaucon. Ces coliques ont les mêmes symptômes à-peu-près que les coliques inflammatoires, et elles conduisent à la mort avec la même rapidité. On emploie les mêmes remèdes, mais l'on ne fait que retarder un peu la mort.

J'ai été à même de connaître d'une manière certaine une des causes de ces coliques, et je ne dois pas la passer sous silence.

Quand les marchands de chevaux de trait achètent un cheval déjà un peu âgé et en mauvais état, pour le remettre en embonpoint, ou plutôt pour lui donner du corps et pour épargner l'avoine, ils le mettent au régime du son subitement et sans aucune préparation. Ils lui donnent un boisseau et demi de cette nourriture, quelquefois davantage si l'animal est d'une forte taille. Un quart d'avoine et une botte de foin complètent la ration : encore quelquefois même ne leur donnent-ils que peu de ce dernier fourrage. Un pareil régime et une substance aussi mauvaise que le son ne peuvent que fatiguer le canal intestinal, et la plupart des chevaux que j'ai vu mourir de coliques par invagination étaient soumis à ce régime.

1. *Mal de Brout*, ou *Maladie de bois* (*Entérite*). — Au printemps les animaux, qui vont pâturer dans les bois, mangent les jeunes pousses des arbres ; c'est cette nourriture, sur-tout les jeunes bourgeons des chênes, qui leur donne le *mal de brout* ou *maladie de bois ;* elle est commune aux monogastriques herbivores et aux ruminans,

Les signes communs qui l'annoncent chez les uns et les autres de ces animaux, sont la chaleur de la bouche, la soif, la constipation, la difficulté d'uriner ; la rougeur, l'épaississe-

ment et la rareté des urines; la dureté, la vitesse et la force du pouls; la rougeur ou l'inflammation de la membrane pituitaire et de la conjonctive. Quand la maladie est plus avancée, le cheval n'a plus d'appétit, le bœuf ne rumine plus, l'air expiré devient très-chaud, les muqueuses très-rouges, les yeux larmoyans, rouges, enflés; les déjections alvines deviennent rares, dures; elles sont couvertes d'une matière glaireuse, teintes de sang, et d'une mauvaise odeur; les animaux sont abattus, ils ont le poil hérissé, la peau sèche et dure, le ventre douloureux, le pouls dur, fréquent et intermittent; les flancs se retroussent; enfin, quand la maladie est à son comble, les frissons surviennent; l'animal tremble, chancèle; le pouls devient faible, presque insensible; la température du corps baisse, la bouche se remplit de bave visqueuse, épaisse et fétide; les ruminans éprouvent une sensibilité très-vive le long de l'épine du dos, et principalement sur le garrot. Il y a par l'anus des évacuations de matières liquides, purulentes, noirâtres, glaireuses, sanguinolentes, extrêmement fétides; l'animal jette aussi par les naseaux; les yeux s'enfoncent dans l'orbite; le flanc s'agite de plus en plus; l'animal se couche et meurt.

Cette affection a tous les signes d'une affection

inflammatoire; c'est donc le régime appelé antiphlogistique qu'il convient d'employer. Dès les premiers symptômes, il faut supprimer la nourriture, donner seulement aux animaux de l'eau blanchie avec de la farine, et leur faire prendre de temps en temps des breuvages mucilagineux, adoucissans; si la maladie se montre avec des symptômes un peu violens, on saignera à la jugulaire, on tirera deux litres de sang aux chevaux et aux bœufs, un quart de litre aux moutons; on réitérera cette opération une fois, deux fois et même plus, selon le bien qu'elle produira, à des intervalles éloignés. Il vaut mieux pratiquer plusieurs légères saignées, qu'une trop forte. Cette opération n'interdit point l'usage des breuvages et des lavemens, qu'il faut au contraire administrer en plus grande quantité, en raison de l'intensité de la maladie. Pendant ce traitement, l'on aura soin de tenir les animaux chaudement, de les bouchonner souvent et assez fortement. Ces frictions de la peau activent la circulation extérieure, diminuent le mouvement inflammatoire de l'intestin, et facilitent singulièrement l'évacuation alvine.

Au bout de quelques jours de ce traitement, quand les signes de l'inflammation aiguë commenceront à tomber, l'on aiguisera les boissons mucilagineuses en les mêlant d'infusions de

plantes aromatiques amères, et l'on substituera petit à petit ces boissons aux premières. A mesure que l'appétit reviendra, l'on donnera une petite quantité d'alimens, mais de la meilleure qualité, et sur-tout de ceux dont la digestion est la plus facile, tels que des légumes cuits à l'eau.

Enfin, quand la maladie a fait de trop grands progrès, quand l'inflammation n'a pu être calmée et n'a pu se terminer par résolution, une véritable suppuration s'établit sur toute la surface muqueuse de l'intestin qui a été enflammée; cet état est annoncé par les signes suivans. Les excrémens ne sont plus des débris d'alimens; ils sont en petite quantité, composés de matières glaireuses, purulentes, d'espèces de débris de membranes, et exhalent une odeur fétide. Il faut bien se garder alors d'employer la saignée et les boissons mucilagineuses. On leur substitue les boissons légèrement stimulantes, les infusions de plantes aromatiques, auxquelles on mêle un peu de vin ou de l'alcool; on donne du vin chaud miellé; on administre des lavemens faits des mêmes infusions de plantes aromatiques; enfin, l'on fait prendre des bains de vapeurs aux animaux que l'on sèche ensuite par le bouchonnement, et que l'on couvre de bonnes couvertures. Malgré ces soins, souvent les animaux succombent; leur mort arrive bien plus rapide-

ment quand l'inflammation, portée à un degré extrême, se termine par la gangrène. Pour pouvoir être sûr de triompher de la maladie, il faut pouvoir la prendre dans son commencement, et faire avorter, pour ainsi dire, l'inflammation.

Quelquefois elle se termine par des tumeurs et des dépôts critiques; il faut toujours favoriser leur développement.

—Les moutons, quoique moins sujets à l'*entérite*, en sont quelquefois attaqués; M. Guillame, vétérinaire à Issoudun, a vu cette maladie affecter un troupeau d'agneaux au mois de mars 1818, et l'a décrite.

Au début, perte de la gaîté et de l'appétit; œil morne, tête basse, marche roide, difficile et vacillante; jambes écartées; pouls petit et concentré; plus tard, ces jeunes animaux portaient fréquemment leur tête sur les côtés de l'abdomen, paraissaient éprouver des douleurs intestinales; parfois ils faisaient quelques pas incertains, d'autres fois ils restaient en place en tremblotant, finissaient par tomber, se débattaient pendant quelques heures, et mouraient ensuite, après quelques instans de calme.

Aussitôt la mort, l'abdomen se météorisait promptement et fortement; quand on l'ouvrait, le mésentère et l'épiploon étaient rouges, injectés; les gros intestins affectaient dans presque

toute leur étendue une couleur rouge-violette; ils étaient gonflés, météorisés; l'intérieur était rempli d'alimens qui n'avaient presque point subi d'altération, et qui exhalaient une odeur acide; leur membrane muqueuse, tuméfiée, enflammée, offrait des phlogoses sur plusieurs points; les intestins grêles offraient les mêmes désordres, portés plus loin; et leur dernière portion était, chez tous les individus, dans une longueur de quelques pouces, sphacelée, et contenant un liquide noir verdâtre; la panse contenait beaucoup d'alimens secs; le feuillet était dur, petit, le bonnet peu développé; la caillette volumineuse renfermait une masse d'alimens peu triturés. Tous les autres viscères étaient généralement sains.

Les alimens solides furent supprimés et remplacés, par l'administration par jour de quatre ou cinq verrées d'une décoction d'orge, de bourrache, de graine de lin légèrement miellée, acidulée, et à laquelle on ajoutait vingt-cinq grains de sulfate de magnésie par individu; et pour boisson, par de l'eau commune, blanchie avec la farine de seigle, et dans laquelle on mettait six grains environ de nitrate de potasse par agneau. Ce régime contre-excitant et évacuant sauva une partie des malades. Les convalescens furent nourris avec des racines cuites.

Le Vétérinaire attribue cette maladie à ce que les jeunes agneaux sevrés trop tôt, parce que leurs mères manquaient de lait par suite de mauvaise nourriture, avaient été mis aussitôt à un régime sec, trop stimulant et auquel leur système digestif n'était pas encore accoutumé. Des racines cuites, à la place des alimens secs, auraient été d'une beaucoup plus facile digestion au moment du sevrage, et auraient sans doute prévenu la maladie.

K. *Diarrhée.* — Il y a des chevaux qui, sans éprouver de trop fortes fatigues, et quoique bien nourris, rendent leurs excrémens beaucoup trop liquides; qui se *vident,* pour me servir de l'expression usitée, et qui cependant ne paraissent pas malades; ils sont seulement efflanqués, suent facilement et sont incapables de fortes fatigues. Cet état, quoique peu dangereux, exige néanmoins une diminution de travail, le choix d'une bonne nourriture et l'administration pendant quelque temps de substances capables de donner du ton aux organes digestifs. On donnera par jour deux ou trois bouteilles de vin ou de bière, ou de cidre, et pour nourriture des féveroles, de l'orge ou du froment. C'est la substance qui revient le moins cher qu'il faut employer. Ces diarrhées se remarquent le plus souvent dans des chevaux d'une mauvaise constitution et dans

ceux qui ont été refaits après avoir souffert beaucoup par suite de fatigues, et par suite d'écarts de régime.

— Les lapins sont sujets aux indigestions. A l'époque du sevrage, si on les nourrit de choux et de laitues, on les voit souvent souffrir de la diarrhée, et il est rare qu'ils n'en périssent pas. Dès qu'on s'en aperçoit, il faut se hâter de les séparer des autres, de ne leur donner que des plantes sèches et du pain grillé. Les laitues, en trop grande quantité, leur causent ordinairement cette maladie, à moins qu'on n'y mêle du persil, du céleri et d'autres plantes stomachiques.

L. *Dyssenterie.* — Cette affection est, comme la diarrhée, caractérisée par la sortie d'excrémens plus liquides que dans l'état de santé; mais elle présente d'autres symptômes plus graves et bien différens; ainsi elle est accompagnée d'une fièvre bien marquée, et de la perte de l'appétit; de plus la peau est sèche et adhérente, les flancs sont retroussés, les déjections peu abondantes, mais fréquentes, mêlées de stries de sang; elles sont rendues avec force et jetées à quelque distance; l'anus est chaud, rouge, excorié; le rectum est chaud et rouge, et l'animal cherche à boire souvent.

Les décoctions et breuvages mucilagineux,

le lait à grande dose, les lavemens émolliens d'eau de son et de guimauve sont les remèdes à employer; il faut y joindre la cessation des travaux, la diète, la promenade, un pansement de la main régulier et fréquent. Au bout d'un certain temps de ce traitement, quand les symptômes de l'irritation seront calmés, il sera bon de mêler à ces substances d'autres un peu plus stimulantes; on changera les breuvages contre des infusions légères de plantes aromatiques, contre le vin miellé; on aiguisera les lavemens d'un peu de vinaigre ou d'eau-de-vie, et on commencera à donner des alimens de facile digestion en très-petite quantité; on augmentera à mesure que le mieux se manifestera.

Quelquefois la dyssenterie attaque une grande quantité d'animaux à la fois, soit chevaux, soit bêtes à cornes; elle est enzootique, et reconnaît pour causes les intempéries des saisons ou la mauvaise qualité des fourrages, des herbages ou des eaux.

Quelquefois aussi elle n'est que le symptôme d'autres maladies plus graves, de fièvres de mauvais caractère, par exemple; son traitement est alors subordonné à celui de la maladie principale.

M. *Péritonite.* — Après une plaie de l'abdomen, après des coliques, après un part laborieux,

après un arrêt subit de transpiration, il arrive quelquefois que le péritoine soit attaqué d'une inflammation générale ou partielle. Les caractères distinctifs de cette affection sont très-difficiles à saisir. Elle commence assez souvent par des frissons partiels; l'animal éprouve de temps en temps des coliques, et en donne tous les symptômes; il se tourmente un peu, il regarde souvent son flanc, préfère quelque attitude; la peau est sèche; la température du corps en général est peu élevée, mais variable; les yeux sont enfoncés; l'artère est dure, ses battemens prompts et petits; le ventre est douloureux; la respiration quelquefois gênée; l'animal se plaint. Si au bout d'un certain temps ces symptômes ne se calment pas, le pronostic devient fâcheux; l'habitude du corps devient plus gênée, plus douloureuse; les membres et les oreilles deviennent froids et chauds alternativement, des mouvemens convulsifs se remarquent dans les muscles du tronc; des sueurs froides partielles se déclarent, le pouls s'efface petit à petit; l'animal se plaint davantage, il s'agite, il se couche et se relève souvent, et enfin il expire après quelques momens de tranquillité.

Cette affection est presque toujours aiguë, et dans son commencement sur-tout nécessite les moyens antiphlogistiques, tels que les saignées

petites et répétées, les breuvages et les lavemens émolliens, adoucissans, etc. Quand les douleurs sont trop vives, l'application autour du ventre d'une couverture trempée dans l'eau chaude et entretenue à une haute température en l'arrosant souvent avec de l'eau nouvelle, l'application d'une couverture bien sèche et chaude quand on ôte celle qui était mouillée, enfin l'usage des sétons aux fesses, sont les moyens à employer. Dans quelques cas, on peut mêler quelques calmans aux breuvages émolliens, tels que huit ou dix grammes de teinture de Sydenham ou de laudanum, ou un ou deux décagrammes d'opium ou de camphre dissous dans l'eau-de-vie, pour calmer un peu la violence des douleurs.

La péritonite se termine le plus ordinairement par la résolution, quelquefois par la suppuration ou par la gangrène, quelquefois aussi par une hydropisie du bas-ventre. La résolution se manifeste par un mieux marqué et par la diminution graduée des symptômes; la gangrène, par l'exaltation et la marche rapide de tous les symptômes inflammatoires, et ensuite par leur cessation subite et par la mort de l'animal. La terminaison par hydropisie se montre par une stagnation dans les symptômes qui ne semblent ni diminuer ni augmenter; bientôt les symp-

tômes d'inflammation disparaissent, mais les animaux ne s'en portent pas mieux; leurs flancs s'agitent; ils ont des œdèmes sous le ventre; ils sont maigres, lents, et ils dépérissent petit à petit. Dans ce cas, les toniques, sur-tout les préparations de fer, celles aussi qui agissent sur les reins et qui poussent aux urines, doivent être employés à grande dose. Les symptômes qui caractérisent la suppuration sont plus difficiles à saisir, et ce n'est qu'en ouvrant les cadavres qu'on reconnaît cette terminaison. Dans les vieux chevaux il n'est pas rare de trouver d'anciennes adhérences du péritoine; ce sont des suites assez ordinaires de la péritonite.

Cette maladie est fréquente dans le cheval et dans le chien, et la terminaison par hydropisie fréquente dans ce dernier animal; les autres animaux sont beaucoup moins exposés à cette affection.

N. *Hépatite.* — Les affections des principaux viscères, leur inflammation aiguë sur-tout, ayant des symptômes communs, il est assez difficile de les distinguer; ainsi l'inflammation du foie dans le commencement se confond souvent avec les inflammations de poitrine, et ce n'est que quand la maladie est bien déclarée, quand l'on remarque la teinte jaunâtre des membranes muqueuses qui presque toujours accompagne cette

maladie, que l'on devient certain de son espèce. Outre ce symptôme, l'appétit est languissant; la bouche est pâteuse, chaude; les yeux sont ternes, abattus; la tête est lourde; il y a constipation, et les déjections deviennent plus dures, prennent une couleur beaucoup plus foncée; en pressant sur l'hypocondre droit, l'animal ressent de la douleur; les urines sont rares et chargées.

Rarement cette affection est mortelle chez les animaux domestiques; il faut qu'elle ait été bien négligée ou bien mal traitée; le plus souvent elle se termine par résolution, quelquefois par un état chronique. Elle n'est dangereuse que quand elle est la suite de la lésion physique du foie.

Les causes les plus ordinaires de cette affection, sont la mauvaise qualité des alimens et le passage trop subit d'un travail fort à un trop long repos, et du repos à un travail trop fort, en général un mauvais régime. Elle se manifeste aussi quand il y a des calculs biliaires.

Quand les symptômes marchent avec trop de force, quand le pouls est dur, petit, concentré, il faut débuter par la saignée, dans tous les cas mettre l'animal à la diète, lui donner de l'eau blanchie avec de la farine, et lui administrer des breuvages amers et légèrement purgatifs. Ainsi,

des potions d'extrait de gentiane étendu d'eau, l'émétique à petite dose et à grand lavage, les infusions de séné, le miel délayé dans l'eau pour breuvage, doivent être administrés et combinés de manière à obtenir des évacuations légères et continues; l'aloës et les sels purgatifs ne doivent être employés que quand ces premiers moyens ne suffisent pas pour obtenir des évacuations, et toujours avec une grande prudence. Il faut bien craindre d'augmenter l'irritation du viscère.

Si l'hépatite passait à l'état chronique, ce que l'on reconnaît à la permanence des symptômes sans augmentation d'intensité, à la permanence de la teinte jaune des membranes muqueuses, et à l'état de langueur où est l'animal, il faudrait avoir recours aux stomachiques amers: ainsi les poudres de gentiane et d'aunée en bols ou délayées dans du vin ou dans l'alcool très-aqueux, les fortes infusions de plantes aromatiques doivent être mises en usage, et à assez fortes doses pour produire une action marquée. L'ictère ou la teinte jaune des membranes muqueuses demeure quelquefois encore après la disparition des signes maladifs : un léger exercice, une bonne nourriture, en un mot, un bon régime, le dissipent peu à peu.

SECTION TROISIÈME.

Maladies des Organes urinaires.

Il paraîtra peut-être surprenant de voir les maladies des organes urinaires former la troisième section des maladies des organes digestifs; mais d'un côté les nombreuses sympathies qui existent entre ces organes, et de l'autre les fonctions des reins qui sont destinés à séparer de la masse du corps la trop grande quantité des fluides que l'action des organes digestifs y a introduits, enfin leur position dans la même cavité, m'ont engagé à en faire une troisième section des maladies de cet appareil.

A. *Néphrite.* — Les reins, comme tous les autres organes parenchymateux, sont sujets à l'inflammation. Elle se manifeste par les signes suivans: douleur dans la région des reins, rétraction fréquente et alternative des testicules dans le mâle, gêne dans le train de derrière; l'urine est rare, trouble, sanguinolente; elle se supprime tout-à-fait, et quoique le malade éprouve de fréquentes envies d'uriner, et qu'il se campe souvent, il ne rend que quelques gouttes glaireuses, qui sont le produit de la sécrétion de la membrane muqueuse de l'urètre; l'intestin rectum est chaud, et la main introduite dans sa cavité ne rencontre

que difficilement la vessie qui est vide. Si l'inflammation ne s'apaise pas, les symptômes augmentent ; l'animal frappe la terre avec les pieds ; il se tourmente, regarde ses flancs ; des sueurs générales ou partielles surviennent ; après quelques jours elles manifestent une odeur urineuse, et le pouls qui jusqu'à cette époque avait été dur, petit, accéléré, devient mou, plus lent s'efface, et l'animal ne tarde pas à succomber.

Cette affection très-grave dans le cheval, et qui le conduit fréquemment à la mort, doit être combattue vigoureusement, aussitôt qu'on la reconnaît, par le régime antiphlogistique. Des saignées fortes et répétées ; des breuvages délayans ; des lavemens nombreux, émolliens ; des sachets d'avoine ou d'orge bouillie appliqués sur les reins, doivent être mis aussitôt en usage.

a. Pissement de sang. — La néphrite est plus commune dans les ruminans que dans les autres animaux domestiques ; heureusement elle est bien moins dangereuse. Elle se caractérise plus particulièrement par *le pissement de sang*. Aussi les bergers et les bouviers l'appellent-ils de ce nom. Les jeunes pousses de chênes et d'arbres, et les plantes âcres des pâturages, sont les causes fréquentes de cet accident ; les grandes chaleurs y contribuent aussi. Le repos, la diète, une saignée, quand les symptômes sont graves, cinq

ou six pots d'une décoction d'oseille dans du lait par jour, pour un bœuf, ont bientôt calmé les accidens : un litre par jour de la même décoction suffit pour un mouton. On laisse l'animal dehors à la fraîche; et s'il fait trop chaud, l'on peut même, pour le bœuf seulement, mettre sur le dos un drap mouillé, que l'on a soin d'humecter d'eau pendant la chaleur du jour.

B. *Cystite.*—L'inflammation de la vessie, très-dangereuse, est heureusement rare. Elle s'accompagne presque toujours de l'inflammation du col de la vessie, et un des symptômes qui la font reconnaître est la plénitude de l'organe, que l'on sent fort bien en introduisant le bras dans le rectum, et en le cherchant. Ce symptôme est accompagné d'envies fréquentes d'uriner, de l'expulsion d'une petite quantité d'urine, de coliques légères : en outre le pouls est dur, fréquent et petit.

Le traitement à employer est le même que celui que l'on met en usage pour la néphrite; il faut de plus chercher à vider la vessie, en introduisant la main dans le rectum, et en faisant une douce pression sur l'organe. On attend, pour pratiquer cette opération, que la saignée ait produit un relâchement général dans toute l'économie; et il est rare qu'on n'en vienne pas à bout. Il faut avoir soin seulement de laisser

un peu d'urine dans la vessie; son expulsion complète occasionnerait un relâchement trop considérable dans l'organe, et pourrait en amener la gangrène ou la paralysie. Les breuvages adoucissans et les lavemens émolliens, que l'on doit employer tant qu'il subsiste de l'inflammation, augmentent la sécrétion des urines et mettent le Vétérinaire dans la nécessité de pratiquer plusieurs fois leur évacuation dans le cours de la maladie.

Quand l'on reconnaît que la plénitude de la vessie est due à un calcul qui irrite le col de l'organe, ou qui empêche l'écoulement des urines, et quand on ne peut pas la vider en exerçant une pression sur ses parois, il faut nécessairement recourir à l'opération de la lithotomie, soit pour extraire le calcul, soit pour vider la vessie. Le réservoir trop plein finirait par se déchirer, et l'urine épanchée dans l'abdomen ne tarderait pas à produire une péritonite et la mort. Dans les jumens et les vaches, il n'y a point d'opération à pratiquer; l'on introduit la sonde creuse de gomme élastique par le méat urinaire.

c. La *paralysie de la vessie,* très-rare en général, se montre dans le cheval dans une circonstance particulière; c'est dans les longues courses où on ne lui permet pas de s'arrêter

pour uriner; la vessie surchargée d'une trop grande quantité d'urine, perd presque subitement sa faculté contractile, entraîne en même temps la paralysie de l'arrière-main. L'animal, au milieu de sa course, commence à être peu solide sur ses jambes, il ne tarde pas à tomber et ne peut se relever; les seules extrémités antérieures font leur service, et tandis qu'elles soutiennent la partie antérieure du corps, la partie postérieure reste traînante sur le sol. Cet accident n'est pas extrêmement dangereux : l'on doit chercher, et l'on parvient assez facilement à vider la vessie, en introduisant le bras dans le rectum. L'on réveille ensuite son action par des lavemens et des breuvages un peu stimulans; elle reprend peu à peu ses fonctions, et en même temps le train postérieur son action; il suffit de la vider les trois ou quatre premiers jours : au bout de ce temps elle commence à se vider seule. L'animal ne tarde pas à se lever; un bon régime le rétablit bientôt.

QUATRIÈME CLASSE.

MALADIES DE L'APPAREIL REPRODUCTEUR.

SECTION PREMIÈRE.

Maladies des Organes reproducteurs mâles.

A. L'*hématocèle* est un engorgement des bourses avec épanchement de sang dans le tissu cellulaire, à la suite de quelques coups. Quand le testicule n'est point affecté, et qu'il n'y a pas une forte inflammation des bourses, quelques cataplasmes astringens, ou même quelques scarifications peu profondes, suffisent pour procurer l'absorption ou la sortie du sang épanché, et amener la guérison.

B. L'*hydrocèle* consiste dans un amas de sérosité dans la cavité de la tunique vaginale; c'est une hydropisie véritable de cette tunique. Le cheval est, de tous les animaux domestiques, le plus exposé à cette affection. Quand elle est simple, non compliquée d'autre maladie du testicule ou de la tunique vaginale, on la reconnaît à

une tumeur molle indolente, et à une fluctuation que l'on sent en avant du cordon. Quand l'hydrocèle est peu considérable, on ne s'en aperçoit souvent pas, et il ne demande aucun soin ; c'est le cas le plus fréquent : ce n'est que quand il a acquis un volume un peu fort, qu'il gêne l'animal, et que l'on s'en aperçoit. Le meilleur moyen de le guérir est de pratiquer la castration ; il n'y aurait que dans le cas où l'on voudrait conserver l'animal pour la reproduction, qu'il faudrait avoir recours à une autre méthode, celle d'évacuer le liquide contenu, et ensuite d'opérer l'adhérence de toutes les surfaces de la poche, afin de rendre une nouvelle accumulation impossible. On parviendrait facilement à ce but, en injectant dans la poche, après l'évacuation du liquide, de l'eau-de-vie échauffée. Cette opération, dite de l'hydrocèle, est la plus avantageuse dans l'homme ; elle serait aussi la plus avantageuse dans le cheval.

c. Les *plaies des testicules* sont extrêmement rares, et elles se terminent le plus souvent par la suppuration ; cette terminaison peu grave pour l'animal employé seulement aux travaux, le devient extrêmement pour celui que nous destinons à la reproduction. Presque toujours la suppuration détruit l'organe, le fait tomber dans l'atrophie, et l'animal devient impropre à

la reproduction, si l'un et l'autre testicule sont affectés.

D. L'*inflammation* de ces organes, à la suite de quelques coups ou par toute autre cause, n'est pas moins dangereuse. Le tissu extrêmement délicat du testicule ne résiste que difficilement à l'engorgement inflammatoire, et la terminaison la plus ordinaire de l'inflammation est une suppuration qui détruit tout l'organe, ou une induration qui passe bientôt à l'état de squirrhe, et qui produit le sarcocèle. Aussitôt donc que l'on s'aperçoit de l'inflammation de l'un ou de l'autre de ces organes, il faut la combattre par le régime antiphlogistique le plus sévère, et faire supporter les cataplasmes émolliens par un bandage exprès, et destiné en même-temps à supporter le poids des testicules, pour empêcher le tiraillement des cordons.

E. L'*induration* du testicule, comme nous venons de le dire, est la terminaison fréquente de l'inflammation de l'organe. Il devient plus gros, plus dur, et plus sensible quand on y touche : des cataplasmes résolutifs et légèrement astringens, et sur-tout un suspensoir, doivent être employés, et pendant long-temps. Quelquefois l'induration cesse petit à petit par ce moyen, et le testicule reprend sa forme et son premier état.

F. *Sarcocèle.* Quelquefois aussi le testicule, au lieu de reprendre son état ordinaire, augmente encore de volume; son organisation change par l'inflammation, et une véritable maladie organique succède. L'organe devient fibreux, ensuite il se change dans certains points en une bouillie grisâtre, homogène, et souvent passe à l'état cancéreux. La marche de cette affection est quelquefois assez rapide; le plus souvent elle est lente et donne le temps d'user l'animal. Mais quand le sarcocèle gêne les mouvemens de locomotion, ou quand on a peur qu'il ne dégénère en cancer et qu'il ne fasse périr l'animal, il faut avoir recours à l'opération de la castration; c'est le seul moyen sûr de guérison. Souvent le cordon spermatique participe de la maladie; il faut alors le couper au-dessus de la partie affectée, sinon on risque de voir la partie du cordon qui reste, devenir à son tour le siége d'un squirrhe ou d'un cancer, qui par son accroissement nécessiterait ou amènerait bientôt la perte de l'animal.

G. Le dartos et le tissu cellulaire qui entre dans sa formation sont sujets, à la suite d'une inflammation, à rester durs et d'un volume beaucoup plus considérable : il ne faut pas confondre le squirrhe ou le cancer du testicule avec cette dernière affection, qui produit au contraire presque toujours son atrophie : la castra-

tion, en amenant la suppuration de tout cet engorgement, suffit souvent pour le fondre en entier, et rendre l'animal à ses travaux. On ne rencontre pas cette affection des enveloppes des testicules dans les autres animaux; elle paraît particulière aux chevaux, et a été souvent prise pour un squirrhe ou un cancer des testicules.

H. Dans les chevaux hongres, le pénis diminue de volume en grosseur et en longueur, et il arrive souvent même qu'il ne sort plus du fourreau pour uriner. L'humeur sébacée que le fourreau sécrète s'accumule dans les replis de la peau, acquiert par son séjour des qualités âcres et irritantes, l'extrémité du pénis s'enflamme, et il arrive quelquefois que l'animal ne peut plus uriner. Le remède est de laver les parties pour les débarrasser des matières sébacées qui les gênent, et quand il y a un peu d'inflammation, de les lotionner avec des décoctions de plantes émollientes : cet accident arrive aussi, mais bien plus rarement, dans les chevaux entiers.

I. Dans le mouton, l'extrémité du fourreau, que l'on appelle *boutri,* est sujette à s'ulcérer. La laine environnante imbibée d'urine, salie par le fumier, la crotte, etc., irrite le bout du fourreau; il s'enflamme, suppure, et la continuation de la cause, en empêchant la plaie de se cicatriser,

augmente de plus en plus l'ulcère. Cette maladie n'est point dangereuse heureusement; elle cesse presque toujours lors du parc, après la tonte : rarement la plaie gagne les parois de l'abdomen. Pour faciliter la guérison, il faut couper la laine autour du boutri, et renouveler souvent la litière des bergeries.

L. *Paraphymosis.* Le pénis est extrêmement sensible, et il suffit d'une cause légère pour produire son inflammation. De tous les animaux, le cheval entier est le plus exposé à cet accident. Des coups de fouet ou de bâton sur la verge quand le cheval est en érection, des coups de pied quand il veut saillir une jument, sont la cause la plus fréquente de cet accident. Le pénis enfle alors; son propre poids augmente, et sa grosseur l'empêche de rentrer dans le fourreau. Un suspensoir, des cataplasmes émolliens et le régime diététique doivent être employés pour amener la résolution. Malgré ces moyens, le pénis, au lieu de diminuer, augmente souvent encore de volume; le tissu lâche et caverneux de cet organe se prête facilement à l'abord des fluides, et rend leur retour très-difficile, sur-tout dans l'extrémité ou la tête. Cette partie enfle et acquiert souvent une grosseur considérable. Pour faciliter le dégorgement, on est obligé de faire des scarifications sur les parties gonflées;

l'on ne doit pas craindre de les faire trop fortes; quand les parties sont revenues à leur état naturel, ces scarifications paraissent extrêmement petites.

Malgré tous ces moyens, l'engorgement subsiste quelquefois; le pénis pend hors du fourreau, ballotte entre les jambes, nuit aux mouvemens, et est extrêmement incommode. Il ne reste alors d'autre ressource que l'amputation. Si au-dessus de la partie tuméfiée le pénis est bien sain, on peut en enlever d'un coup de bistouri toute la partie tuméfiée; ce qui reste rentre dans le fourreau; l'hémorragie survient; elle dure deux ou trois jours; une légère suppuration s'établit, la cicatrisation s'opère petit à petit, et l'animal est bientôt guéri. Si l'hémorragie devenait trop considérable, on la combattrait par tous les moyens usités en pareil cas : des bains d'eau froide, des lotions d'eau froide sur les reins, de la glace pilée appliquée sur ces parties; une saignée à la jugulaire, etc. Si l'on ne veut pas avoir à craindre les suites de l'hémorragie qui est inévitable par cette opération, on pratique la suivante : on introduit une canule métallique dans le canal de l'urètre, et on lie le pénis avec une ficelle au-dessus de l'endroit malade; on serre tous les jours la ligature davantage, et on fait soutenir le pénis par un suspen-

soir, jusqu'à ce que la partie à amputer se sépare du reste. Ces deux genres d'opération ont bien réussi également.

M. Une autre circonstance nécessite encore quelquefois l'amputation de la verge; c'est quand l'extrémité ou la tête du pénis est couverte de verrues, de poireaux qui entraînent le membre par leur poids, ou qui laissent suinter une humeur d'une odeur désagréable. L'opération est toujours la même.

N. Les taureaux sont exposés, par des accouplemens trop fréquens, à contracter une espèce de blennorrhagie du canal de l'urètre; on ne s'en aperçoit que quand l'écoulement du mucus ou du pus a lieu; il sort goutte à goutte du pénis, et est d'une couleur blanchâtre. Cette maladie ne paraît pas fatiguer beaucoup l'animal : elle est contagieuse, se communique facilement aux vaches que l'animal affecté peut saillir; et elle s'annonce chez elles par l'écoulement par la vulve d'un mucus blanchâtre peu abondant, qui s'agglutine et se sèche à la partie inférieure de l'ouverture, ou qui quelquefois en découle goutte à goutte. C'est un véritable catarrhe du canal de l'urètre du mâle et de la membrane muqueuse du vagin de la femelle. Les lotions émollientes et la diète, quand le mal est récent, doivent être mises en usage; plus tard, quand il

est passé à l'état chronique, on doit substituer les lotions toniques, et l'administration de quelques breuvages ou bols diurétiques-toniques.

SECTION DEUXIÈME.

Maladies des Organes reproducteurs de la femelle.

A. La *descente de la matrice* dans le vagin arrive quelquefois dans la jument, mais plus souvent dans la vache; c'est toujours à la suite d'un part laborieux. La main introduite dans la vulve rencontre immédiatement l'orifice de l'utérus; ce léger déplacement n'occasionne souvent aucun dérangement dans la santé, et même n'empêche pas l'accouplement et la conception d'avoir lieu; le moment du coït replace les organes dans leur position, et la plénitude qui s'ensuit, en entraînant la matrice dans l'abdomen, la remet petit à petit en place.

B. Il n'en est pas ainsi quand il y a *renversement du vagin*, et quand l'orifice de la matrice sort au-dehors, entraînant avec lui le vagin dont on voit la membrane muqueuse à découvert; cet accident, rare dans la jument, est fréquent dans la vache à la suite d'un part difficile; non-seulement la bête peut devenir impropre à la reproduction, mais des accidens consécutifs mettent

souvent sa vie en danger : il faut y remédier de suite. On trempe la main dans l'huile, et on repousse doucement l'utérus dans la cavité pelvienne en introduisant la main dans le vagin à mesure que l'on repousse l'organe à sa place. Quand cela est fait, on le maintient dans sa position au moyen d'un tampon que l'on introduit dans le vagin et que l'on y laisse quelque temps, en ayant soin de le renouveler souvent et de le tenir en place par un bandage appliqué sur la croupe de la bête : pour cela, l'on se sert d'un harnois de cheval, et on fait soutenir le tampon par le reculoir. Ce tampon doit être un morceau de bois lisse, entouré d'étoupes, et trempé dans la cire fondue, pour l'empêcher d'être imbibé des urines et des mucosités du vagin. L'on a soin en même temps, pour aider le replacement de l'utérus, de mettre les extrémités antérieures beaucoup plus basses que les postérieures, afin que la croupe soit plus haute que le garrot, et que les viscères de l'abdomen se portent en avant.

c. *Renversement de matrice.* — Quand le fœtus se présente mal pour sortir, et quand l'utérus ne peut pas s'en débarrasser facilement, on a dans beaucoup d'endroits, pour les vaches surtout, la mauvaise habitude de le saisir par les parties qui se présentent au col de la matrice,

et de le tirer de force jusqu'à ce qu'il sorte. Cette mauvaise méthode, outre le désavantage de contondre, d'irriter, de produire même des déchiremens dans la matrice et le vagin, a encore celui d'amener souvent le fond de la matrice jusqu'à l'ouverture de cette poche, de le tirer dehors cette ouverture, et enfin d'amener tout l'organe en dehors; il sort alors du vagin, pend sur les fesses, et présente la face libre de sa membrane muqueuse parsemée des cotylédons qui la recouvrent.

Quand le fond de la matrice ne fait que se présenter à travers l'orifice dans le vagin, une légère pression de la main suffit pour le faire rentrer et pour le remettre en place; il n'en est pas de même quand tout le corps de la matrice est dehors, le replacement devient bien plus difficile et plus dangereux. S'il n'y a point contre-indication, on pratique une ou deux saignées; on lave la surface muqueuse avec du vin chaud, pour la débarrasser de tous les caillots de sang et des ordures qui la couvrent, et tandis qu'un aide tient la queue, qu'un autre soulève la matrice à la hauteur de la croupe, on procède au replacement, en commençant par les parties qui touchent à la vulve et qui sont sorties en dernier lieu. Avant de procéder, il faut avoir eu le soin d'élever beaucoup la croupe,

afin de porter les viscères de l'abdomen vers le diaphragme, et afin que leur poids ne vienne pas empêcher le replacement. On termine l'opération par l'application d'un tampon qui fait l'office de pessaire. Cette opération, entreprise à temps et bien faite, réussit presque toujours. Le meilleur parti à tirer de l'animal est de l'engraisser, si c'est une vache. Dans les jumens, l'accident est plus rare, mais presque toujours mortel.

D. *Polypes.* — Dans les chiennes, des polypes se développent assez souvent sur la membrane muqueuse du vagin et sur celle de l'utérus; ils augmentent sans qu'on s'en aperçoive jusqu'au moment où ils sortent par la vulve, ou jusqu'à celui où ils laissent suinter une sanie puriforme qui coule par cette ouverture. On parvient quelquefois à les faire disparaître en les amputant lorsqu'on peut les couper à leur base, même d'un seul coup de bistouri, et en cautérisant l'ouverture des vaisseaux qui laissent échapper trop de sang. Si on ne peut pas atteindre leur base et qu'on ne fasse qu'en couper une partie, celle qui reste végète avec plus de force qu'auparavant, et a bientôt reproduit les mêmes accidens.

E. *Parts laborieux.* — Quand le fœtus est arrivé au terme prescrit par la nature pour sa sortie de

l'utérus, cet organe entre en contraction; les muscles inférieurs de l'abdomen y entrent également, et ces deux actions simultanées suffisent pour effectuer le part ou l'accouchement dans le plus grand nombre de cas, mais pas dans tous. *a.* Ainsi dans quelques femelles un état de faiblesse générale empêche les contractions d'être assez fortes et les rend de nul effet. *b.* Dans d'autres, au contraire, elles sont trop énergiques, trop vigoureuses, et le col de la matrice, au lieu de se dilater, se resserrant, se contractant, ferme le passage aux produits de la conception. Dans le premier cas, les substances toniques stimulantes, en breuvages sur-tout, suffisent pour redonner le ton nécessaire et pour opérer le part; dans le second, beaucoup plus rare, une saignée, que l'on peut répéter une ou deux fois, si la première produit un bon effet, diminue cet orgasme surnaturel, et le part s'opère sans autre secours.

c. Fœtus volumineux. — Quelquefois le part est empêché, parce que le volume du fœtus est trop considérable pour la largeur du bassin, ou parce que le jeune sujet a une mauvaise position dans l'utérus. Si, après la sortie d'une portion des membranes et des eaux, le jeune animal se présente bien; si son museau et ses deux pattes antérieures paraissent à l'orifice de l'utérus, et si

malgré des efforts pour le tirer dehors et répétés à plusieurs reprises, le part ne peut s'opérer, c'est que le jeune sujet est trop gros, et il faut le sacrifier à la sûreté de la mère; d'ailleurs il est presque toujours tué par les efforts multipliés de la mère et ceux mal entendus des personnes qui soignent les animaux et qui veulent toujours opérer la délivrance. Dans un cas pareil, le Vétérinaire arme sa main d'un bistouri courbe sur tranchant et à pointe mousse; il tient la lame entre l'index et le médius, le manche dans le creux de la main, le long du poignet, et il introduit sa main ainsi armée dans la cavité de l'utérus. Il fend le crâne du petit sujet par le milieu de la tête, retire l'instrument, comprime alors la tête du fœtus entre ses doigts, la rétrécit, et en la tirant ensuite à lui effectue le part. Si cette opération ne suffisait point, il serait forcé d'introduire de nouveau le bistouri et d'enlever successivement les membres antérieurs, et enfin la tête par morceaux. Dans la brebis et la chienne, le forceps peut être mis en usage avec avantage; dans les gros animaux, où l'on peut introduire la main dans la cavité de l'utérus, l'emploi de cet instrument est inutile.

d. Quand le petit sujet a une *mauvaise position* qui empêche sa sortie, on cherche à le replacer avec la main, à ramener le museau à

l'orifice de l'utérus et à placer les pieds antérieurs de front sous lui. Quand on peut y parvenir, il est rare que le part ne s'effectue pas alors sans difficulté. Quelquefois les pieds de derrière sortent les premiers et la partie postérieure du corps les suit, mais les jambes antérieures arrêtent la sortie; dans ce cas il est difficile de faire rentrer le fœtus en entier; on le fait rentrer un peu, on saisit les jambes de devant, on les applique contre l'abdomen, et on les fait sortir; les épaules et la tête suivent immédiatement. Il est une grande variété de positions que le fœtus prend et qui empêchent sa sortie; l'opération se réduit à reconnaître d'abord la position, ensuite à remettre le fœtus dans celle qui lui est naturelle, s'il est possible, sinon à aider la sortie dans celle qu'il a prise; quand tous les efforts sont infructueux, on l'extrait par morceaux.

e. Quelquefois, après l'expulsion du fœtus, le délivre reste dans la matrice, sur-tout dans la vache, attaché aux cotylédons qui garnissent la face interne de cet organe. Si une légère traction ou un poids que l'on y attache ne suffisent pas pour le faire sortir au bout de quelques heures, on introduit alors le bras dans la matrice, et l'on détache doucement le placenta de tous les cotylédons. Cette opération, assez facile

quand le fœtus est venu à terme, est bien plus difficile quand un avortement a eu lieu et s'est fait long-temps avant le terme du part. Il vaut mieux la pratiquer de suite, pour ne pas donner au col de la matrice le temps de se resserrer et de fermer l'ouverture.

F. *Fureurs utérines.* — Quand les jumens sont fortement en chaleur, si on ne les conduit pas à l'étalon, l'espèce d'exaltation vitale qu'éprouvent les organes de la reproduction, se change quelquefois en un état maladif. Le clitoris est dans un état d'érection continuelle; la membrane muqueuse du vagin est rouge, sécrète abondamment, et les contractions fréquentes et fortes qu'elle éprouve font sortir le mucus par jets (1). La jument urine fréquemment et en petite quantité; elle devient d'une irritabilité remarquable; souvent elle ne veut plus souffrir que rien l'approche, et est excessivement dangereuse. Si on la livre au mâle dans cet état, dans quelque cas elle souffre d'abord sa première approche, mais ensuite elle ne veut plus, se défend avec violence, avec fureur même, et l'aurait bientôt estropié, si on ne le retirait pas.

(1) Cet état indique simplement une bête en chaleur, quand il est modéré; mais poussé à l'excès et accompagné des symptômes qui suivent, il devient un signe pathologique.

Quelquefois cet état est continuel, quelquefois il est interrompu par des momens de calme, et j'ai vu une jument où il ne se manifestait que de temps en temps après plusieurs jours. La bête, très-douce entre les accès, devenait inabordable pendant le temps de cet éréthisme qui durait un, deux ou trois jours.

De l'exercice, la diète, un régime rafraîchissant, sont les moyens de guérison à employer. Quand les accidens sont parfaitement passés, on conduit la bête à l'étalon, et on lui fait faire un poulain.

6. *Maladies des mamelles.* — *a.* Les vaches laitières que l'on destine à être vendues, restent assez souvent un jour, quelquefois davantage, sans être débarrassées de leur lait, afin que l'organe mammaire paraisse très-développé; les marchands lient même les trayons, afin que le lait ne puisse sortir spontanément des mamelles, ce qui arrive souvent quand elles sont trop-pleines. Cette pratique produit des engorgemens des mamelles, dont le plus grand nombre disparaît après que l'on a trait les vaches, mais dont quelques-uns subsistent, et dont quelques autres se terminent par inflammation. Dans le cas où ils sont sans douleur, la partie de la mamelle reste dure, engorgée, et ne donne pas de lait; des frictions sur la partie malade,

faites avec un liniment volatil, et l'action de débarrasser souvent la mamelle du lait, sont les seuls moyens à mettre en usage ; quelquefois ils réussissent ; quelquefois un point d'induration subsiste dans la mamelle, sans produire d'autre accident qu'une diminution dans la quantité du lait.

b. Dans quelques circonstances, les parties engorgées s'enflamment, et la tumeur prend l'aspect d'une tumeur inflammatoire ; le traitement rentre alors dans celui des tumeurs de cette nature ; l'affection se termine le plus ordinairement par suppuration. Dans un cas pareil, il faut attendre que le pus se fasse jour, et n'ouvrir l'abcès que quand il n'y a que les tégumens à percer; il faut aussi toujours avoir le soin de traire la vache; cette opération produit un dégorgement salutaire et une espèce de dérivation qui diminue les accidens. Le lait doit être jeté.

c. Ces engorgemens dans la brebis sont très-dangereux; l'inflammation s'en empare et la gangrène y succède avec une rapidité qui empêche souvent les secours d'être efficaces. Cette affection est connue par les bergers sous le nom d'*araignée*. Les frictions faites avec le liniment volatil sont doublement avantageuses en facilitant la résolution et en s'opposant à la terminaison par gangrène.

d. Dans les chiennes, ces engorgemens se terminent souvent par induration et dégénèrent en squirrhe; les tumeurs augmentent de volume petit à petit, sans que l'animal paraisse beaucoup souffrir, si ce n'est de la gêne que le volume de la tumeur occasionne; rarement elles passent à la dégénérescence cancéreuse. Le moyen de prévenir l'augmentation de la tumeur ou sa dégénérescence en cancer, est de l'enlever avec le bistouri, après avoir toutefois essayé tous les moyens possibles d'en obtenir la résolution. L'hémorragie n'est point à craindre, et l'animal en se léchant fréquemment amène bientôt la plaie à cicatrisation.

CINQUIÈME CLASSE.

MALADIES DE L'APPAREIL RESPIRATOIRE.

SECTION PREMIÈRE.

Les *lésions physiques* qui surviennent à cet appareil d'organes, sont peu nombreuses.

A. Celles des orifices externes des fosses nasales sont peu dangereuses, et ne présentent rien de particulier.

B. Il n'en est pas de même de celles qui attaquent leur intérieur : une plaie qui pénètre jusque dans les fosses nasales, occasionne des lésions dans les sinus, dans les cornets, et l'on a vu l'accident être suivi du développement d'une maladie plus redoutable, je veux dire de la morve. L'on ne doit donc pas, dans ces sortes de cas, quelque légers qu'ils paraissent, négliger d'employer les moyens de produire la guérison le plus promptement possible; et si l'on emploie les lotions et les topiques, on doit éviter deux inconvéniens, celui de trop

relâcher la membrane muqueuse, et celui de trop l'irriter; l'un ou l'autre est également dangereux.

c. Les plaies qui pénètrent dans la trachée-artère sont peu dangereuses quand elles ne sont pas trop étendues; l'ouverture se cicatrise et se ferme promptement. Le seul accident qui peut en résulter, est que la substance qui remplace le cartilage ne soit trop épaisse, qu'elle ne fasse saillie dans l'intérieur de la trachée, et qu'elle n'occasionne un rétrécissement de ce canal. L'animal éprouve alors une gêne de la respiration, sur-tout quand cette fonction s'accélère. Quelques variétés de *cornage* dans le cheval, sont dues à cet accident.

d. Les blessures de la poitrine ne sont en général graves, qu'autant que les poumons sont attaqués; et dans ce dernier cas, la maladie n'est plus au pouvoir du Vétérinaire; la guérison dépend entièrement de la nature de l'accident. Dans les plaies qui n'attaquent que la cavité thoracique, tous les soins particuliers doivent tendre à empêcher les épanchemens, soit de sang, soit d'air, soit de pus, dans la cavité de la poitrine.

e. La larve d'une mouche *OEstre* prend son accroissement dans les cornets et les sinus osseux des os nasaux et frontaux des moutons. Les animaux affectés jettent par le nez, ils s'ébrouent fréquemment; si ces larves sont en grand nombre,

ou placées dans quelque endroit fort sensible, les animaux sont tristes; ils portent la tête penchée du côté malade, ils tournent de ce côté, ils ne mangent plus, maigrissent jusqu'au moment où la larve, parvenue à sa grosseur, est expulsée par quelques forts ébrouemens. Il est arrivé que des larves ne pouvant plus sortir, et mortes dans les naseaux, ont occasionné la mort de quelques bêtes.

Pour débarrasser plus promptement les animaux malades, on a proposé quelques moyens chirurgicaux, tels que l'emploi du trépan; mais l'incertitude de l'endroit où il faut l'appliquer, y a fait renoncer. La seule opération praticable est de placer les animaux dans une chambre, et d'y faire des fumigations sternutatoires. Elles débarrassent toujours un certain nombre d'animaux.

SECTION DEUXIÈME.

A. *Catarrhes des Voies aériennes.* — Un changement trop subit de température, soit du chaud au froid, soit du froid au chaud, une transpiration abondante subitement arrêtée, produisent souvent une inflammation de la membrane muqueuse du nez et des voies aériennes : c'est le catarrhe nasal ou pulmonaire, selon que l'inflammation attaque la muqueuse du nez ou la muqueuse de la trachée et des

bronches : le plus souvent, elle est commune à toutes ces parties.

a. Catarrhe nasal. — Cette affection est quelquefois très-légère, et manifeste à peine son existence. Quand elle est plus intense, elle se caractérise par les signes suivans : tête plus basse, ébrouemens fréquens, rougeur de la membrane nasale, sécrétion muqueuse des narines plus abondante et bien apparente.

Le plus ordinairement cette affection se termine par résolution, quelquefois cependant par suppuration; ce genre de terminaison est annoncé par l'écoulement par les narines, d'une matière assez limpide d'abord et qui devient bientôt plus épaisse, blanchâtre, grumeleuse. C'est cette terminaison que quelques auteurs ont appelée la *morfondure* du cheval. On peut la prévoir quand tous les symptômes sont intenses et accompagnés d'un état fébrile plus ou moins fort.

Le traitement de cette affection doit consister à placer l'animal dans une température uniforme, à lui donner de bons alimens et quelques breuvages adoucissans et en même temps légèrement stimulans; le vin et le miel, la cassonade dans le vin, doivent être préférés. Si la maladie est intense, on doit supprimer presque tous les alimens, n'administrer que quelques breuvages

et faire respirer à l'animal des fumigations acidulées qui facilitent la suppuration et le dégorgement de la membrane muqueuse.

Quelquefois le catarrhe se borne à la muqueuse nasale, mais quelquefois aussi il attaque en même temps le larynx, les poches gutturales, et toutes les parties de l'arrière-bouche; il est toujours intense alors, et se termine ordinairement par suppuration; les membranes muqueuses sécrétent en quantité et l'animal jette; quelquefois les poches gutturales s'emplissent de pus, il soulève les glandes parotides, et si on ne lui donne pas une issue par l'opération dite l'*hyo-vertébrotomie*, il se fait jour, et s'écoule à travers les paquets séparés de la glande. Dans les jeunes chevaux, cette affection a été confondue assez souvent avec la *gourme*. J'ai vu des chevaux assez âgés en être attaqués, et des abcès se former sous la ganache; dans ce cas, l'appareil inflammatoire qui se manifeste au début de la maladie, et la marche de l'affection vers une prompte terminaison, la distinguent facilement de la morve. Elle n'en a pas moins été la cause de quelques procès pour des chevaux nouvellement achetés.

Le traitement est le même que pour le catarrhe nasal intense.

— Le *catarrhe nasal* est commun aux didac-

tyles, et on l'appelle vulgairement *morve* dans les bêtes à laine : ces dernières y sont sur-tout exposées, à cause de la chaleur des étables dans lesquelles on les renferme et où on ne leur donne pas assez d'air, et desquelles on les fait sortir tout-à-coup par le froid et l'humidité. Pour le bœuf, l'on emploie le même traitement que pour le cheval; l'on n'en emploie point pour le mouton: il y aurait cependant moyen de prévenir la maladie, ce serait d'aérer davantage les bergeries pour tenir leur température au même degré que celle de l'atmosphère. L'on préviendrait ainsi, non-seulement le catarrhe nasal, mais bien des affections de poitrine qui enlèvent beaucoup de ces animaux.

Dans le mouton, le catarrhe nasal peut être confondu avec l'affection produite par la présence des œstres dans les cornets; on distinguera l'une de l'autre en ce que dans le catarrhe nasal tout le troupeau en général est affecté, tandis qu'il n'y a communément qu'un petit nombre de bêtes affectées d'œstres; encore, en ce que la présence de ces œstres occasionne des mouvemens désordonnés que le catarrhe nasal (*morve*) n'occasionne jamais. Cette distinction est essentielle à faire, parce que le traitement employé pour l'expulsion des œstres ne conviendrait nullement au traitement du catarrhe nasal.

b. Catarrhe pulmonaire. — Il s'annonce par des symptômes plus graves; non-seulement la membrane muqueuse des naseaux est rouge, mais l'air expiré est chaud; la respiration est laborieuse; le pouls plein et dur, la peau plus chaude: ce qui distingue plus particulièrement l'affection, est une toux, qui d'abord sèche et peu fréquente, devient ensuite grasse et fréquente. Par la suite, l'animal jette aussi par les naseaux une humeur floconneuse, mêlée d'air, et plus abondante lorsqu'il a toussé.

Le traitement doit se borner, dans le commencement, à la diète et aux breuvages d'eau blanche; l'on doit ensuite avoir recours à l'administration d'électuaires adoucissans, de poudres de réglisse et de kermès mêlées, et au bout de quelque temps, quand les symptômes d'irritation inflammatoire sont un peu calmés, à l'administration de breuvages et de bols ou d'électuaires plus stimulans. En général, l'inflammation des membranes muqueuses des voies aériennes n'exige pas un long emploi des contre-stimulans.

B. *Gourme.* — Avant de passer aux affections du poumon, il faut parler d'une maladie qui, quoique générale d'abord à toute l'économie, se termine le plus souvent par une affection de la membrane muqueuse des narines, du larynx,

des poches gutturales, en général de toutes les parties de l'arrière-bouche : je veux parler de *la Gourme.*

Le cheval paraît originaire des pays chauds et secs ; et c'est encore dans ceux-là seuls que l'on en trouve à l'état de liberté, soit dans l'ancien, soit dans le nouveau continent. C'est dans des pays où les herbes sont petites, mais savoureuses, qu'ils demeurent de préférence, et s'ils n'y acquièrent pas ces masses musculaires et cette taille énorme que l'on trouve dans quelques-unes de nos races de chevaux domestiques, ils n'y prennent point en même temps une constitution lymphatique qui paraît être celle de tous nos jeunes chevaux, et que nos climats plus humides et sur-tout que la nourriture peu succulente et relâchante que nous leur fournissons abondamment dans la première partie de leur vie, contribuent tant à leur donner.

Mais cette nourriture ne dure pas toujours; à l'époque où l'animal commence à avoir assez de forces pour rendre des services, l'homme s'en empare; la nourriture, de relâchante qu'elle était d'abord, est changée souvent subitement contre une nourriture fortement stimulante : si l'on ajoute à cette première cause de maladie, la révolution qui s'opère naturellement aussi à cette époque dans l'économie animale, où la

prédominance des fluides cesse, et où les solides acquièrent plus d'énergie, on ne sera pas étonné de voir quelques maladies graves se développer. Celle que l'on appelle la *Gourme* est la plus fréquente, et beaucoup de nos jeunes chevaux en sont attaqués le plus communément depuis deux jusqu'à cinq ans, quelquefois, mais rarement, avant ou après cette époque. Dans l'Espagne où les chevaux, dès le jeune âge, commencent à manger de l'orge et de la paille hachée, et où ils n'éprouvent pas ce changement subit de régime, cette maladie est beaucoup moins commune; elle n'existe point en Afrique, et elle est presque inconnue dans quelques provinces de la Russie, où les chevaux ne mangent presque jamais que des herbes et point de grains.

Toutes les fois que cette affection parcourt ses diverses périodes avec régularité, et qu'elle se termine bien, l'animal recouvre une santé robuste; et dans les pays d'élèves, le cheval qui a bien jeté sa gourme, acquiert une valeur plus considérable. Au contraire, quand la marche de la maladie est irrégulière et arrêtée par des complications, la santé de l'animal ne s'affermit souvent que difficilement, et il arrive quelquefois que des maladies graves se développent plus tard, et se terminent par la mort.

Ce n'est donc pas sans quelque raison, que la plupart des personnes qui ont suivi cette maladie, et qui ont cherché à la décrire, lui ont donné l'épithète de dépuratoire ; il n'y a point là de dépuration du sang, mais il y a une cause commune qui agit sur tous les individus de la même manière, à-peu-près à la même époque de leur vie, et qui, quand elle a produit son effet, laisse le plus grand nombre dans une bonne santé, tandis que quelques individus mal constitués en sont grièvement affectés, et que quelques autres y succombent.

a. Souvent le début est insensible : pesanteur de tête, dégoût, fièvre légère, ensuite rougeur de la pituitaire et de la conjonctive, empâtement de la tête ; l'auge s'emplit, se tuméfie ; bientôt flux par les naseaux ; ce flux augmente ; il devient blanc, grumeleux, tombe par flocons : à cette époque, l'animal recouvre l'appétit, et la gaîté commence à reparaître ; l'empâtement de l'auge diminue ; le flux diminue, cesse peu-à-peu, et disparaît au bout d'une vingtaine de jours.

D'autres fois, l'écoulement par les naseaux est peu considérable, mais l'auge augmente de plus en plus de volume ; il se forme sous la ganache un abcès volumineux qui se fait jour à travers les tégumens, et laisse couler une grande

quantité de pus. La suppuration continue pendant plus ou moins de temps, la plaie se referme petit à petit, et l'animal est bientôt guéri. Quelquefois enfin, l'animal jette par les naseaux, et néanmoins il se forme en même temps un abcès sous la ganache. Quand cette affection suit cette marche, elle a pour crise, comme on le voit, une inflammation des membranes muqueuses du nez, du larynx et des parties situées autour de l'arrière-bouche; inflammation qui se termine par suppuration.

Cette marche de la maladie est la plus avantageuse, et l'animal, sur lequel elle a eu lieu, jouit bientôt d'une santé florissante ; une température uniforme, l'administration d'une nourriture saine et de quelques breuvages adoucissans, sont les seuls soins à donner. C'est cette variété de gourme qui a reçu le nom de *bénigne*.

b. Les symptômes inflammatoires ne sont pas toujours aussi simples : il arrive qu'ils sont très-intenses, et qu'on a de la peine, dans le commencement, à distinguer la maladie d'une affection inflammatoire de poitrine. L'animal est abattu, sa tête est pesante, sa tempé ature plus élevée, sa respiration difficile, l'air expiré chaud; les flancs battent fortement ; la bouche est chaude et laisse écouler une bave visqueuse; les muqueuses du nez et de l'œil sont rouges, le

pouls accéléré, fort, la peau chaude, le poil terne et piqué, etc.; l'âge du sujet, l'engorgement qui se manifeste sous la ganache et les signes commémoratifs sont les seuls caractères auxquels on reconnaît la gourme au milieu de cet appareil inflammatoire. La privation d'alimens solides, l'eau blanchie avec de la farine d'orge, des breuvages miellés ou sucrés, la promenade quand le temps le permet, une température douce, deux sétons au poitrail et le pansement de la main, sont les moyens curatifs qui doivent être employés. Quand les signes inflammatoires sont très-intenses, une petite saignée peut faire du bien; mais c'est un moyen extrêmement dangereux, qu'il ne faut employer que très-rarement; dès que le flux a commencé, ou que l'engorgement sous la ganache a indiqué un commencement d'abcès, il doit être proscrit. Cette variété de gourme, qui ne se distingue de la précédente que par l'intensité des symptômes, est la *gourme inflammatoire* de quelques Vétérinaires. Elle se termine par suppuration, et quelquefois la quantité de matière qui sort par les naseaux ou par l'abcès de dessous la ganache est énorme.

c. Une troisième variété de gourme se montre souvent sur les chevaux qui ont souffert et que l'on a employés trop jeunes aux travaux domes-

tiques. Elle se manifeste avec des symptômes de faiblesse bien marqués pendant que les narines et l'arrière-bouche paraissent être le siége d'une inflammation commençante. Cette variété de gourme se distingue par son début irrégulier; par ses intermittences; par la nature du pouls tantôt mou, lent, petit, tantôt fort, accéléré; par l'état gêné de la respiration; par la couleur peu foncée des membranes muqueuses du nez et de l'œil; par une espèce d'infiltration de la ganache. Les signes commémoratifs et le tempérament lymphatique de l'animal viennent encore faire juger cette variété de la gourme : c'est la *gourme asthénique*.

Dans ce dernier cas, le traitement doit tendre à ranimer les propriétés vitales, et à donner à l'économie la force d'établir le travail local qui constitue la crise. L'animal doit être couvert, tenu dans une bonne température; la nourriture doit être légère, mais bonne; et il doit recevoir, outre cela, des bols composés de poudre cordiale et de miel, des breuvages de vin vieux miellé, des extraits de genièvre ou de gentiane dans le vin, des infusions de plantes aromatiques aiguisées d'eau-de-vie, des fumigations de plantes aromatiques, etc.; il faut, par tous les moyens possibles, soutenir les forces générales pour les mettre en équilibre avec le tra-

vail local qui cherche à s'établir. L'on aura une certitude de l'efficacité du traitement, quand la suppuration s'annoncera par le flux par les naseaux, ou par un abcès sous l'auge; ce sera une indication de continuer le même traitement.

Cette variété de gourme est la plus dangereuse; souvent elle ne parcourt ses périodes qu'imparfaitement, et laisse l'animal dans un état peu stable de santé, exposé à ces maladies dites chroniques, dont les commencemens sont souvent cachés et contre lesquels la science a encore peu de moyens efficaces de guérison; telles sont la fluxion périodique, les eaux aux jambes, la morve, etc.

Quand dans ces trois variétés de la même maladie le jetage par les naseaux cesse, ou quand la suppuration de l'auge est arrêtée, il succède souvent à cet accident une inflammation pulmonaire qui se termine par suppuration; des congestions de matière puriforme, quelquefois assez considérables, se font dans l'un ou l'autre lobe, et l'animal paraît recouvrer la santé. Mais plus ou moins long-temps après, selon le régime qu'on lui fait suivre, une inflammation violente de la poitrine l'enlève rapidement, et l'on trouve à l'ouverture les signes d'une péripneumonie intense, avec un ou plusieurs de ces abcès qui ont désorganisé la subs-

tance pulmonaire qui les avoisine. C'est une variété de l'affection connue sous le nom de *vieille courbature.*

Une mauvaise pratique des marchands de chevaux donne quelquefois lieu à cet accident. Qand ils s'aperçoivent qu'un jeune cheval qu'ils sont sur le point de vendre veut jeter, pour prévenir ce jetage, qui retarderait la vente et qui diminuerait leur bénéfice, ils saignent l'animal. Son jetage cesse, il paraît en assez bonne santé; mais souvent, un mois ou six semaines après, il est enlevé par ce genre d'affection.

c. *Péripneumonie.* — L'inflammation du poumon est bien souvent compliquée de l'inflammation de la plèvre ; cependant il arrive quelquefois que ces deux affections existent l'une sans l'autre.

La péripneumonie s'annonce dans le cheval d'abord par des intermittences de chaud et de froid, par l'irrégularité du pouls, par la gêne de la respiration, par la douleur que l'animal manifeste quand on empêche la dilatation du thorax, par une toux douloureuse et répétée, par la chaleur de l'air expiré, par la chaleur de la bouche, par les plaintes qu'il fait entendre lorsqu'on cherche à lui élever la tête. Si, à cette époque, les symptômes ne diminuent pas, le pronostic devient fâcheux; la difficulté de la res-

piration s'accroît; l'inspiration devient grande, prolongée; l'expiration courte, interrompue, difficile; l'animal ne se couche plus; le pouls est variable, tantôt fort, développé et fréquent, tantôt mou, déprimé et inégal.

Plusieurs terminaisons suivent l'inflammation des poumons; telles sont la résolution, la suffocation, la gangrène, la suppuration et l'induration.

La résolution s'annonce par une diminution graduée dans les symptômes inflammatoires. La toux devient plus fréquente, plus facile, et s'accompagne d'un léger jetage par les naseaux; la respiration redevient plus libre, la peau reprend sa souplesse; le pouls redevient régulier, mais plein et développé sans être dur; les urines sont abondantes, chargées; les excrémens plus liquides; la toux cesse peu-à-peu, et douze ou quinze jours après l'invasion, l'animal paraît guéri.

Dans les péripneumonies intenses, il arrive quelquefois que le poumon, trop plein des liquides que l'irritation y appelle, ne peut plus exécuter ses fonctions; dans ce cas, la gêne de la respiration est extrême; un râlement se fait entendre, et si quelque changement ne survient pas promptement, l'animal est bientôt mort: c'est une véritable asphyxie, et l'ouverture des

cadavres en donne la preuve. D'autres fois le tissu du poumon, envahi par cet abord considérable de fluides, en est détruit, désorganisé, et pour ainsi dire tué; c'est la terminaison par gangrène; elle s'annonce par la cessation presque subite des symptômes de l'inflammation qui sont remplacés par une débilité extrême, par l'effacement du pouls; l'haleine devient froide, fétide, et l'animal ne tarde pas à périr.

Nous avons dit, dans les prolégomènes, que la terminaison la plus ordinaire de l'inflammation était la sécrétion dans l'organe affecté, d'une matière que l'on appelait pus, et que ce travail avait été appelé suppuration; cette terminaison est malheureusement trop commune dans la péripneumonie. Elle s'annonce par la diminution des symptômes inflammatoires, et néanmoins par une prolongation de la maladie, par un pouls plus mou, irrégulier, par une toux sèche et faible, par une respiration irrégulière, et quelquefois par une soif plus grande.

Quand la suppuration est générale dans tout le poumon, le tissu pulmonaire se détruit en partie, et l'animal est bientôt enlevé. Souvent, au contraire, la suppuration n'est que partielle et ne s'établit que dans quelques points du poumon; il se forme alors de petits dépôts, et l'animal reprend peu-à-peu son état apparent de

santé; la partie la plus liquide de la matière suppurée disparaît par l'absorption, et il n'en reste que la partie la plus solide sous forme de concrétions blanchâtres, quelquefois assez dures; l'animal ainsi affecté n'est jamais aussi bien portant qu'avant; il devient sujet aux affections de poitrine, et finit tôt ou tard par quelque péripneumonie nouvelle: c'est cet état qui constitue ce que l'on appelle vulgairement la *vieille courbature*.

Dans quelques cas et plus particulièrement dans le chien et le mouton, l'inflammation du poumon change le mode de nutrition de l'organe le tissu qui est léger, mou, élastique, devient lourd, dur, résistant. Au lieu d'offrir une trame celluleuse, lamelleuse, il présente une substance grenue qui se casse facilement, et qui a les plus grands rapports avec la substance du foie : c'est la terminaison par induration, que l'on a nommée aussi *hépatisation*, à cause de la ressemblance que l'organe pulmonaire acquiert avec le foie. Cette terminaison n'est pas moins funeste que la précédente, et l'animal ne tarde pas à périr; elle est caractérisée par la tournure chronique que prend la maladie, et par la difficulté de respirer qui va toujours en augmentant.

Le traitement doit toujours tendre à produire la résolution, toute autre terminaison rendant l'animal impropre aux services pour lesquels

nous le gardons. C'est donc une méthode perturbatrice qu'il faut employer; et pour peu que la maladie présente d'intensité, c'est par la saignée qu'il faut débuter dans les sujets forts et adultes; on ne doit craindre de l'employer que dans les jeunes chevaux qui n'ont pas encore acquis tout leur développement. On applique des sétons sous la poitrine, et l'on tient l'animal à l'eau blanche, aux boissons adoucissantes; on fait des fumigations émollientes sous les narines; enfin, l'on peut ajouter à ce traitement l'administration de quelques décagrammes de kermès ou de sulfure d'antimoine en poudre et en bols. Ce traitement ne doit pas être longtemps continué, il débiliterait trop l'animal, rendrait sa convalescence trop longue, et l'exposerait, après la convalescence, à des rechutes dangereuses. Il faut, au bout de quelques jours, plus ou moins, selon la diminution des symptômes maladifs, supprimer l'emploi des boissons et des bols adoucissans, et lui substituer celui des boissons et des bols légèrement stimulans; si l'on vient à craindre que la maladie ne prenne une marche chronique, on place de larges vésicatoires sur les côtés de la poitrine, et l'on emploie à l'intérieur les excitans énergiques, tels que le quinquina, le vin, la cannelle, le camphre, etc.

D. *Pleurésie.* — L'inflammation commençante de la plèvre est bien difficile à distinguer de l'inflammation du poumon; les symptômes sont presque les mêmes : elle débute aussi par des intermittences de chaud et de froid, par l'irrégularité du pouls, par la gêne de la respiration, par la chaleur de l'air expiré, par la sécheresse de la bouche et celle de la peau; mais quand elle est bien déclarée, elle en diffère par quelques symptômes plus faciles à saisir : ainsi la toux est sèche et rare sans jetage par les naseaux; l'inspiration est courte, entrecoupée et douloureuse, l'expiration lente et prolongée; l'animal manifeste une douleur assez forte lorsqu'on touche l'un ou l'autre des côtés de la poitrine, suivant que l'un ou l'autre est affecté ou quand un l'est plus que l'autre; le pouls est dur, plein et accéléré.

Plus les symptômes sont intenses, plus la maladie marche vers une prompte terminaison. Quelquefois des sueurs abondantes, des urines copieuses, viennent y mettre fin au troisième ou quatrième jour; mais cette terminaison avantageuse n'est pas commune, et si l'inflammation n'est pas arrêtée dans son commencement, elle amène les accidens les plus graves. La plèvre enflammée augmente de volume; sa surface libre sécrète une matière blanchâtre, albumineuse,

qui est un véritable pus des membranes séreuses; les surfaces libres contractent des adhérences entre elles, et c'est à une inflammation très-forte qu'on doit rapporter les nombreuses adhérences qu'on trouve à l'ouverture des cadavres entre la plèvre pulmonaire et les plèvres costale et diaphragmatique. D'autres fois l'exhalation de la membrane enflammée augmente, et l'absorption n'étant plus en rapport, un liquide séreux roussâtre s'amasse dans le sac des plèvres; il gêne la respiration; le battement des flancs augmente; les narines se dilatent; l'animal écarte les jambes antérieures. En appliquant l'oreille contre le thorax, l'on entend le bruit que fait le liquide; il se forme un œdème sous la poitrine. Le liquide épanché dans le sac de la plèvre, contient des flocons blanchâtres membraniformes, qui sont détachés de la surface de la plèvre, et qui sont des produits de la suppuration de cette membrane. Quand la pleurésie a été très-intense, et quand la mort a été prompte, au lieu d'une sérosité roussâtre, l'on trouve quelquefois un liquide sanguin; c'est alors une véritable exhalation de sang qui s'est faite, et qui a précédé la mort du malade.

La terminaison par gangrène est rare; elle se remarque quelquefois quand la pleurésie est accompagnée de la péripneumonie.

Les causes les plus ordinaires de la pleurésie sont des arrêts de transpiration; aussi, quand elle ne fait que commencer et quand l'on est sûr de la cause, peut-on l'arrêter en rétablissant promptement les fonctions de la peau. On fait prendre à l'animal quelque substance stimulante qui excite les fonctions de la peau; on le couvre en outre d'une couverture chaude, ou mieux on le bouchonne vigoureusement. Dans ce cas, les substances liquides chaudes sont les meilleures à employer intérieurement; telles sont le vin chaud, la thériaque à petite dose délayée dans le vin, ou dans la bière, ou dans le cidre chauds, les infusions de plantes aromatiques, de fleurs de sureau, etc.

Si l'on a laissé à l'inflammation le temps de s'établir, ce moyen deviendrait dangereux; le traitement devrait être alors tout contraire. Dans la pleurésie, comme dans la péripneumonie, toute terminaison autre que la résolution est dangereuse; c'est donc toujours vers ce but que doivent tendre toutes les méthodes de traitement. L'inflammation paraît-elle trop forte, trop active? il faut la modérer par la saignée, par les breuvages émolliens, adoucissans. Paraît-elle trop lente, trop peu active, et vouloir prendre le caractère d'une inflammation chronique et lente? c'est alors qu'il faut réveiller les proprié-

tés de la vie, les mettre pour ainsi dire sur un ton plus haut, pour obtenir une résolution favorable. Les vésicatoires sur les parties latérales du thorax, le vin, le miel, des bols de poudres cordiales, aromatiques, des extraits amers, de quinquina, d'aunée, de gentiane, etc., sont les moyens à employer.

Avant de les mettre en usage, il faut bien s'assurer si l'inflammation languit; car, dans le cas contraire, en augmentant la diathèse inflammatoire on entraînerait des suites funestes. C'est dans ce cas aux signes commémoratifs seuls qu'on peut avoir recours. L'inflammation de la plèvre a une marche rapide, et quand elle est violente, l'animal est tué souvent en quatre ou cinq jours : si donc, après avoir employé le traitement contre-excitant pendant sept ou jours et avoir obtenu du mieux d'abord, l'animal ne paraît pas arriver à une prompte guérison, c'est alors qu'il faudra seulement avoir recours aux substances excitantes, en allant modérément pour ne pas susciter une nouvelle inflammation.

E. *Pleuropéripneumonie.* — C'est la réunion de la pleurésie et de la péripneumonie; c'est le cas qui se rencontre peut-être le plus souvent; il s'annonce du reste par les symptômes communs et particuliers des deux maladies,

les règles générales du traitement sont les mêmes.

F. *Apoplexie pulmonaire.* — Le cheval est sujet à une maladie assez extraordinaire, et qui, à cause de la rapidité de sa marche, ne permet presque pas l'application des remèdes.

Un cheval bien portant et très-gras, mis à un bon régime dans une écurie où il est laissé une quinzaine de jours sans être employé, est enfin sorti par le palefrenier pour être promené; c'était par un de ces jours d'été où la température extrêmement élevée n'est rafraîchie par aucun mouvement dans l'air, et où la respiration est assez pénible.

L'animal fait quelques sauts, quelques bonds; il s'arrête tout-à-coup, ses flancs s'agitent, la respiration devient bruyante, il tombe et meurt en rendant du sang par les naseaux.

L'ouverture fait voir tous les organes sains; les poumons seulement étaient plus pesans et gorgés d'une quantité considérable de sang; leur tissu était presque semblable au parenchyme de la rate.

Par un jour absolument pareil, une jument boiteuse, et pour cette raison retenue à l'écurie où elle était devenue extrêmement grasse, est menée à la rivière pour y prendre un bain ; il y avait pour dix minutes de chemin. En revenant,

la bête s'arrête, souffle un instant, tombe et meurt. L'ouverture ne présente rien que des lésions semblables à celles remarquées dans les poumons du cheval précédent.

Enfin dans un de ces jours également chauds, un cheval de l'âge de sept à huit ans, fort et gras, travaillant sur le port de Bercy à tirer du bois hors de l'eau, tombe, pas très-loin de moi, et meurt : il rendait aussi, comme les animaux précédens, du sang par les naseaux. La température du corps était élevée, l'animal suait, et toutes les veines cutanées étaient gorgées et apparentes ; les yeux étaient larmoyans, infiltrés, bleuâtres; la bouche était baveuse et également bleuâtre; le sang qui sortait par les naseaux ne me permit pas de voir la couleur de la muqueuse ; je ne pus pas assister à l'ouverture.

Ces morts me semblent de véritables asphyxies produites par un abord très-considérable de sang veineux aux poumons, dont la fonction cesse tout-à-coup par l'obstacle même qui apporte la trop grande quantité de sang, et par les déchiremens qui se font dans son tissu. La saignée est le seul et unique remède quand quelques signes font prévoir l'invasion de la maladie, et ensuite le régime diététique pour rétablir l'animal.

c. *Cornage.* — On appelle *cornage, sifflage* ou

halley, un bruit que certains animaux font entendre en respirant. Ce mot ne caractérise donc pas une maladie distincte, mais un signe, un symptôme de maladie, et il est souvent celui de maladies bien différentes, qui toutes néanmoins appartiennent spécialement à l'appareil respiratoire. On peut les ranger en trois espèces.

a. Ainsi le cornage est souvent un résultat immédiat des catarrhes aigus, nasal ou pulmonaire, et de la gourme; c'est alors la membrane muqueuse qui, engorgée et épaissie par l'abord des fluides, diminue la capacité des voies aériennes, et ne permet plus à l'air d'entrer en aussi grande quantité à-la-fois; il entre plus vite et produit un certain bruit. Le cornage n'est donc alors qu'un signe de plus de ces affections, et il disparaît souvent avec elles.

b. Mais quand l'inflammation aiguë qui constitue ces catarrhes passe à l'état chronique, elle se termine souvent dans quelques points par induration, c'est-à-dire par une augmentation de volume de cette partie de la membrane muqueuse (1). L'animal paraît en bonne santé, et il reste néanmoins *cornard* souvent le reste de sa vie : c'est une seconde espèce de cornage, et à

---

(1) *Voyez* Prolégomènes, *Terminaison de l'inflammation*, page 17.

laquelle, comme l'on voit, il est difficile de remédier.

c. Enfin la troisième vient ou de quelques corps introduits dans les voies aériennes et qui gênent mécaniquement la respiration, ou de vices de conformation dans ces mêmes parties. Dans le premier cas il faut chercher, s'il est possible, à extraire les corps étrangers, ou par les narines, ou en pratiquant la trachéotomie ; dans le second cas, c'est cette opération seule qui peut remédier, quand le vice de conformation est situé dans les parties supérieures des voies respiratoires. Dans ce moment même une belle jument de carrosse, qui *cornait* fortement, à la suite d'un déchirement dans quelques cerceaux de la partie supérieure de la trachée, et qui par cela même était incapable de travailler, fait un service assez actif à l'Ecole d'Alfort, depuis plus d'une année, et elle pourrait donner, outre cela, de fort beaux poulains. C'est M. Barthélemy, le professeur chargé des Hôpitaux, qui a pratiqué l'opération, et qui a rendu ainsi à l'animal presque toute sa valeur, je ne veux pas dire commerciale, mais intrinsèque.

SIXIÈME CLASSE.

MALADIES DE L'APPAREIL CIRCULATOIRE.

SECTION PREMIÈRE.

A. De tous les organes de la circulation, les veines sont le plus exposées à être blessées. Heureusement ce genre d'accident n'est pas très-dangereux ; l'hémorragie n'est point aussi à craindre que celle des artères; elle n'est d'abord pas aussi forte, et ensuite le fluide qui s'en écoule est moins précieux, et les moyens de l'arrêter plus faciles. Il suffit souvent d'une légère compression pour y réussir, et pour amener la cicatrisation de la plaie du vaisseau, sans produire son oblitération. Ce n'est que pour les veines d'un gros calibre, et quand leur section est complète, que l'on est obligé d'avoir recours à la ligature ; dans ce cas encore, ou dans celui où l'oblitération du vaisseau aurait lieu à la suite de la compression, les anastomoses entre les veines sont si fréquentes, que la circulation n'en éprouve aucun retard ; les veines latérales

suppléent le vaisseau oblitéré pour le retour du sang au cœur.

Lors donc qu'un sang noir sort en assez grande quantité d'une plaie, et vous instruit de la blessure d'une veine, si, par la place de la blessure, vous êtes sûr que ce ne soit pas une grosse veine, il suffit, pour faire cesser l'hémorragie, de serrer un peu l'appareil qui recouvre la blessure; rarement vous serez obligé de chercher le vaisseau coupé pour en faire la ligature.

B. Il arrive quelquefois, à la suite d'une saignée, que le sang s'épanche dans le tissu cellulaire voisin, et qu'il y forme une tumeur. C'est cet épanchement que l'on nomme *trombus*. Cet accident peut devenir dangereux, sur-tout si c'est à la veine jugulaire qu'il arrive, et si l'on n'y porte aucune attention. Le sang extravasé dans le tissu cellulaire altère par sa présence continuelle le mode de nutrition de ce tissu, qui devient dur, peu sensible; la suppuration ne peut s'en emparer qu'avec peine, et la résolution est très-difficile : de plus, la veine jugulaire située au milieu de ce tissu rend son enlèvement avec le bistouri extrêmement hasardeux.

Quand le trombus est nouveau, pour arrêter ses progrès, il faut employer la compression de la veine, s'il est possible, et les lotions d'eau

froide astringente sur la tumeur. Le froid a l'avantage de coaguler le sang dans les premières cellules du tissu lamineux, et d'empêcher son épanchement dans les cellules plus éloignées. Quand le trombus est ancien, que la tumeur est dure, on emploie tous les moyens de l'amollir et de la faire suppurer; si l'on reconnaît que la veine est oblitérée dans son trajet à travers la tumeur et que l'on n'a plus à craindre l'hémorragie, on ouvre le tissu malade pour faire agir plus efficacement les substances que l'on met en usage; on passe un séton à travers; enfin on y applique le cautère actuel. Si ces moyens, long-temps et sagement employés, ne réussissent point, il ne reste plus que l'opération d'enlever la tumeur avec le bistouri, en pratiquant la ligature de la veine à son entrée dans la tumeur et à sa sortie. Cette opération, qui paraît avoir été pratiquée souvent par les anciens hippiatres, l'est peu maintenant, à cause de son danger, et parce que le trombus bien traité dans son commencement fait peu de progrès, et nuit peu au service de l'animal, quand il n'est que léger, et qu'il n'est point fistuleux.

SECTION DEUXIÈME.

A. Les artères, comme les veines, sont exposées à être blessées, et à laisser échapper le

fluide qu'elles charrient; mais leurs lésions sont beaucoup plus graves. Le sang artériel est beaucoup plus précieux que le sang veineux, et son effusion beaucoup plus promptement mortelle; la compression est encore plus difficile à exercer sur les artères plus profondes, et dont le tissu est plus résistant; enfin l'ouverture faite à l'artère tend sans cesse à s'agrandir par la rétraction des fibres qui entrent dans la structure des parois du vaisseau. La ligature des artères d'un certain calibre est donc le seul moyen à mettre en usage pour arrêter l'hémorragie : quand les artères sont très-petites, l'irritation qui suit leur section, suffit pour produire la contraction des orifices coupés, et la cessation de l'hémorragie; il faut néanmoins, toutes les fois que, dans le cours d'une opération ou d'un pansement, le sang jaillit d'une artère, en faire la ligature, dans la crainte d'être obligé de lever l'appareil pour la faire plus tard, ce qui est toujours difficile et d'autant plus hasardeux que la ligature a été plus retardée.

B. Les anévrismes des artères sont assez rares dans les animaux domestiques, et l'on en a peu d'exemples. Quelquefois, cependant, à l'ouverture d'animaux morts presque subitement, on a trouvé des dilatations anévrismales de l'aorte, dont la rupture avait été la cause de la mort. Nous

n'avons encore aucun signe certain qui indique positivement dans l'animal vivant ce genre de lésions.

c. On trouve aussi quelquefois, à l'ouverture des vieux chevaux, des portions d'artères ossifiées; aucun signe n'indique cette lésion, qui n'est au reste que très-peu dangereuse, puisqu'on ne la trouve que dans les vieux chevaux, dans ceux qui ont rendu le plus de services.

SECTION TROISIÈME.

a. Le cœur, comme toutes les autres parties du corps, peut être blessé; mais toutes ses blessures ne sont pas promptement mortelles: il n'y a que celles qui, en pénétrant dans une de ses cavités, fournissent au sang une voie pour s'épancher, ou qui affaiblissent tellement ses parois, que la rupture des cavités s'effectue ensuite par le seul mouvement de contraction, ou de dilatation de l'organe. Plusieurs ouvertures de cadavres ont fait voir des cicatrices d'anciennes blessures du cœur, qui étaient parfaitement guéries.

b. Les anévrismes, soit passifs, soit actifs du cœur, sont, comme les anévrismes des artères, assez rares; cependant ils existent, et l'on en trouve de temps en temps : peut-être en trouverait-on davantage, si on laissait à nos animaux

domestiques parcourir la période ordinaire de leur vie; mais les travaux forcés, les mauvais traitemens, la mauvaise nourriture, font bientôt disparaître ceux que quelques vices organiques rendent impropres aux services ordinaires. On achète l'animal pour travailler; tant pis pour lui s'il n'est pas capable de le faire, il faut qu'il travaille ou qu'il meure. Celui que l'on destine à la boucherie est mangé auparavant que ces affections aient eu le temps de se développer, et de laisser des traces apparentes.

c. Dans quelques animaux, on a trouvé des commencemens de l'ossification des valvules du cœur; mais nous n'avons pas plus de signes pour distinguer ces affections sur l'animal vivant, que nous n'en avons pour reconnaître les anévrismes, soit des artères, soit du cœur. L'anatomie pathologique, et des observations bien exactes, nous amèneront peut-être, petit à petit, à des résultats plus certains.

SEPTIÈME CLASSE.

MALADIES DE L'APPAREIL DE LA VISION.

SECTION PREMIÈRE.

Maladies des Parties environnantes du Globe de l'œil.

A. Les paupières, comme toutes les autres parties du corps, sont exposées aux contusions et aux solutions de continuité; le traitement de ces affections est le même que sur toute autre partie : il est seulement plus difficile d'adapter des appareils aux paupières et d'y maintenir des topiques quand on veut en employer. Quand une trop grande division a été opérée sur une paupière, il faut réunir par une suture les deux bords, qui sans ce moyen s'écartent, se cicatrisent séparément, et laissent une difformité toujours désagréable et souvent nuisible.

B. L'ulcération des cartilages des paupières se rencontre quelquefois dans les chevaux et dans les chiens; elle est difficile à guérir. Un régime diététique, l'application d'émolliens dans les

commencemens, et plus tard de stimulans, doivent être employés. Quelquefois même il faut avoir recours à des moyens plus énergiques, et toucher les ulcérations avec un caustique qui y détermine une inflammation de bonne nature : par ce moyen, si l'on prend bien garde de blesser les autres parties de l'œil, on obtiendra presque toujours une suppuration louable et une cicatrisation. L'ablation de la partie ulcérée avec le bistouri est aussi praticable; mais comme elle laisse toujours une difformité, elle ne doit être employée que quand tous les autres moyens ont manqué.

c. La troisième paupière ou la membrane clignotante est susceptible d'augmenter de volume, et forme alors une tumeur irrégulière, tantôt indolente, tantôt douloureuse, plus ou moins dure, qui recouvre en partie le globe de l'œil et empêche la vision. Quand les émolliens, les résolutifs, et même les astringens employés selon les caractères que présente l'engorgement, ont été sans effet, et quand l'engorgement gêne la vision, on est réduit, pour rendre à l'animal l'exercice de la vue, à faire l'enlèvement de la membrane clignotante avec l'instrument tranchant. Ce gonflement, ordinairement de nature cancéreuse, nécessite l'enlèvement total des parties malades, pour que

les parties restantes ne végètent pas de nouveau comme auparavant.

D. *Ophthalmie.* — Cette maladie est assez fréquente dans les animaux ; elle s'annonce par la sensibilité plus grande de l'œil affecté, par la tuméfaction des paupières, par la rougeur de la conjonctive, par un écoulement de larmes hors de l'œil ; l'organe est en outre plus fermé que l'autre, et paraît plus petit. Elle reconnaît pour cause l'introduction dans l'œil de corps étrangers irritans.

Dans la période d'invasion, on cherche à calmer l'inflammation, en préservant l'œil du contact de la lumière et de l'air, en le recouvrant de cataplasmes émolliens, enfin en employant même la diète et la saignée si l'intensité des symptômes ou de la cause faisait craindre une terminaison funeste. L'inflammation de la conjonctive, comme l'inflammation de toutes autres membranes muqueuses, passe assez facilement à l'état chronique par l'emploi continu des émolliens ; il est donc bon de ne pas les employer trop long-temps, et de leur substituer bientôt des lotions et des cataplasmes fortifians, et même un peu astringens.

L'ophthalmie se termine souvent par résolution ; mais quelquefois par suppuration. On reconnaît cette terminaison à la nature des fluides

qui s'écoulent de l'œil ; ils sont plus blancs, plus opaques, et ils tiennent les paupières et les cils agglutinés. Il faut tenir l'œil constamment propre en le lotionnant souvent avec quelque liquide légèrement stimulant, tel que de l'eau et de l'eau-de-vie, du vin, etc.; sans ce soin le pus se dessèche sur le bord des paupières, et entretient une irritation constante qui prolonge la maladie.

Quand l'ophthalmie est simple, c'est-à-dire, le résultat de l'irritation pure et simple de la conjonctive, le traitement local suffit presque toujours. Il n'en est pas de même quand la maladie est symptomatique ; c'est la maladie principale qu'il faut s'attacher, à traiter et l'ophthalmie disparaît toujours avec la maladie dont elle n'est qu'un symptôme : ainsi, dans des fièvres d'un mauvais caractère où on la remarque assez souvent, on la voit disparaître quand ces maladies disparaissent elles-mêmes.

— Les jeunes femelles des lapins éprouvent souvent, à la fin de l'allaitement, une ophthalmie qui les fait périr assez promptement : elle est ordinairement accrue par la saleté des loges. On arrêtera les progrès du mal en les transportant dans une loge aérée, bien propre et remplie d'une litière de paille fraîche.

SECTION DEUXIÈME.

Maladies de l'œil.

A. *L'inflammation générale du globe de l'œil* arrive à la suite de coups violens portés sur cet organe, et elle entraîne les suites les plus graves : c'est la suppuration qui est la terminaison la plus ordinaire de ces inflammations; elle amène un trouble plus ou moins grand dans toutes les parties, et souvent leur destruction totale. Tous les moyens les plus propres à empêcher l'inflammation de se développer doivent être mis promptement en usage ; des saignées copieuses et répétées, la diète, sont les moyens à employer les premiers : encore, malgré leur prompte administration, l'œil est-il presque toujours perdu.

B. *Fluxion lunatique* ou mieux *fluxion périodique.* — Cette maladie particulière aux monodactyles, très-commune et fort grave, a été nommée par quelques personnes fluxion lunatique, parce qu'on s'était imaginé qu'elle paraissait aux changemens de lune plutôt qu'à toute autre époque : on y a substitué le mot périodique, pour indiquer qu'elle a plusieurs accès, sans les préciser. Plus les accès se renouvellent, plus ils deviennent graves et plus ils

laissent de traces profondes, jusqu'au moment enfin où ils amènent la perte totale de la vue. La marche constante et assez régulière de chaque accès a fait diviser sa durée en trois époques.

Première époque. — Il est difficile alors de distinguer la fluxion périodique d'une ophthalmie ordinaire un peu forte. Larmoiement de l'œil, rougeur de la conjonctive, tuméfaction des paupières, sensibilité et chaleur plus marquées des parties environnantes de l'œil qui reste presque constamment demi-fermé, tels sont les symptômes qui la caractérisent.

Deuxième époque. — L'inflammation paraît diminuer un peu d'intensité, les symptômes concomitans se dissipent; mais l'humeur aqueuse, qui était trouble et qui rendait la vision obtuse, commence à reprendre sa transparence : on aperçoit, dans la chambre antérieure, une espèce de nuage blanchâtre flottant qui se précipite et se condense dans sa partie inférieure; quelquefois il passe à travers la pupille, et communique dans la chambre postérieure.

Troisième époque. — L'œil redevient malade, le nuage flottant disparaît et l'humeur aqueuse perd de nouveau et subitement sa transparence; mais, après cette espèce de mouvement fébrile, l'humeur aqueuse reprend petit à petit sa transparence, et l'œil ses facultés primitives.

Dans les premiers accès l'œil reprend sa transparence entière; mais, à mesure qu'ils se renouvellent, le cristallin perd un peu de sa transparence, il devient terne blanchâtre, et enfin met obstacle au passage de la lumière. Quelquefois il n'y a qu'un œil affecté; d'autres fois ils le sont tous les deux: le plus souvent, ils le sont l'un après l'autre, et se perdent successivement.

Les causes de cette affection sont encore bien peu connues, et, dans quelques contrées de la France, beaucoup de poulains deviennent borgnes et aveugles de très-bonne heure, par le fait de cette maladie. C'est aux Vétérinaires qui habitent ces contrées à étudier l'affection avec soin, et à tâcher d'en découvrir les causes : la Société royale et centrale d'agriculture, persuadée qu'il serait très-avantageux de les trouver, a proposé, dans une de ses séances annuelles, un prix de 1200 francs à l'auteur du meilleur mémoire sur *les causes de la cécité* ou *de la perte de la vue dans les chevaux, et sur les moyens de la prévenir :* ce prix est encore à remporter.

Le traitement a été quelquefois, mais rarement, suivi de succès; il n'a fait le plus souvent que retarder la perte de la vue. Il consiste, dans la première époque de l'accès, à placer des sétons à la partie supérieure de l'encolure, à

mettre l'animal à la diète, à le saigner même, si les symptômes sont forts, à entretenir le ventre libre par des lavemens et par de légers purgatifs, et enfin à appliquer, sur les yeux malades, des cataplasmes émolliens. Dans la seconde époque, diète moins sévère, bons alimens de facile mastication, remplacement des cataplasmes émolliens par des topiques légèrement fortifians et astringens. Dans la troisième, continuation de ces mêmes moyens, fatigue modérée et régulière, bon régime.

La fluxion périodique exerce ses ravages sur les chevaux en Angleterre comme en France; et les Anglais n'ont jusqu'à présent, pas plus que nous, trouvé de moyen de l'expliquer, de la prévenir et d'y remédier. Ils ont cependant été plus loin : ils ont remarqué que les animaux qui avaient un œil fortement affecté de cette maladie et dont le globe tombait accidentellement en suppuration et était totalement détruit, conservaient ordinairement l'autre œil sain et exempt pour toujours de la maladie; ils en ont tiré la conséquence qu'en produisant cette terminaison sur le premier œil malade on conserverait l'autre, et il paraît, d'après quelques-uns de leurs auteurs, que cette marche a été adoptée quelquefois et a parfaitement réussi. Quelques personnes la pratiquent aussitôt

qu'elles ont bien reconnu la nature de la maladie. Avec un bistouri très-pointu, à lame un peu courbe, étroite, on ouvre la cornée lucide, on pénètre jusqu'au cristallin, on le dérange de place, et, si l'on peut, on le fait sortir : cette opération grave fait tomber tout l'œil en suppuration, et quelquefois en détermine une fonte générale. L'autre œil reste alors sain, même quand il a été déjà légèrement affecté.

Cette opération hardie est parfaitement en rapport avec une observation physiologique faite, il y a déjà long-temps, que dans tout organe pair, toutes les fois qu'on en enlève un, l'autre acquiert un surcroît de vie et d'énergie, qui le guérit souvent de maux accidentels ou même constitutionnels qui avaient résisté à tous les traitemens. Nous devons profiter des expériences et de l'idée des Anglais relativement à la fluxion périodique, et faire des tentatives.

c. La *Cataracte*, dans les animaux comme dans l'homme, consiste dans l'opacité du cristallin et dans celle de sa capsule : l'examen de l'œil présente derrière la pupille, quand la maladie est avancée, une tache blanchâtre, marbrée, et sur laquelle les bords frangés de l'iris et les grains de suie se dessinent bien. Cette maladie arrive souvent à la suite de la fluxion périodique ; c'est presque toujours la termi-

naison de cette affection. Le cristallin offre une variété d'altérations qui n'ont pu jusqu'ici indiquer la nature de la maladie : on a cherché à remédier à cet accident par l'opération de la cataracte ; elle a été pratiquée par plusieurs Vétérinaires, notamment par M. *Valet*, Vétérinaire militaire, et elle a assez bien réussi, soit par l'extraction du cristallin, soit par l'abaissement ; mais malheureusement les animaux qui ont recouvré la vue par ce moyen, ne l'ont pas recouvrée très-bonne, et une mauvaise vue dans un cheval, en le rendant peureux, ombrageux, le rend encore plus dangereux qu'il n'était étant aveugle ; on a donc été obligé d'y renoncer. Une remarque que l'on a faite déjà depuis longtemps, c'est que les chevaux ombrageux avaient presque toujours une mauvaise vue, et qu'à mesure que la vue se perdait complétement ou revenait dans son intégrité, ce défaut disparaissait.

D. Une autre cause produit les mêmes effets que la cataracte, c'est l'*opacité de l'humeur vitrée;* cette humeur, limpide dans son état naturel, est susceptible de perdre sa transparence, sans que l'on connaisse les causes de cet accident ; une teinte pâle dans le fond du globe de l'œil, l'affaiblissement de la vue de l'animal, et enfin la perte totale de la vision, sont les seuls

signes qui indiquent cette affection contre laquelle nous n'avons pas encore de méthode de traitement établie sur des bases bien fixes.

E. *Amaurose.* Une troisième cause donne lieu aux mêmes accidens; c'est la diminution de sensibilité de la rétine. Cette membrane, dans quelques cas, perd la propriété d'être excitée par les rayons lumineux, et la vision se fait mal, quoique l'œil jouisse de toute sa transparence. Cette affection, quand elle est déjà avancée, est annoncée par la dilatation presque constante de la pupille, qui, exposée à une lumière forte et subite, ne se rétrécit point comme dans un œil qui jouit de toutes ses facultés. L'affection augmente insensiblement, et la vision se perd peu à peu. Dans le commencement de la maladie, il faut chercher à réveiller cette sensibilité de la rétine par des frictions sur les orbites et autour des paupières avec le liniment volatil et les substances stimulantes; la teinture de cantharides, de larges vésicatoires sur les joues ont quelquefois produit de bons effets; mais malheureusement ces moyens sont le plus souvent déjà inutiles quand la maladie commence, ils le sont toujours quand la vue est entièrement perdue.

HUITIÈME CLASSE.

MALADIES DE L'APPAREIL DE L'AUDITION.

Ces maladies ont jusqu'à présent été négligées par les Vétérinaires. Les animaux ne pouvant rendre compte des sensations qu'ils éprouvent, on ne s'aperçoit de la lésion de cet appareil que quand il est presque perdu, et l'incertitude de la nature de la lésion, et plus encore le peu de valeur de l'animal, empêchent alors d'essayer des remèdes. L'on connaît néanmoins quelques affections du conduit auditif externe.

A. La surface interne de la conque de l'oreille est sujette, dans les chiens et dans les chevaux, à devenir le siége d'abcès assez considérables; c'est ordinairement entre la peau qui couvre le cartilage du côté interne, et entre ce cartilage, que ces abcès se forment; la peau de la conque devient rouge, sensible, se soulève, et l'on ne tarde pas à sentir la fluctuation sous cette peau: le poids de l'abcès de ce côté force l'animal, surtout le chien, à tenir la tête penchée. Si l'on n'ouvre pas l'abcès, il s'ouvre lui-même, et il en sort une matière rougeâtre entièrement semblable à de la lie de vin un peu épaisse. La peau

alors se cicatrise; mais un nouveau dépôt se forme, et il n'est pas rare d'en voir se former jusqu'à trois et quatre fois de suite. Pour prévenir cet accident et accélérer la guérison, il faut ouvrir l'abcès, aussitôt qu'il y a fluctuation, par une large incision; et quand il est vidé, on y introduit des étoupes ou sèches ou imbibées d'alcool aqueux pour les rendre plus douces. On renouvelle tous les jours cette étoupe, jusqu'à ce que des boutons charnus, de bonne nature, s'élèvent du fond de la plaie, donnent un véritable pus blanchâtre, et fassent présumer la cicatrisation prochaine. Dans les chiens, il faut tenir la tête enveloppée, afin qu'en la secouant ils n'enveniment pas la plaie et ne retardent pas la guérison.

B. Les chiens sont encore exposés à un écoulement, par les oreilles, d'une humeur grise, fétide, qui paraît être dû à une affection chronique de la membrane muqueuse du conduit auditif externe. Cet écoulement peu apparent, peu prononcé dans les commencemens, est néanmoins fort grave par la difficulté qu'on éprouve à le faire cesser, et oblige à se défaire d'un grand nombre de chiens qu'il rend très-incommodes. C'est presque toujours par l'odeur désagréable de la matière qui coule des oreilles, qu'on est prévenu de la maladie, et alors il est

déjà tard pour y porter remède ; néanmoins, on doit essayer les moyens suivans, qui jusqu'à présent ont paru réussir le mieux : on place un séton à l'encolure ou derrière l'oreille malade, et on entortille la tête de l'animal, d'un bonnet propre à faire tenir sur son oreille des cataplasmes émolliens. Au bout de quelques jours, quand le séton a bien pris, ou substitue aux cataplasmes émolliens, des lotions légèrement fortifiantes et enfin résolutives. C'est ordinairement du coton que l'on trempe dans quelque liqueur résolutive, et que l'on maintient dans l'oreille, au moyen du bandage même. On doit en même temps aider leur effet par une nourriture peu abondante, mais bonne et légèrement purgative ; de la manne dans du lait, du sirop de nerprun également dans du lait, des lavemens qui contiennent un peu de sel ordinaire ou de sulfate de soude en dissolution, conviennent le mieux. Ces moyens sont très-difficiles à employer avec cette sorte d'animaux, et il arrive souvent qu'on se lasse de les mettre en usage avant qu'ils aient produit leur effet ; quelquefois aussi, quand l'affection est trop invétérée, ils n'en produisent aucun. Quand le chien devient vieux, l'affection se complique d'autres maladies, et rarement l'animal finit tranquillement : il devient sourd, aveugle et paralysé de quelques parties du corps.

c. Les *chancres* aux oreilles des chiens sont des ulcérations, des caries du cartilage de la conque de l'oreille, déterminées ordinairement par une blessure, et entretenues souvent par l'animal lui-même, qui se gratte, se frotte, se déchire l'oreille et empêche la cicatrisation de se faire; quelquefois aussi ils sont entretenus par un vice de constitution, ou par une affection momentanée, qui contrarie le travail local de la cicatrisation. Ainsi, il arrive que les chancres disparaissent aux moindres soins, tandis que d'autres fois ils paraissent s'envenimer de tous les remèdes qu'on y apporte, et disparaissent ensuite au moment où on l'espérait le moins.

Dans un animal bien portant, l'on traitera les *chancres* comme une plaie simple qui suppure, en ayant soin d'envelopper la tête pour empêcher l'animal de s'écorcher et pour tenir les étoupes dont on couvrira la plaie. Si ce traitement ne suffit pas, on rafraîchira avec le bistouri les bords de l'ulcère, en épargnant autant que possible la peau qui recouvre le cartilage, ou bien on brûlera ces bords avec un fer chaud, et ensuite on les pansera comme une plaie dont l'inflammation va s'emparer. Quand un animal sera malade, on attendra, pour traiter les chancres, que l'autre maladie soit terminée.

NEUVIÈME CLASSE.

MALADIES DE L'APPAREIL NERVEUX.

SECTION PREMIÈRE.

Lésions mécaniques.

Les lésions des nerfs sont toujours dangereuses, mais toutes ne le sont pas également; ainsi :

A. La compression lente n'entraîne qu'à la longue le dérangement total des fonctions que le nerf remplit, et presque toujours on rétablit la fonction en faisant cesser la compression du nerf, à moins qu'elle n'ait duré assez long-temps pour avoir détruit ou affecté profondément son tissu.

B. Une compression forte et subite d'un nerf engourdit et paralyse momentanément le mouvement et les fonctions des parties auxquelles le nerf se distribue; mais le plus souvent cette affection n'est que momentanée comme la cause, et les fonctions suspendues se rétablissent à mesure que les effets de la commotion se dissipent. Ce n'est que quand la compression a été

assez forte pour opérer une section partielle ou incomplète du nerf, que ses fonctions restent en partie ou en totalité perdues : encore n'est-ce que dans le cas où il n'y a aucune ramification d'un autre nerf qui puisse remplir les fonctions du nerf coupé.

c. Les commotions du cerveau et de la moelle épinière, à cause de la structure délicate de ces organes et à cause des fonctions importantes qu'ils remplissent, sont presque toujours funestes : elles sont la suite de chutes et de coups ; malheureusement les animaux ne peuvent rendre compte de ce qu'ils éprouvent, et le diagnostic de ces affections est très-difficile. Les signes les plus constans sont : une torpeur ou un engourdissement général et subit après l'accident, et ensuite le retour graduel à l'état ordinaire de santé si la commotion n'a pas été forte, ou le prolongement des symptômes si elle a produit des accidens.

Dans toute commotion de l'organe cérébral ou du prolongement rachidien, il faut d'abord chercher à tirer le système nerveux de l'état d'engourdissement et de stupeur dans lequel l'ébranlement l'a plongé; ce sont les stimulans énergiques, et qui agissent en même temps le plus promptement, qui doivent être employés. Cette première indication remplie, il reste à pré-

venir l'inflammation consécutive de ces organes ou de tout autre qui pourrait être affecté secondairement; et pour cela, il faut avoir recours à la saignée et aux évacuans. Il est difficile de prescrire strictement les cas où il faut user préférablement de l'un ou de l'autre de ces moyens ou de tous les deux ensemble; c'est un bon et sain jugement qui est le meilleur guide auprès de l'animal malade, et c'est sur-tout l'état particulier et momentané où il se trouve, et sa constitution, qui doivent décider le Vétérinaire. Malgré des soins bien entendus, il arrive souvent que l'organe cérébral ou ses membranes s'enflamment, et qu'une série d'accidens vient mettre fin aux services et à la vie de l'animal.

D. Les compressions du cerveau et de la moelle allongée sont encore plus dangereuses que les commotions; quand on ne peut pas y remédier, elles entraînent divers accidens, dont les paralysies partielles sont les plus fréquens, et auxquels on ne peut remédier qu'en faisant cesser la cause qui les produit : heureusement, ces accidens sont très-rares.

E. *Tournis.* — Dans le mouton, une affection très-commune malheureusement produit la compression du cerveau : c'est celle connue sous le nom de *tournis.*

L'animal affecté a une marche incertaine, il

s'écarte du troupeau, il reste en arrière, il n'est pas aussi prompt à obéir aux chiens, il porte la tête basse, de côté, quelquefois il la porte élevée : quand l'affection est plus avancée, l'animal tombe en marchant, il se relève et retombe encore; sa vue est trouble, il ne paraît plus attentif à ce qui l'environne; il tourne d'un côté, et cela jusqu'à ce qu'il tombe; il reste ensuite couché, stupide; il ne mange plus que par boutades, dépérit chaque jour, maigrit, meurt enfin quand ces accès ont duré un temps variable selon les individus. Rarement les animaux sont attaqués de cette maladie après l'âge de deux ans.

A l'ouverture, on trouve dans la substance cérébrale même des poches formées d'une membrane assez dure, transparente néanmoins, et remplies d'un liquide limpide : ces poches sont parsemées de petits points plus blancs, irrégulièrement disséminés, et par lesquels elles paraissent tenir à la substance cérébrale. Ces poches prises dans un animal encore chaud, et mises dans de l'eau tiède, ont un certain mouvement sur elles-mêmes qui ne permet pas de douter qu'elles ne soient vivantes. Ce sont là les *hydatides*, les *tœnias globuleux* du cerveau (*cœnurus cerebralis*) de ces organes. J'ai vu de ces poches qui avaient près de la grosseur d'un

petit œuf de poule, et qui occupaient la moitié de la cavité du crâne. Il ne paraîtra pas étonnant qu'une pareille diminution dans la substance du cerveau produise les accidens que nous venons d'indiquer.

Quelquefois il y a plusieurs de ces hydatides, et j'en ai compté une fois plus de trente petites dans la tête d'un agneau de quelques mois. Comme on les rencontre dans des animaux qui paraissent d'une bonne constitution, et comme on a quelques exemples d'animaux guéris quand on a pu tuer l'hydatide en la perçant et en évacuant le liquide qu'elle contenait, il y a tout lieu de croire que le mouton bien soigné, du reste, ne meurt que des suites de la compression exercée par la présence et par l'accroissement de l'hydatide.

Lorsque l'on eut reconnu la nature de la maladie, la première idée a été de chercher à tuer cette hydatide. D'abord l'opération du trépan a été mise en usage à l'endroit du crâne où l'on présumait que devait se trouver le ver : ensuite on a percé simplement le crâne avec un trois-quarts, et on a imaginé d'introduire dans l'ouverture une petite seringue pour pomper le liquide de l'hydatide ; enfin on a eu recours à un simple poinçon, et même à une alène de cordonnier. On a abandonné le trépan comme trop

long et trop douloureux à manier, ensuite la seringue parce qu'on s'est aperçu qu'elle produisait des dérangemens trop brusques dans la nouvelle position que la présence de l'hydatide avait fait prendre au cerveau, et enfin l'alène parce que l'ouverture qu'elle produisait était trop étroite. On ne se sert plus que du poinçon ou du trois-quarts.

On tache de découvrir la place de l'hydatide; c'est ordinairement du côté où l'animal tourne : ensuite on s'assure par le tact de l'endroit de ce côté du crâne le plus faible, le moins résistant sous le doigt, et c'est le plus souvent au-dessous qu'est la poche de l'hydatide. On coupe la laine, on incise la peau avec un bistouri, et ensuite on perce le crâne avec le trois-quarts ou le poinçon, en le maintenant assez fortement pour qu'il n'entre que de deux lignes au plus dans la substance du cerveau; on le retire alors, et on renverse la tête de l'animal pour que le liquide contenu dans l'hydatide puisse s'écouler en partie.

On remet ensuite l'animal sur pied, on ferme l'ouverture de la peau avec un emplâtre de poix, et on laisse l'animal tranquille à un bon régime jusqu'à ce qu'il meure ou jusqu'à ce qu'il soit guéri.

Si l'on n'a pas atteint l'hydatide du premier

coup, on peut tenter l'opération dans un autre endroit, et faire ainsi plusieurs ponctions.

Quelquefois on est assez heureux pour percer la poche et sauver l'animal, mais c'est très-rarement ; ordinairement on avance la mort ; souvent même, quand on a percé une hydatide et quand l'on croit avoir fait une belle et bonne opération, il se trouve une seconde hydatide qui tue le mouton un peu plus tard. On sauve donc, en général, très-peu d'animaux : cependant, comme l'on est sûr de les perdre par le fait du tournis, il est toujours bon de tenter l'opération.

Quelle est la cause du développement de ces hydatides? On ne peut pas la désigner au juste. Cependant, si l'on se rappelle les circonstances qui ont accompagné leur naissance, on verra que les animaux ont souffert dès cette époque, ou par le manque de bonne nourriture, ou par l'humidité froide de la saison. On trouvera que les agneaux sont mal venus parce que les mères avaient souffert d'une manière ou d'une autre pendant leur plénitude, ou enfin qu'il y avait parmi les béliers qui ont fait la monte quelque individu d'une constitution faible et moins vigoureuse.

Sous ces rapports, les causes prédisposantes du tournis sont donc les mêmes que celles des

autres maladies vermineuses : le meilleur moyen pour prévenir cette affection sera de n'employer à la monte que des animaux très-vigoureux, et d'éloigner de la reproduction tout individu soit mâle, soit femelle, d'une constitution un peu débile; ensuite de bien soigner et les mères pendant leur plénitude, et après les agneaux, en ne laissant manquer de rien ni les uns ni les autres, et sur-tout en les plaçant dans des endroits secs et bien aérés. Quelles que soient les avances que l'on fera à cette époque pour ces animaux, leur bon état et leur valeur intrinsèque en dédommageront amplement un peu plus tard.

SECTION DEUXIÈME.

Névroses.

1. *Mal de feu, Mal d'Espagne*, ou mieux *Vertige idiopathique.* — Cette maladie est particulière aux monodactyles. C'est une inflammation des membranes du cerveau, ou de l'organe cérébral lui-même, ou des unes et de l'autre à-la-fois : voici les signes auxquels on la reconnaît. Quelquefois, la tête est lourde; l'animal l'appuie ou sur sa longe, ou sur l'auge, ou contre la muraille; quand il marche, il la porte basse, la heurte contre les corps qu'il rencontre,

jusqu'à ce qu'il en trouve un contre lequel il puisse l'appuyer ; sa marche est chancelante ; ses yeux ouverts, saillans et privés de la faculté visuelle ; d'autres fois, il porte la tête haute en arrière, et il tire sur sa longe. Tantôt il est presque immobile à la même place, tantôt il entre dans des convulsions violentes, frappe sa tête avec force contre ce qui l'entoure, sans paraître sentir les coups qu'il se donne ; il frappe des pieds de devant, s'élève sur ceux de derrière, se renverse, se débat, et quelquefois se tue dans ces accès.

Traitement. — Une résolution simple est bien difficile à obtenir ; c'est la seule terminaison qu'il faille cependant chercher : des saignées promptes et copieuses, des vésicatoires aux tempes, des sétons aux fesses et à l'encolure, des lotions d'eau très-froide sur la tête, l'application de la glace pilée sur cette partie, sont les moyens qui, bien combinés, ont quelquefois réussi. Si l'on est assez heureux pour obtenir la résolution, il faut, pendant quelque temps, faire suivre un régime hygiénique très-sévère et un peu évacuant, pour ne point voir les accidens se renouveler.

B. *Apoplexie* ou *coup de sang.* — Cette maladie est assez rare dans nos animaux domestiques ; cependant elle se fait remarquer de

temps en temps; et comme elle est déterminée presque toujours par des causes qui agissent fortement, presque toujours aussi elle est mortelle, et laisse peu de moyens d'y remédier : il faut donc chercher plutôt à la prévenir.

L'ouverture des cadavres des animaux qui en meurent, présente des épanchemens *sanguins* ou *séreux* dans les cavités du cerveau, et les symptômes qui précèdent l'un ou l'autre de ces épanchemens sont un peu différens. Ces raisons ont été la cause de la distinction que l'on a faite de la maladie en *apoplexie sanguine* et en *apoplexie séreuse;* cependant nous sommes portés à croire que c'est la même maladie; que l'une n'est qu'une modification moins forte de l'autre, ou une différence qui tient le plus souvent au tempérament, à l'organisation des animaux attaqués. En effet, les épanchemens sanguins se remarquent dans les animaux très-forts, très-vigoureux, très-excitables, et les épanchemens séreux dans ceux dont le tempérament est mou ou lymphatique, et très-souvent dans les bêtes à laine.

Les causes de cette maladie sont la pléthore et tout ce qui peut l'occasionner, comme un long repos, une nourriture trop abondante, succulente et échauffante, la chaleur et le manque d'air dans les étables ou dans les écu-

ries, et enfin, plus que tout cela, des travaux trop forts dans les grandes chaleurs et à la suite des repas. Elle est quelquefois encore occasionnée par des coups ou des chutes sur la tête, et par l'oubli des saignées annuelles ou de précaution qu'on est encore, dans beaucoup d'endroits, dans l'usage de faire aux animaux au printemps.

Les signes qui précèdent l'apoplexie sanguine sont les suivans : les yeux sont rouges, enflammés, les vaisseaux sanguins engorgés ; le battement du cœur est fort et fréquent; le pouls est plein et dur, la respiration laborieuse, sonore; les naseaux sont dilatés, l'habitude du corps est plus chaude que dans l'état naturel; enfin, quand l'irruption se fait, l'animal perd ses sens; il tombe; ses flancs battent avec force et violence; ses yeux deviennent gros, saillans, s'emplissent de sérosité ; il se débat et expire bientôt. Le cheval et le bœuf sont plus souvent atteints de cette apoplexie. L'apoplexie séreuse est précédée de l'étourdissement ou d'une espèce d'assoupissement; les sens sont peu excitables; la marche est pesante, irrégulière, embarrassée; la bouche se remplit de bave ; l'animal porte la tête de côté; enfin il tombe, mais il ne meurt pas quelquefois de suite; il traîne plusieurs jours sur la litière, se relève de temps à autre, et finit en se débattant.

Les attaques d'apoplexie ne sont pas aussi subites chez les animaux que dans l'homme, et l'on est quelquefois averti de leur approche par les signes que nous venons d'indiquer. Il faut alors faire cesser sur-le-champ toutes les causes qui pourraient la déterminer (causes déterminantes), mettre l'animal à la diète, aux boissons délayantes d'eau blanche légèrement vinaigrée, ou de décoction d'oseille, et même avoir recours à une saignée; on pourra aussi administrer quelques purgatifs en breuvages ou en lavemens : des sétons aux fesses ne seront même pas inutiles par le point d'irritation et de suppuration qu'ils produiront dans une partie différente.

Souvent aussi l'accès se manifeste sans qu'on l'ait prévenu : quoiqu'il soit alors bien tard pour sauver l'animal, on cherchera à le faire en pratiquant de fortes saignées, en appliquant des sétons aux fesses avec un fer chaud, en donnant des lavemens irritans et purgatifs, en faisant fondre de la glace sur la tête de l'animal. Si on parvient par ce moyen à le sauver, il faut qu'un régime bien entendu, sur-tout dans les commencemens, prévienne une rechute qui ne manquerait pas d'être mortelle.

Quand l'animal ne manifeste que les symp-

tômes précurseurs d'une apoplexie séreuse, il est plus aisé de le sauver. Une diminution de nourriture, un travail modéré, un ou deux sétons, des frictions cutanées vigoureuses, et plus tard quelques diurétiques chauds, diminuent la fluxion vers le cerveau, la portent sur le canal intestinal, sur les reins, vers la peau, et font cesser les symptômes maladifs. Si malheureusement on ne pouvait prévenir l'attaque, il faudrait employer les mêmes moyens indiqués pour l'attaque d'apoplexie sanguine.

c. *Epilepsie.* — Cette affection est caractérisée comme dans l'homme par des accès de convulsions qui se répètent à des époques plus ou moins éloignées, qui sont différens suivant les espèces d'animaux, suivant les individus d'une même espèce, et qui sont d'autant plus forts et plus fréquens que la maladie est plus ancienne.

Elle se remarque dans presque tous les animaux : c'est néanmoins le chien qui y est le plus exposé; elle se déclare assez subitement; l'animal éprouve un tremblement général : il ne voit plus, n'entend plus, ne sent plus; il tombe, il a des convulsions générales de tout le corps, ou seulement partielles; il roidit ses membres, il bave, écume; il pousse des

plaintes, quelquefois des hurlemens. L'accès dure plus ou moins de temps, ensuite les convulsions cessent ; l'animal se relève, il a l'air hébété, souffrant ; petit à petit ces symptômes disparaissent, et l'animal ne paraît plus malade jusqu'à un nouvel accès. L'ouverture des cadavres n'a encore rien appris. Les causes, excepté celles de l'hérédité, ne sont pas connues, et le traitement est extrêmement incertain ; il n'est encore basé sur rien. Heureusement cette maladie est fort rare. On administre, dans ce moment, pour traiter cette maladie en médecine humaine, le nitrate d'argent. On pourrait faire des expériences sur des animaux affectés, et sur-tout sur des chiens.

D. *Immobilité.* — C'est une affection spasmodique dont on n'a des exemples que dans le cheval, et qui a quelques légères analogies avec la maladie appelée *catalepsie* dans l'homme.

On ne s'aperçoit ordinairement de la maladie que quand elle est déjà un peu ancienne, à la difficulté que l'animal éprouve à reculer quand il a fait de l'exercice. L'animal non échauffé recule souvent assez bien ; au bout d'un exercice plus ou moins prolongé et fort cette difficulté de reculer se prononce; enfin quand l'animal est fatigué, elle devient extrême : au lieu de se

porter en arrière, il lève la tête, la tourne de côté; ses jambes sont roides, il ne les fléchit point. S'il parvient à en porter une un peu en arrière, c'est d'une seule pièce, sans la fléchir et en lui faisant labourer la terre; enfin si on lui croise les jambes antérieures, il les laisse dans l'attitude où on les lui a mises, et il reste ainsi des laps de temps assez considérables sans bouger. Quand l'accès est porté à cette intensité, l'animal a un *facies* particulier ; ses yeux sont fixes et la vision obtuse ; les oreilles sont immobiles, droites et en arrière, et l'animal n'entend point ; les coups ne l'émeuvent que très-peu, il reste immobile, et ce n'est qu'avec difficulté qu'on le fait changer de place.

Quand la maladie a augmenté, les symptômes sont plus forts et entremêlés de temps en temps d'accès convulsifs dans lesquels l'animal tremble, se débat, secoue la tête avec violence, et souvent s'abat; cette convulsion passée, il retombe dans son état premier d'immobilité. C'est toujours après l'exercice que les symptômes sont les plus forts. Il vient enfin une époque où le cheval dépérit, et où la fréquence des accès l'empêche de rendre des services, et force à le sacrifier.

Je ne sais point s'il y a des exemples bien constatés de guérisons d'immobilité; mais un

bon régime nygiénique et l'administration de temps en temps de quelques bons cordiaux, diminuent la fréquence et l'intensité des accidens, et mettent l'animal en état de rendre plus long-temps des services.

E. *Rage.* — C'est encore une affection spasmodique, mais commune à presque tous les animaux domestiques, et aux chiens plus qu'à tous les autres. Elle est tantôt spontanée dans cette espèce d'animaux, mais le plus souvent elle est communiquée : chez les herbivores elle n'est que communiquée. Les carnivores la propagent assez facilement aux autres animaux en les mordant. Il n'y a pas encore d'exemple que des herbivores l'aient communiquée par leurs morsures.

Le chien affecté est d'abord triste, abattu ; il reste tapi dans un coin, grogne souvent, sans cause apparente; le plus ordinairement il refuse les alimens, la boisson, ou n'en prend qu'en petite quantité : après deux ou trois jours de cet état, les symptômes augmentent, l'animal quitte sa demeure accoutumée ; il erre, mais sa démarche est lente, incertaine, mal assurée; le poil est hérissé, l'œil hagard, fixe; la tête est basse, la gueule béante, pleine d'une bave écumeuse; la langue est pendante, la queue serrée entre les

jambes; à cette époque, il éprouve par intervalles des convulsions, il se jette sur les animaux qu'il rencontre, il les mord, et continue après son chemin. Quelquefois aussi, il éprouve des convulsions à l'aspect de l'eau, des autres liquides et des corps polis; il se jette sur ces derniers, il les mord avec fureur, et les quitte ensuite. Bientôt les forces s'épuisent, l'animal ne peut plus que se traîner, les accès se multiplient et se suivent, et il périt au milieu des convulsions.

Le cheval devenu enragé par suite de la morsure d'un carnivore, est triste, abattu; il a peu d'appétit; mais dans les instans de l'accès, il frappe des pieds de devant; ses yeux deviennent rouges, animés; il se livre à des mouvemens désordonnés, mord les corps environnans, se mord souvent lui-même; il bave; il a quelquefois les liquides en aversion; quelquefois il boit jusqu'à l'instant de périr.

Dans le bœuf, l'accès est marqué par les signes suivans; il pousse des beuglemens plaintifs, sourds; il a les yeux rouges, hagards; il cherche à frapper avec ses cornes, à se jeter sur les animaux et les personnes qu'il rencontre; il a des mouvemens désordonnés, mord quelquefois, mais rarement.

Le mouton enragé, soit mâle, soit femelle, a aussi des mouvemens convulsifs, mais d'un autre genre; l'animal affecté monte sur les autres, comme s'il était en chaleur; il tourmente ainsi le troupeau, jusqu'à ce que l'épuisement des forces vienne mettre un terme à ses courses, et l'obliger à rester en place, où il meurt au milieu de légères convulsions.

Le traitement de la rage a été long-temps en recette; mais le grand nombre de ces recettes et leur discordance montrent bien évidemment combien peu il faut y ajouter foi. Le plus grand nombre des animaux attaqués ne le devenant que par suite de morsures d'animaux enragés, c'est par contagion que la maladie est communiquée; c'est cette contagion qu'il faut empêcher, en détruisant la matière contagieuse : voici ce qu'il faut faire : d'abord, bien laver sur-le-champ la blessure, et la presser en différens sens, pour en faire sortir le sang et la bave qui peuvent y être restés; ensuite cautériser bien rigoureusement avec les caustiques, ou mieux encore avec un fer chauffé à blanc, toutes les parties de la plaie, de manière à produire une large escare. Si la plaie a des sinus, il faut y introduire les caustiques ou le fer, afin de ne point laisser la plus petite place intacte. Il faut que le virus

contagieux soit détruit par-tout, et il vaut mieux cautériser trop que trop peu. On peut joindre à ce traitement totalement local, l'administration à l'intérieur de quelques substances cordiales stimulantes.

Quant à l'animal attaqué spontanément de la rage, et quant à celui que les moyens indiqués n'ont pu garantir de la rage communiquée, l'intérêt public et particulier exigent sa destruction, à moins qu'on ne puisse le placer dans un endroit d'où il n'y ait pas de possibilité de le voir s'échapper.

F. *Maladie des chiens.* — Cette affection particulière aux chiens, et pour la guérison de laquelle il a été publié tant de recettes et de remèdes si différens et si discordans par leur composition et par leurs propriétés, n'est pas encore bien décrite, et ses caractères ne sont pas encore bien déterminés : c'est un véritable Protée qui se montre sous diverses formes, sous quelques-unes desquelles il est quelquefois très-difficile de le reconnaître. Les symptômes nerveux dont l'affection s'accompagne presque toujours, me l'ont fait ranger dans la classe des névroses.

Le plus souvent elle se montre comme un catarrhe nasal, avec des accès de fièvre. D'abord

perte d'appétit, tristesse, ensuite pesanteur de tête, yeux rouges, gueule chaude, sécheresse du nez; enfin, écoulement par les naseaux d'une humeur qui s'y attache, et en obstrue en partie les ouvertures : d'autres fois, au lieu d'un catarrhe nasal, c'est une ophthalmie qui succède aux premiers symptômes, les yeux sont rouges, larmoyans, ils deviennent bientôt chassieux, les humeurs sont troubles, une espèce de petit ulcère se fait voir sur le milieu de la cornée lucide; cet ulcère augmente, la cornée se perce, l'humeur aqueuse s'écoule, et l'œil se perd.

D'autres fois une espèce de coma annonce la maladie; l'animal est triste, paresseux; il est presque continuellement couché; ses sens sont obtus par intervalles; de temps en temps on remarque des frissons, ou une chaleur très-forte de la peau, enfin des soubresauts dans les tendons et les muscles. Qnelquefois, enfin, les chiens sont agités de mouvemens convulsifs irréguliers; ils sont inquiets, font voir tous les signes d'une douleur aiguë; ils poussent des cris plaintifs se mettent à courir sans cause apparente, mordent pour ainsi dire convulsivement : ce signe les fait souvent croire enragés et tuer comme tels. La plupart de ces espèces de maladies mal connues, et appelées *rages mues*, doivent être

rangées dans cette variété de la maladie des chiens.

La durée varie beaucoup suivant les divers individus ; quelques-uns périssent promptement dans quelques accès ; ceux dans lesquels la maladie s'annonce comme un catarrhe, ou comme une ophthalmie, vivent plus long-temps ; ils languissent, dépérissent peu-à-peu ; des mouvemens irréguliers convulsifs ont lieu dans quelques parties musculaires, et l'animal ne périt qu'au bout d'un certain temps. D'autres fois il se rétablit, et ne conserve que le mouvement convulsif des muscles ; c'est l'affection connue sous le nom de *danse de St.-Guy*. La moitié des animaux affectés périt.

Traitement. — On le fait consister le plus ordinairement dans quelques drogues accréditées, dont l'effet est de purger ou de faire vomir l'animal : cette méthode totalement empirique réussit quelquefois, et l'on a vu de jeunes chiens, chez lesquels la maladie commençait à se manifester, guérir ainsi par des superpurgations ou des vomissemens répétés : c'est une affection guérie par une autre : le plus souvent, au contraire, ce moyen employé à contre-temps a rendu les accidens plus graves, la maladie plus rebelle, et a avancé la mort. Loin d'exiger un

traitement empirique, cette maladie requiert les soins les plus entendus, et ce n'est que par une juste application des moyens thérapeutiques aux différens symptômes qu'elle présente, que l'on parvient à en triompher : les émolliens, quand elle s'annonce par l'inflammation de la membrane nasale ou de la conjonctive; les légers vomitifs et les purgatifs doux, quand elle se complique de symptômes d'embarras gastriques; les calmans, quand elle est accompagnée d'accès convulsifs; enfin, les excitans et les cordiaux, quand elle paraît prendre une marche chronique : tels sont les moyens qu'il convient de combiner, ou de mettre successivement en usage.

DIXIÈME CLASSE.

FIÈVRES.

Les dérangemens dans l'équilibre des fonctions connus sous le nom de *fièvres* pourraient peut-être en partie, suivant leurs symptômes, être classés dans les affections de l'appareil nerveux, de l'appareil circulatoire et de l'appareil digestif; mais les fièvres forment une série de maladies si différentes de toutes les autres, et qui se rapprochent tellement entre elles par des caractères particuliers, qu'elles ne peuvent guère être séparées; d'ailleurs l'étude en devient plus simple et plus facile, quand elles sont toutes rassemblées. Malheureusement il n'existe encore que très-peu d'observations sur cette classe de maladies des animaux domestiques : l'on en peut donner deux raisons assez plausibles : la première, c'est qu'elles sont beaucoup moins communes parmi les animaux que parmi les hommes; la seconde, c'est que leurs symptômes divers sont très-difficiles à saisir au milieu des

complications dont elles s'accompagnent. Nous parlerons de quelques-unes des plus dangereuses et des mieux connues.

A. *Fièvre inflammatoire simple. Fourbure.* — Cette affection est commune au cheval, au bœuf et au chien, et elle débute dans ces trois animaux par des caractères à-peu-près semblables. Grande lassitude, pesanteur de tête, perte de l'appétit, température de la peau plus élevée, chaleur de l'air expiré plus grande, pouls plus fort, plus fréquent, plus vite, rougeur des membranes muqueuses, larmoiement. Dans le chien, halètement sans cause ; dans le bœuf, sécheresse du mufle et chaleur des oreilles et des cornes. Elle reconnaît pour cause, des fatigues trop fortes, des alimens trop stimulans ; quelquefois dans le cheval, un repos trop prolongé. Cette maladie, d'abord générale à toute l'économie, se termine souvent par résolution, mais dégénère aussi en affection locale, et se change en affection inflammatoire, soit des poumons, soit de quelques parties musculaires, soit enfin, et le plus souvent dans le cheval, en inflammation du tissu réticulaire du sabot : dans ce dernier cas, on dit en termes vulgaires, que la fourbure est tombée dans les sabots. Quelquefois encore elle se change en fièvre gastrique.

Prise dès son commencement, cette maladie cède assez facilement aux saignées, à la diète, au repos et aux délayans, si elle est venue par excès de fatigues; et à un léger exercice au pas, quand elle est venue à la suite d'un trop long repos : mais si l'on attend que la fièvre ait changé de caractère, ou qu'elle se soit transformée en inflammation locale, elle devient beaucoup plus rebelle, sur-tout quand c'est sur le tissu réticulaire du pied qu'elle se fixe. (Voyez *fourbure*, dans la classe de l'appareil locomoteur, page 80.)

—Les *fièvres gastriques*, les *fièvres muqueuses*, les *fièvres adynamiques*, les *fièvres ataxiques*, se remarquent encore, les premières sur-tout, sur nos animaux domestiques; mais leur histoire est encore trop enveloppée de ténèbres pour que nous osions essayer d'en retracer les différentes variétés, leurs symptômes et leurs traitemens.

B. *Fièvre intermittente dans le cheval.*—L'observation suivante, quoique pas entièrement complète, donnera une idée de cette affection assez rare. L'observation est de M. Damoiseau, ex-Vétérinaire au haras du Pin.

Le 3 décembre 1807, à trois heures après-midi, un étalon du haras, agé de cinq ans, refusa de manger : il avait l'œil alternativement

triste et animé, il bâillait fréquemment, allongeait successivement les quatre membres, en faisant craquer les articulations; le pouls était petit, concentré, la bouche chaude et la langue chargée d'un sédiment noirâtre; les membranes muqueuses étaient de couleur jaunâtre; l'hypocondre droit tendu, douloureux, la colonne vertébrale roide, la respiration courte et pénible. Au bout de deux heures, tremblement, froid général, rapprochement des membres sous le centre de gravité, refus de l'animal de se remuer, poils ternes, piqués, pouls presque insensible, yeux très-abattus.

Après trois quarts d'heure de cet état les forces se ranimèrent, la peau devint brûlante, le pouls très-vite, battant jusqu'à quatre-vingt-dix pulsations par minute; la bouche devint plus humide; l'animal toussa, s'ébroua et rendit du mucus par les deux naseaux; la teinte jaunâtre des muqueuses diminua, et enfin une sueur abondante couvrit l'animal, trempa la couverture qui l'enveloppait et mouilla jusqu'à la litière qui était sous ses pieds. Le pouls redevint alors à-peu-près dans son état naturel, et l'appétence des alimens reparut.

Le 4 et le 5, diète délayante, et administration, chaque matin, d'un opiat composé d'une demi-livre de miel dans laquelle étaient deux

gros d'aloès, et une once de sulfate de magnésie.

Le 6, à la même heure, l'accès fébrile reparut avec les mêmes symptômes.

Le 7 et le 8, point d'accès, continuation dans le régime et le traitement. L'animal commença à purger sans coliques.

Le 9, accès moins fort que les deux premiers.

Le 12, accès très-violent.

Le 15, accès léger.

Le 17, administration d'une infusion de poudre de café, d'aunée et de gentiane, de chacune une once, dans une bouteille de vin blanc. L'infusion était restée pendant douze heures sur la cendre chaude ; l'animal fut ensuite fortement bouchonné, et quelques minutes après il eut une sueur abondante.

Le 18, jour d'accès, administration de la même infusion. Point d'accès.

Le 19, même infusion ; accès, mais avancé de trois heures.

L'administration de cette infusion fut continuée huit jours, à dater du 17.

Le 22, accès.

Le 24, accès, et ensuite accès tous les jours, mais avec des symptômes moins violens.

A cette époque le café et les poudres amères,

au lieu d'être donnés en infusion, le furent en substances, à la dose de deux onces pour le café. Cette administration fut continuée dix jours de suite, pendant lesquels il n'y eut que trois accès de fièvre.

Pendant ce traitement l'animal perdit peu de son embonpoint, mais il devint très-faible, et l'usage de la poudre de gentiane fut encore continué long-temps. L'animal ne fut bien remis qu'au mois de mars suivant.

c. *Peste du gros bétail.* — Une maladie épizootique terrible par les ravages qu'elle a faits en France et en Europe, à plusieurs époques, et dernièrement en 1814, 1815 et 1816, trouve tout naturellement place dans la classe des fièvres; c'est la maladie connue sous les noms d'*épizootie contagieuse du gros bétail*, de *fièvre bilioso-nerveuse*, de *typhus*, de *peste du gros bétail.*

Comme presque toutes les épizooties contagieuses, et je dirai comme un grand nombre de ces épidémies contagieuses qui de temps à autre ont ravagé quelques contrées de la terre, le *typhus du gros bétail* s'est toujours manifesté dans les commencemens avec une intensité et une rapidité qui laissaient à peine le temps aux malheureux cultivateurs de reconnaître la maladie de leurs bestiaux; aujourd'hui ils s'aper-

cevaient qu'ils étaient malades, et quelquefois le lendemain, mais souvent le troisième jour, ils les trouvaient morts; il en est de même pour la rapidité de la contagion, et telle étable qui était un jour en bonne santé, était complétement atteinte le lendemain.

Mais la maladie ne marche point toujours avec la même rapidité et la même fureur. Quand il y a déjà quelque temps qu'elle dure dans un pays, les animaux qu'elle attaque résistent avec plus d'énergie, la contagion les atteint aussi moins vite; et il n'est pas rare de voir les animaux d'une même étable successivement attaqués de proche en proche, tandis que dans les commencemens, ils l'étaient tous subitement et simultanément : il semble que la maladie perde peu-à-peu de sa force. C'est cette différence très-remarquable dans son intensité, suivant qu'elle commence ou qu'elle règne depuis long-temps, qui lui a fait assigner des caractères très-différens par les auteurs qui ne l'ont pas suivie dans toutes ses périodes. C'est cette différence encore qui a fait que beaucoup de personnes ont dit que les traitemens étaient entièrement inutiles, qu'ils ne faisaient qu'ajouter aux pertes des propriétaires; tandis que d'autres les ont regardés comme très-avantageux, et leur ont attribué un grand nombre de

guérisons que la nature seule peut-être opéroit. La variété des traitemens employés contre cette affection, les remèdes entièrement opposés dans leurs effets et également vantés, sont bien une preuve de ce que je viens d'avancer.

Symptômes. — Lors de l'invasion de la maladie dans une contrée, à peine a-t-on le temps de saisir quelques symptômes caractéristiques, qu'il y en a déjà quelques-uns qui font pressentir une fin funeste ; il y en a néanmoins qui la dénotent aux yeux attentifs. Ainsi elle débute par une espèce d'excitation générale ; l'animal paraît plus gai ; ses mouvemens sont plus vifs, plus prompts ; ses yeux sont un peu plus brillans, plus humides ; sa respiration plus accélérée. Cette première période n'est pas de longue durée ; une autre série de symptômes succède et conduit rapidement l'animal à la mort. Après quelques heures du premier état, il devient triste, abattu ; quelques frissons se manifestent, l'appétit et la rumination cessent, les paupières se boursoufflent un peu, les larmes augmentent, les oreilles et les cornes sont chaudes, la température de la peau est augmentée, le pouls très-irrégulier, le mufle sec ; les naseaux se dilatent, ils sont plus rouges, les déjections deviennent rares, le lait diminue et tarit dans les vaches : enfin des tremblemens musculaires

partiels se manifestent ; une diarrhée fétide succède à la constipation ; l'air expiré devient froid, les oreilles et les cornes froides ; l'animal se plaint, il jette par les yeux et par les naseaux une matière visqueuse et épaisse, il jette par la bouche, et enfin expire le troisième ou quatrième jour, en se plaignant et en se tourmentant un peu. L'ouverture du cadavre ne présente rien de remarquable ; quelquefois seulement, quelques légères traces d'inflammation sur des parties de la membrane muqueuse des estomacs ou des intestins. Très-peu d'animaux dans ces commencemens échappent à la mort, et à peine le Vétérinaire a-t-il le temps de reconnaître la gravité du mal, qu'ils ne sont déjà plus.

Quand il y a quelque temps que la maladie exerce ses ravages, ces symptômes deviennent plus apparens, plus marqués, parce que les malades vivent plus long-temps et qu'il en échappe un plus grand nombre.

Ainsi, l'on s'aperçoit qu'il y a des momens de la journée où ces animaux se portent mieux, et d'autres où ils sont beaucoup plus mal, qu'ainsi la maladie a des redoublemens ; les yeux deviennent mornes, la respiration gênée ; les animaux ne bougent presque plus, ils sont presque insensibles ; leurs flancs se creusent ;

les mouvemens de la respiration sont souvent entrecoupés, comme par le contre-temps qui dénote la pousse chez les chevaux: enfin les forces s'abattent de plus en plus; une bave visqueuse fétide coule de la bouche et des naseaux, la chassie devient plus abondante, les larmes coulent sur les joues, des emphysèmes se développent à l'encolure, sur le dos et les reins; le tissu cellulaire sous-cutané à ces places est crépitant, l'épine dorsale est très-sensible, voussée, les extrémités sont rapprochées, le cou est roide, les mâchoires se resserrent, les dents font entendre un grincement désagréable, les tremblemens musculaires partiels sont forts, longs et intermittens; enfin l'animal tombe, prend une position, n'en désiste pas, et meurt sans bouger, mais en se plaignant fortement; peu éprouvent des convulsions. Chez quelques bêtes, l'épiderme, au bout de quelques jours de maladie, se soulève, se détache par plaques : c'est en général un bon signe; et un grand nombre des bêtes qui échappent à cette éruption.

Tels sont les principaux symptômes de cette maladie; ce sont en général les sujets jeunes, gras et vigoureux que l'épizootie attaque les premiers et qu'elle fait périr le plus promptement; quant à la durée de l'affection, elle est

très-inconstante, et peut varier depuis quatre jusqu'à vingt jours, et même davantage; c'est donc à tort que l'on a cherché à spécifier les époques de l'apparition de tels ou tels symptômes, époques qui varient sur tous les individus et qui dépendent de leur constitution et d'une foule de circonstances qu'il ne nous est souvent pas possible de saisir. Cette maladie n'est pas sans rechute; elle a attaqué dans plusieurs circonstances des individus à des époques peu éloignées, et a fait périr des animaux qu'elle avait épargnés une première fois.

Enfin, quand l'épizootie est presque terminée dans une contrée, quand elle ne se montre plus que de temps à autre comme les lueurs d'un incendie qui s'éteint, elle se complique d'autres maladies, présente des symptômes différens, au milieu desquels il est quelquefois fort difficile de la reconnaître; ainsi elle se montre sous l'aspect d'une dyssenterie, sous l'aspect d'une fluxion de poitrine accompagnée de fièvre de mauvais caractère, sous l'aspect d'un catarrhe des muqueuses de la respiration, sous les formes d'une ébullition générale; quelquefois les symptômes sont peu marqués, et l'animal paraît peu malade, mais un emphysème sous-cutané se dévéloppe, devient général, toute la peau se soulève, les formes de l'animal

disparaissent, et il périt quand cet emphysème gagne le tissu cellulaire de l'abdomen et de la poitrine. A cette époque de cessation de l'épizootie dans une contrée, un grand nombre d'animaux guérit de la maladie: il semble aussi que la contagion ait perdu beaucoup de son intensité, et il faut presque le contact immédiat d'un animal sain et d'un animal malade pour donner la maladie au premier.

Traitement. — Les opinions ont été beaucoup partagées sur les moyens à employer dans le cas où cette maladie ravage un pays : les uns ont voulu que l'on traitât les animaux malades et que l'on cessât de pratiquer l'assommement; les autres ont demandé l'assommement et proscrit tous les traitemens. La question est bien décidée aujourd'hui. D'après la marche de la maladie, on peut dire qu'elle a trois périodes : celle d'*invasion* dans une contrée, celle d'*incubation*, et enfin celle de *terminaison*. Dans la période d'invasion, les animaux sont à peine malades qu'ils périssent, et que si l'on peut leur administrer des médicamens, ils n'ont pas le temps de produire d'effets; de plus, presque tous les animaux attaqués périssent. Les soins de traitement sont donc tout-à-fait inutiles, dispendieux même : bien plus, ils font négliger les précautions d'isolement, et servent ainsi

souvent à propager la maladie. Pourquoi, quand cette maladie n'a encore qu'un foyer de contagion, ne pas l'éteindre de suite par l'abattage et l'enfouissement des animaux malades? Pourquoi, dans la crainte de faire périr quelques animaux qui pourraient échapper à la maladie, risquer d'infecter toute une contrée? Pourquoi, pour l'intérêt d'un particulier, risquer d'en ruiner plusieurs milliers? Il n'y a donc pas de doute que l'assommement et l'enfouissement des animaux attaqués ne soient nécessaires dans ce cas: c'est un des moyens, avec les mesures d'un isolement sévère, d'empêcher la maladie de faire des progrès, et il faut l'employer : l'épizootie dernière nous en a fourni bien des exemples.

Il n'en est pas ainsi quand il n'a pas été possible d'arrêter la maladie, quand elle règne dans toute une contrée, et qu'il y a des foyers de contagion par-tout; l'assommement devient alors une mauvaise méthode, et il prive la société de quelques animaux qui échapperaient à la mort et qui lui rendraient encore des services d'autant plus utiles qu'ils deviennent plus rares. On augmente donc ainsi la somme des maux de l'épizootie. C'est dans ce cas qu'une méthode de traitement simple pourrait être de quelque utilité en sauvant des animaux. Examinons donc si nous avons à notre disposition une méthode

de traitement assez peu dispendieuse pour qu'il y ait réellement plus d'avantage à traiter les animaux qu'à les abandonner aux soins de la nature.

D'abord, si l'on veut traiter méthodiquement la maladie quand elle est dans une contrée, où trouvera-t-on des médicamens, quels que soient ceux que l'on emploierait, en suffisante quantité pour les donner à des milliers d'animaux tels que les ruminans, qui en exigent des quantités considérables? Ensuite la valeur des animaux, que le traitement et non la nature elle-même sauverait, compenserait-elle les frais perdus que l'on ferait pour les animaux qu'ils n'empêcheraient pas de périr, et pour ceux que la nature aurait sauvés elle-même? Non, elle ne l'égalerait pas; d'ailleurs tous les Vétérinaires bons observateurs qui ont bien suivi et bien examiné la maladie, sont convenus que les traitemens, quelque différens qu'ils aient été, n'ont servi presque à rien, et que la nature a sauvé autant d'animaux que la science. Les traitemens dans ce cas sont donc encore coûteux, et ils ne doivent être tentés que quand les particuliers veulent se résoudre à en faire les sacrifices.

Quand la maladie cesse dans une contrée, quand son intensité est passée, c'est alors qu'elle rentre dans le domaine de la science vétérinaire, et que des soins bien entendus sauvent des ani-

maux, qui, abandonnés à la nature, auraient succombé.

Tel est le résultat que l'expérience de trois années de souffrance ne nous a malheureusement que trop confirmé; c'est donc dans les mesures administratives, dans l'isolement sévère et le plus complet possible des animaux malades, et même des hommes qui les soignent, que les moyens d'arrêter ces affreuses maladies doivent être cherchés, et non dans des moyens de guérison dispendieux et sans résultats fixes jusqu'à présent.

L'*inoculation* de la maladie, que l'on a tentée plusieurs fois, paraît ne pas avoir été plus avantageuse que le traitement, et elle a suivi la même marche que l'affection; très-meurtrière dans les commencemens de l'invasion, elle a diminué d'intensité à mesure que la maladie diminuait et s'éteignait; et ce n'est que dans les derniers temps que, comme le traitement, elle a paru produire de bons effets; c'est encore là une des raisons qui ont donné aux écrivains des opinions si différentes sur ses bons et mauvais effets.

D. *Peste charbonneuse. Fièvre charbonneuse.* — On l'a appelée ainsi, parce qu'elle est souvent accompagnée de tumeurs auxquelles on a donné le nom de tumeurs charbonneuses, quoiqu'elles différassent essentiellement du vrai charbon ou

pustule maligne. Ces tumeurs se développent rapidement sur toutes les parties du corps, mais principalement sur les parties inférieures de la poitrine et de l'abdomen, sur celles de la génération et aux parties supérieures des membres, en général dans les endroits où le tissu cellulaire est le plus lâche et le plus abondant; elles sont molles, comme œdémateuses, l'impression du doigt y reste facilement; elles sont quelquefois fort douloureuses, mais quelquefois aussi peu ou même point; elles sont circonscrites: quand il y en a plusieurs, presque toujours elles communiquent par des espèces de cordons. Si on plonge un instrument dans leur intérieur, il s'en échappe une sérosité jaunâtre, transparente, et le tissu cellulaire distendu par ce liquide, a l'apparence d'une gélatine peu prise. Ces tumeurs ne sont qu'un des symptômes de la maladie : voici ceux qui la précèdent et l'accompagnent.

L'invasion a lieu souvent d'une manière extrêmement subite et violente; d'autres fois elle est moins prompte; mais, en général, la fièvre est tout-à-coup très-prononcée, le pouls fréquent, tantôt assez fort et intermittent, tantôt faible et régulier : la bouche de l'animal est sèche; la soif est vive, l'haleine chaude et souvent fétide; la respiration est accélérée, les mouvemens du

flanc agités, les yeux sont jaunâtres, le regard est inquiet, quelquefois farouche; l'animal porte souvent sa tête vers un des côtés du tronc; il se couche, se relève, et donne tous les autres signes d'un malaise général intense : c'est alors qu'il se manifeste des tumeurs semblables à celles que je viens de décrire; elles sont souvent précédées ou accompagnées de convulsions, et si elles sont suivies de métastase ou de délitescence, elles sont bientôt aussi suivies de la mort. Quelquefois l'animal meurt avant le développement des tumeurs; mais si la maladie se prolonge, il est bien rare qu'il n'en paraisse pas quelques-unes; enfin, dans tous les cas, la maladie se prononce presque toujours du neuvième au onzième jour, et à cette époque elle est ou terminée par la mort, ou décidée vers la guérison.

Ce genre de fièvre est contagieux. Il s'en faut bien, cependant, qu'il le soit au même degré que le typhus contagieux des bêtes à cornes : il ne l'est presque que par contact immédiat; mais aussi, tandis que le typhus contagieux ne l'est que pour les animaux de même espèce, la fièvre charbonneuse l'est pour toutes, et passe souvent de l'une à l'autre, heureusement avec difficulté aux hommes; et ce n'est qu'en ouvrant des cadavres, ou en introduisant leurs mains

dans l'intérieur du corps de ces animaux, qu'on a vu quelques personnes contracter des affections de même nature.

— Les chevaux, les bœufs, les moutons et les cochons sont, parmi les animaux domestiques, ceux qui y sont le plus exposés, et elle se montre dans toutes ces différentes espèces, avec des caractères bien différens. Nous avons donné les caractères généraux qui la dénotent dans tous; je ne puis pas m'arrêter à ceux qui l'indiquent chez ces diverses espèces en particulier. Les observations pratiques ne sont pas encore assez multipliées, et je craindrais de commettre des erreurs graves et d'y entraîner les lecteurs.

Le traitement qui convient en général à cette sorte de fièvre, est le traitement tonique et excitant à l'intérieur. A l'extérieur on fait des frictions d'eau-de-vie camphrée sur les tumeurs, on les ouvre avec le bistouri, et on y introduit des pointes de feu. Cependant il peut arriver quelques circonstances particulières ou individuelles, ou quelques complications de la maladie, qui exigeassent la méthode antiphlogistique; et elle paraît avoir déjà produit de bons effets dans le début de quelques fièvres charbonneuses. C'est donc d'après les symptômes et d'après les différentes indications qui se présentent, que le praticien doit baser son traitement.

La contagion de ces affections n'est pas assez rapide pour faire adopter les mesures sévères qu'il est nécessaire d'employer contre le typhus contagieux du gros bétail. La simple précaution de séparer les animaux malades des animaux sains suffit pour arrêter ces maladies, qui se sont toujours bornées à quelques contrées, et qui encore étaient dues peut-être autant à des causes générales qui exerçaient la même influence sur tous les animaux, qu'à la contagion. Leur marche, beaucoup moins rapide, permet encore d'employer avec avantage un traitement, et à l'homme instruit de rendre des services certains.

ONZIÈME CLASSE.

MALADIES SOUPÇONNÉES ORGANIQUES.

L'anatomie pathologique a fait, depuis peu, de grands progrès en médecine humaine, et a jeté un très-grand jour sur ces sortes de maladies qui se terminent par un changement dans la structure intime des organes. Les Vétérinaires ont encore profité de ces découvertes de la médecine humaine, et ils connaissent maintenant un peu mieux quelques maladies, dont la nature s'était dérobée long-temps à toutes leurs recherches. Malheureusement, l'envie de faire rapporter entre elles les maladies des hommes et des animaux, la facilité de leur trouver quelque analogie, le plaisir que l'amour-propre trouve dans ces espèces de découvertes, qui semblent rapprocher davantage le Vétérinaire du Médecin, font saisir trop avidement ces espèces de ressemblance, cachent les différences, et au lieu de conduire l'homme dans la route de l'observation pure et simple des faits, le détournent souvent dans celle des hypothèses et de l'erreur.

A. *Morve.* — A combien d'hypothèses fondées sur des analogies plus ou moins erronées, l'affection des monodactyles connue sous le nom de *morve* n'a-t-elle pas donné naissance? Elle a été successivement comparée à une affection cancéreuse de la membrane muqueuse des narines, au catarrhe chronique de cette même membrane, à l'affection syphilitique; et enfin, tout récemment, à la phthisie tuberculeuse de l'homme. Sans nous arrêter à considérer si ces analogies sont fondées ou non, nous donnerons les signes auxquels on peut connaître qu'un animal est affecté de cette maladie; nous dirons un mot des lésions les plus ordinaires que présente l'ouverture des cadavres, et nous laisserons à des observations bien faites par des esprits sains, et seulement amis de la vérité, à nous dévoiler la nature de la maladie, et à nous indiquer la place qu'elle doit occuper dans une classification des maladies des animaux domestiques.

Comme les symptômes auxquels on reconnaît cette affection sont très-différens, suivant le degré de la maladie, suivant l'individu, et selon d'autres circonstances qu'il est encore bien difficile d'assigner, on a divisé ces symptômes en trois séries, dont la dernière est celle qui caractérise la maladie parvenue au dernier degré.

Première série. — Écoulement, par un naseau seulement, d'une humeur blanchâtre et fluide, qui n'est bien sensible que lorsque l'animal a été exercé pendant quelque temps.

Engorgement mou des glandes de la ganache, du côté du naseau par lequel l'écoulement a lieu.

Teinte pâle ou violacée de la membrane muqueuse du naseau du même côté.

Enfin, bon état apparent de l'animal avec les symptômes précédens, et durée de ces symptômes au-delà du terme ordinaire d'un catarrhe simple.

Deuxième série. — Épaississement et couleur jaunâtre ou verdâtre du flux, sa viscosité, son adhérence aux bords de l'ouverture du naseau.

Dureté des ganglions engorgés sous la ganache; leur sensibilité et leur insensibilité alternatives.

Froncement et retroussement de la partie supérieure du bord de l'orifice du naseau, par lequel l'écoulement a lieu.

Couleur pâle ou plombée de la membrane muqueuse du naseau.

Quelquefois écoulement établi par les deux naseaux à-la-fois, et plus fort d'un côté que de l'autre.

Troisième série. — Ulcères chancreux qui corrodent la membrane interne du nez, soit d'un seul côté, soit des deux.

Couleur grisâtre de la matière qui flue par le naseau, et quelquefois stries de sang qui la colorent en rouge.

Hémorragies qui ont lieu par l'un ou l'autre naseau.

Chassie des yeux ou de l'œil qui répond au naseau qui jette, ou à celui qui jette le plus lorsque le flux a lieu par les deux.

Boursoufflement et soulèvement des os du nez et du chanfrein.

Enfin, quand la maladie est portée au dernier degré, dégoût, abattement, toux, enflure des jambes et retroussement des flancs.

Dans le fait, ces séries ne sont pas distinctes et séparées par une ligne de démarcation bien sensible; on les a établies seulement pour montrer les différens aspects sous lesquels la maladie se présente, et pour la facilité de son diagnostic. Il est en effet d'autant plus important de la distinguer des autres affections, dans lesquelles il y a jetage par les naseaux et engorgement sous la ganache, qu'aucun traitement employé n'est encore parvenu à en triompher quand elle était bien déclarée, et que contagieuse comme il paraît jusqu'à présent

qu'elle est, elle peut produire des ravages parmi des chevaux rassemblés, en se communiquant successivement de l'un à l'autre.

Le cheval morveux vit quelquefois très-long-temps, même en travaillant très-fortement; mais s'il ne lui arrive pas d'accident, une époque vient où la maladie, qui jusqu'alors paraissait n'avoir exercé ses ravages que sur la membrane muqueuse des naseaux et des sinus, paraît sévir sur toute l'économie. L'animal devient triste, dégoûté, sans appétit, sans force; une fièvre hectique s'en empare, et le conduit plus ou moins promptement au marasme et à la mort.

A l'ouverture des cadavres, on trouve la membrane muqueuse des naseaux jusqu'au larynx, celle qui tapisse les cornets et les sinus, couvertes de chancres, entièrement désorganisées dans les différens points de leur étendue; la cloison cartilagineuse du nez, les os eux-mêmes souvent boursoufflés et couverts d'ulcérations, d'autres fois amincis et même percés. Les ganglions lymphatiques de dessous la ganache sont engorgés, quelquefois durs, quelquefois mous, abcédés au centre, et contenant alors une matière blanchâtre puriforme. Quand l'affection est récente, ceux de dessous la ganache sont les seuls affectés; mais quand elle est plus ancienne, et quand l'animal y a succombé, une

grande partie de ceux du corps est dans le même état.

L'affection peut marcher assez rapidement vers sa terminaison, et l'animal peut périr peu de temps après avoir commencé à jeter par les naseaux. Quelquefois aussi il vit des années avec tous les signes de la maladie, au deuxième et au troisième degré, et néanmoins avec tous les autres signes extérieurs d'une bonne santé.

L'on a regardé cette maladie comme héréditaire, et il y a déjà des faits rapportés pour et contre cette opinion : sans être sûr par moi-même si elle l'est, je ne conseillerais pas d'employer à la reproduction des animaux, soit mâles soit femelles, attaqués de cette maladie : quand même l'affection ne serait point héréditaire, des animaux affectés de la morve sont dans un état de maladie, et il est reconnu que les animaux bien sains doivent être employés seuls à la reproduction, si l'on veut avoir une race forte, vigoureuse, capable enfin de supporter les plus grandes fatigues.

Jusqu'à présent la morve a passé pour contagieuse ; elle est regardée comme telle par un grand nombre de Vétérinaires et d'hommes de chevaux, qui disent avoir vu des exemples bien frappans de la contagion de la maladie, et qui ont écrit sur cette contagion. Cependant, d'au-

tres Vétérinaires prétendent qu'elle n'est point contagieuse, qu'il n'y a point encore d'expériences positives qui le prouvent. Parmi ceux qui ont écrit sur ce sujet, M. Gohier, professeur à l'École Vétérinaire de Lyon, est celui qui a fait les expériences qui peuvent le plus jeter de jour sur la nature contagieuse ou non contagieuse de cette maladie (1), et il la regarde comme contagieuse; mais il la range dans cette classe de maladies qui ne sont contagieuses que par une inoculation presque immédiate. En attendant donc que l'opinion contraire soit basée sur des expériences conduites avec autant de soin que les siennes, je conseillerai de se mettre en garde contre la contagion, et d'avoir soin de ne laisser communiquer les animaux morveux avec les animaux sains, que le moins possible. Il faudra sur-tout empêcher ces derniers de pouvoir se trouver en contact avec la matière qui coule des naseaux des chevaux morveux.

Quant à la curabilité de la morve, je crois être fondé à dire, avec un de nos célèbres Vétérinaires, *Chabert*, que la morve est curable dans

---

(1) Voyez *Mémoires et Observations sur la Médecine et la Chirurgie vétérinaires;* par J.-B. Gohier, 2 vol. in-8, tome Ier., page 195 et suivantes.

quelques cas, et dans son commencement seulement. Cependant, le prix du traitement, son incertitude, les précautions qu'il faut prendre pour empêcher l'animal de communiquer avec les autres, doivent rendre petit le nombre des animaux pour lesquels on peut risquer d'entreprendre un traitement. Rarement même doit-on s'attendre à le voir efficace pour de vieux chevaux : les tentatives devront donc avoir pour objet des animaux qui n'auront pas encore passé l'âge adulte. Mais quel traitement mettra-t-on en usage ?

Presque tous les auteurs ont conseillé des méthodes différentes, et dont la plupart ne sont basées que sur des hypothèses : les exemples mêmes de guérisons citées sont encore assez rares et assez peu confirmés pour qu'on puisse mettre en doute la réalité de quelques-uns. En attendant un traitement mieux basé et meilleur, nous conseillerons le suivant. Mettre l'animal à une nourriture très-bonne, mais peu abondante; ensuite bien examiner comment ses différentes fonctions s'exécutent, et tâcher de rétablir celles qui paraissent avoir éprouvé quelques altérations. Celle de la peau sur-tout mérite de fixer l'attention ; presque toujours le système cutané est sec, peu lubrifié par cette excrétion qui doit continuellement s'y faire. Un

exercice modéré, mais un peu rapide, ensuite un pansement de la main long et répété plusieurs fois par jour, une température douce et uniforme entretenue par des couvertures, doivent être employés. On mettra en même temps en usage des fumigations émollientes, qu'on remplacera petit à petit par des fumigations aromatiques, et enfin stimulantes; on fera respirer de temps en temps à l'animal de la poudre de charbon aussi fine que possible; tandis qu'à l'intérieur les diurétiques stimulans et les substances qui augmentent l'action de la peau détermineront une réaction vers cet organe et vers les reins. Ce traitement devra être modifié suivant les diverses complications qui se présenteront, et leur être subordonné. On l'interrompra quelquefois pour le reprendre de nouveau et pour modifier les médicamens. Si, au bout de trois mois, il n'a pas produit de changement en mieux marqué, on peut regarder l'animal comme perdu, et s'en défaire; ou mieux, faire des expériences et chercher quelque méthode de guérison par des traitemens plus actifs et plus violens.

B. *Farcin.* — On appelle, en général, du nom de farcin, dans le cheval, une affection qui se manifeste par des boutons assez grands, plus ou moins nombreux et pédonculés, que l'on

remarque sous le tissu de la peau, mais adhérens au tissu cutané même, et indifféremment situés sur toutes les parties du corps. Quelques auteurs le croient contagieux, d'autres nient sa contagion : les uns le regardent comme facile à guérir, les autres comme inguérissable ; les uns comme la même maladie que la morve, les autres comme une affection toute différente.

Que conclure d'une discordance si marquée dans les opinions ? que la maladie n'est point encore bien connue, et que l'on a confondu ensemble ou des variétés, ou des degrés divers de la même maladie, ou même des affections différentes. Espérons, cependant, que nous la connaîtrons bientôt mieux ; la bonne observation et l'anatomie pathologique nous conduiront petit à petit à des données plus exactes. En attendant, je vais dire un mot des éruptions qui portent le nom de *farcin*, et qui, différentes entre elles, sont peut-être la cause du peu d'accord qui existe entre les auteurs qui ont écrit sur cette maladie.

Première espèce. — Boutons assez gros, rares, séparés les uns des autres, peu sensibles, placés sur des éminences musculaires et dans leurs interstices, sous la peau à laquelle ils adhèrent, et plus particulièrement sur le tronc.

L'animal, ainsi affecté, paraît jouir d'une

bonne santé; il travaille, il boit, il mange, il fait toutes ses fonctions comme à l'ordinaire, les boutons restent dans leur état de dureté, sans abcéder, sans changer de nature, et cela fort long-temps; quelquefois enfin une crise survient et les fait disparaître ou abcéder. Cette espèce n'est point regardée comme contagieuse, et il suffit souvent, pour la faire disparaître, d'enlever les boutons avec le fer, le feu ou les caustiques; la plaie se cicatrice et il n'y paraît bientôt plus.

Seconde espèce. — Les boutons de même nature que ceux de la première espèce sont rapprochés; ils suivent le trajet des veines, et par conséquent des lymphatiques; ainsi on les remarque plus particulièrement le long de la jugulaire, de la thoracique externe, de la maxillaire, des veines qui viennent des parties inférieures des membres et qui rampent à leur face interne. Ils viennent néanmoins aussi sur les autres parties du corps; ils sont à la file, et paraissent se tenir par leurs pédoncules, de manière qu'ils forment des espèces de chapelets. Leur apparition est précédée d'une fièvre plus ou moins forte, d'un malaise général que souvent l'on n'aperçoit point, et qui cesse au moment de l'éruption. Ces boutons sont très-difficiles à venir à suppuration; il faut souvent

les ouvrir ou les brûler pour les amener à cet état; et souvent même, quand on ne les enlève pas en entier, ils laissent suinter une humeur particulière qui n'est point du pus, qui n'amène pas la fonte du bouton et la cicatrisation de la plaie; on est donc obligé souvent, pour les faire disparaître, de les détruire entièrement: heureux quand leur proximité des vaisseaux veineux ne fait pas craindre une hémorragie dangereuse.

Le traitement qui réussit le mieux dans cette espèce de farcin, est l'administration à l'intérieur des préparations sulfureuses et antimoniales combinées avec les amers et les fortifians, et à l'extérieur l'application du feu sur les boutons de farcin; le feu est bien préférable au bistouri et au caustique, à cause du ton, de l'énergie qu'il communique aux parties, et par suite à toute l'économie. Quelquefois le traitement réussit, quelquefois il ne réussit point, sur-tout quand ce sont les jambes qui sont attaquées. L'apparition des boutons est suivie de l'enflure des extrémités; cette enflure subsiste souvent malgré tous les moyens employés pour la faire disparaître, et est d'autant plus rebelle qu'elle est plus ancienne et que le cheval reste sans exercice.

Troisième espèce. — Les boutons de cette

espèce sont différens; au lieu d'être sous le tissu cutané, ils sont immédiatement dans la peau : ils ne sont pas si gros, point pédonculés, ils abcèdent facilement, c'est-à-dire, qu'ils s'ouvrent vite, qu'ils laissent suinter une humeur particulière qui ne ressemble point à du pus, et ce suintement n'amène point la cicatrisation comme dans une plaie qui suppure; ils sont d'une couleur rougeâtre, assez nombreux, distribués irrégulièrement sur tout le corps, en masse ou à la file; du reste, l'animal ne paraît point malade; toutes les fonctions, excepté celle de la peau, paraissent se bien exécuter, et il finit par une fièvre hectique, et épuisé par les déperditions occasionnées par les nombreux boutons en suintement. L'ouverture des cadavres ne présente quelquefois rien; le plus souvent on trouve les ganglions lymphatiques tuméfiés, jaunâtres et mollasses. Cette espèce de farcin est très-rebelle, elle résiste à presque tous les moyens employés; le traitement à suivre est le même que celui indiqué pour la seconde espèce; elle paraît être facilement contagieuse, et exige l'isolement de l'animal malade.

c. *Eaux aux jambes.* — Cette affection commence le plus souvent à la face postérieure de la couronne, du paturon et du boulet; elle s'étend ensuite beaucoup plus haut, jusqu'au-dessus

du genou et du jarret, et est beaucoup plus commune aux extrémités postérieures qu'aux extrémités antérieures. Elle s'annonce par un engorgement très-douloureux de ces parties, et par le hérissement des poils qui les recouvrent. Au bout de quelques jours de cet état, il s'établit un suintement d'une humeur séreuse, limpide, mais qui, par suite, devient âcre, fétide, grisâtre, sanieuse et puriforme. Les ulcères qui donnent lieu à ce suintement, d'abord petits, légers, s'élargissent, prennent de la profondeur; on les remarque sur-tout dans les plis du paturon où ils forment ce que l'on appelle des crevasses; la douleur disparaît alors en grande partie; l'engorgement diminue, mais non complétement; le suintement continue à se faire, et petit à petit la maladie passe à l'état chronique, si quelques circonstances particulières n'amènent point sa guérison.

Quelquefois la maladie reste long-temps stationnaire dans cet état sans faire de progrès bien marqués; souvent aussi elle en fait; elle s'étend au-dessus des boulets jusqu'aux genoux ou aux jarrets; toute la partie inférieure de l'extrémité enfle, s'engorge, devient dure et douloureuse; la peau elle-même participe de cet engorgement; son tissu devient plus épais, plus rouge, plus dur; il finit enfin par se désorganiser et

donner naissance aux excroissances charnues que l'on appelle *fics*, *poireaux*, *grappes*. C'est plus particulièrement proche du sabot que ces excroissances ont lieu : il s'en ressent lui-même fortement, il perd ses formes ; sa corne devient mollasse, tendre, et au bout d'un temps plus ou moins long, l'animal se trouve impropre à tous les services et sans espoir de guérison.

Les eaux aux jambes n'affectent que rarement un seul membre ; elles attaquent, soit les deux postérieurs, soit les deux antérieurs, quelquefois tous les quatre. Dans certains animaux elles sont opiniâtres, rebelles à tous les traitemens, et ne cèdent un instant que pour reparaître ensuite ; dans quelques-uns, au contraire, elles cèdent facilement aux traitemens employés, et ne reparaissent point ; dans quelques animaux, enfin, elles reviennent chaque hiver après être disparues avec le retour de la belle saison.

Quand les eaux sont nouvelles et quand l'animal est jeune, cette affection est peu grave et ne résiste pas à l'emploi d'abord des émolliens, et ensuite de la propreté et des lotions fréquentes de vin chaud, sur-tout si l'on joint en même temps la précaution de diminuer la nourriture et de la mélanger, par moitié, de vert. C'est souvent le passage trop subit de la nourriture verte

et fraîche à une nourriture sèche et trop stimulante, qui fait naître la maladie dans les jeunes animaux. Dans ceux plus avancés en âge, elle exige souvent plus de soins; l'application d'un ou deux sétons pour remplacer l'espèce d'émonctoire formé par l'écoulement des eaux; l'administration à l'intérieur de quelques médicamens diurétiques et diaphorétiques, et enfin l'application sur les crevasses, de substances légèrement astringentes et même répercussives. Quand l'écoulement vient à cesser, il est bon de donner quelques purgatifs à l'animal, et d'en prolonger les effets autant que possible. On doit toujours craindre que quelques métastases funestes ne s'opèrent à l'intérieur, et chercher, par ces moyens, à les détourner sur le canal intestinal. Quand les plaies et les crevasses sont bien guéries, l'application du feu sur les extrémités qui ont été malades, est un bon moyen, et peut-être le seul efficace pour empêcher une rechute.

Les vieilles eaux aux jambes, celles qui sont invétérées, celles dont l'écoulement est abondant et très-fétide, doivent être regardées comme incurables. La suppression de leur écoulement est très-difficile, et amène d'ailleurs indubitablement d'autres maladies toujours plus dangereuses : on est réduit à se servir de l'animal et

à l'user, tel qu'il est, jusqu'à ce que des progrès ultérieurs du mal le mettent tout-à-fait hors de service.

Si l'on dissèque l'extrémité d'un cheval que les eaux aux jambes ont affecté long-temps, surtout une de celles que la maladie rend quelquefois d'un volume énorme, l'on trouve le tissu cellulaire sous-cutané, celui qui enveloppe les tendons et les articulations, dur, épais, criant souvent sous le tranchant de l'instrument, laissant échapper une humeur limpide, d'une belle couleur jaune; l'on trouve une partie de ce tissu, lardacée, blanchâtre, jaunâtre; dans d'autres places il est ramolli, d'une teinte brune ou noirâtre; enfin, l'on y trouve des foyers de matière purulente, ou d'une espèce de bouillie, au milieu de laquelle on voit des portions fibreuses, libres ou adhérentes. Sur les fics ou poireaux, la peau elle-même a disparu, l'on n'en trouve plus que des rudimens : il y a un véritable changement dans la structure intime des tissus.

D. *Pousse du cheval.* — La pousse est encore une maladie qui, quoique très-commune, et malgré l'importance qu'il y aurait de la connaître, n'est pas connue. Elle est caractérisée par des signes assez faciles à saisir quand ils sont portés au dernier degré, mais qui sont

difficiles pour des yeux peu exercés, quand l'affection n'est pas encore grave.

Le symptôme le plus apparent est une certaine gêne de la respiration; mais comme ce symptôme accompagne quelquefois d'autres maladies, la première attention à avoir, est de s'assurer s'il n'existe point conjointement avec une autre affection. Si l'animal paraît se bien porter d'ailleurs, on reconnaîtra la gêne de la respiration qui caractérise la *pousse* aux caractères suivans.

Dans le temps de l'inspiration, élévation graduée et régulière des côtes, tandis que dans l'expiration le mouvement d'abaissement est à peine commencé qu'il s'arrête subitement, s'interrompt pour recommencer et achever ensuite de se faire tranquillement. C'est cette interruption dans le mouvement d'abaissement des côtes qui est le *signe caractéristique* de la pousse; c'est là le *coup de fouet*, le *contre-temps*, le *soubresaut* de cette maladie. C'est sur-tout aux dernières côtes, le long des hypocondres, qu'on l'aperçoit le mieux. D'autres signes accompagnent souvent celui-là, mais ne font que confirmer la réalité de la maladie sans la caractériser, et peuvent manquer sans que le cheval n'en soit pas moins poussif.

Ces signes sont les suivans. L'inspiration commence par un écartement subit des côtes;

une toux particulière, sèche, quinteuse et sans rappel, accompagne la maladie quand elle est avancée : il y a une dilatation habituelle des naseaux et un écartement singulier de l'aile interne, écartement qui subsiste même quand le cheval est en repos. Le dernier signe connu est un aspect particulier des côtes, qui sont très-apparentes dans presque toute leur longueur, et dont le jeu est marqué au-dessous de la peau. Enfin une grande maigreur et un ventre plus volumineux et avalé sont d'autres signes qui accompagnent la maladie parvenue au dernier degré.

Quelle est la nature de cette affection? Nous l'ignorons. Mais il est très-important de la découvrir s'il est possible, parce que cette connaissance pourrait peut-être nous donner quelque moyen de la reconnaître dans son commencement, ce qui est très-difficile quelquefois, et néanmoins très-important dans le cas d'expertise. Pour faciliter cette découverte, nous allons successivement exposer les opinions que l'on a émises à ce sujet, en invitant les Vétérinaires à chercher si l'une d'elles est la véritable, à faire des expériences et à publier ou communiquer tout ce qu'ils découvriront. Nous passerons ensuite à ses causes présumées, et enfin au régime le plus avantageux auquel on puisse soumettre le cheval poussif.

Les premières personnes qui ont fait des ouvertures de cadavres, ont placé la cause des phénomènes qui caractérisent la pousse dans toutes les lésions qu'elles ont observées dans la poitrine; tels que, adhérences de la plèvre pulmonaire avec les plèvres costale ou diaphragmatique, abcès, tubercules dans la substance des poumons, congestions dans le sac des plèvres ou dans le péricarde, etc.; toutes maladies étrangères à la pousse, et qui, quand elles sont accidentellement accompagnées du mouvement du flanc qui caractérise cette dernière, ont d'autres signes qui les différencient aux yeux du Vétérinaire. D'autres personnes qui n'ont rien trouvé à l'ouverture des cadavres, ou qui n'en avaient point fait, ont attribué la maladie à l'épaississement des liqueurs animales qui ne circulaient plus aussi librement dans les poumons; d'autres l'ont regardée comme une névrose des muscles de la respiration : quelques auteurs anglais la considèrent comme une affection des vésicules pulmonaires, et disent qu'un animal poussif, ouvert comparativement avec un animal sain tué de la même manière, présente les poumons plus remplis d'air, par conséquent plus volumineux et beaucoup plus légers. A l'Ecole vétérinaire de Lyon, on avait cru reconnaître par des expériences faites à dessein, que, dans le cheval poussif, le diaphragme, au moment de

l'inspiration, était porté en avant, et *vice versâ* en arrière dans le mouvement expiratoire, par conséquent totalement en sens inverse de l'état de santé, et qu'ainsi la pousse était une affection nerveuse de ce muscle. Enfin, un professeur de l'Ecole d'Alfort, M. *Godine* jeune, a avancé qu'elle était la suite d'une affection du cœur, particulièrement du défaut des proportions naturelles entre les cavités droites qui reçoivent le sang veineux, et les cavités gauches qui reçoivent le sang artériel venant des poumons. Selon ce professeur, les cavités gauches étant diminuées en étendue par suite d'une affection maladive, il doit arriver que ces cavités ne peuvent plus admettre tout le sang qui a été converti dans le poumon en sang artériel, et qu'une partie en est refoulée dans le poumon, qui se trouve ainsi trop rempli et surchargé de fluides. La respiration, sur-tout le mouvement expiratoire, éprouve dans ce cas une gêne dont le *contre-temps* qui indique la pousse, est, suivant ce professeur, le signe caractéristique.

Toutes ces différentes façons de voir ne peuvent être regardées que comme des conjectures, même la dernière toute ingénieuse qu'elle est, tant qu'elles ne seront pas appuyées par des faits ou des expériences qui ne laisseront rien à désirer.

Causes. Si tous les auteurs qui ont écrit sur la pousse, diffèrent d'opinions sur la nature de la maladie, ils sont d'accord sur quelques-unes de ses causes, sans l'être pour cela sur toutes. Ainsi le trop de nourriture, une nourriture trop échauffante et continuellement sèche, un exercice trop fort immédiatement après la réplétion de l'estomac, enfin l'hérédité, sont les causes sur lesquelles ils s'accordent en général, et que je crois être fondé à regarder comme probables. En effet, si l'on considère d'abord que les monodactyles ont un petit estomac proportionnellement à leur grandeur, et qu'ils paraissent destinés à manger peu et souvent, tandis que certains travaux de la domesticité nous obligent à leur donner en une fois une masse considérable d'alimens; ensuite que, pour renouveler leurs forces, nous leur donnons beaucoup plus de nourriture qu'ils n'en auraient besoin; que souvent nous exigeons d'eux des travaux accélérés au moment même où leur estomac est chargé d'aliment, et par conséquent où il gêne le plus les organes respirateurs, et s'oppose à la dilatation naturelle du thorax, et cela, au moment où la circulation et la respiration sont accélérées par l'exercice, il est impossible que ces contre-sens journaliers dans le régime, n'altèrent pas à la longue l'économie en entier,

et plus particulièrement les systèmes de la respiration et de la circulation, qui sont ceux qui en souffrent le plus immédiatement. Nous remarquons en effet que le plus grand nombre de chevaux poussifs se trouve parmi ceux qui sont le plus exposés aux écarts de régime que je viens d'indiquer, tels que les chevaux de cabriolets, de petites voitures, de fiacres, de loueurs de carrosses, et dans les chevaux de trait, parmi tous ceux qui, dans les grandes villes, servent à ces travaux non réglés, qui les mettent à chaque instant, sans aucune règle, à la merci du premier qui en a besoin; tels que les chevaux de ces hommes qui louent leurs charrettes pour faire les charrois de bois, de pierres, les déménagemens, etc.

Une raison me fait croire aussi que la nourriture constamment sèche est une des causes communes de la pousse : c'est que les chevaux poussifs sont plus communs dans les villes que dans les campagnes, et qu'ils sont rares dans certaines contrées où ceux qui travaillent aux champs sont nourris toute l'année à un régime moitié sec et moitié vert. En Angleterre, par exemple, où ils ont, l'été, une ration de fourrages verts, et l'hiver, une ration de navets, on en trouve rarement de poussifs, quelque vieux qu'ils soient. Dans une grande ville, il est

rare, au contraire, de trouver un vieux cheval qui n'ait pas le flanc un peu altéré par le contre-temps de la pousse. Une raison encore en faveur de cette opinion, c'est qu'il n'y a pas de doute que le régime du vert seul ne diminue les signes de la pousse à un point tel, que des chevaux poussifs outrés, mis pendant un mois en liberté dans un bon pâturage, ne le paraissent presque plus; j'ai vu ce moyen souvent employé pour pallier la maladie sur des animaux qu'on voulait vendre comme sains, qui l'ont été en effet, mais qui se sont trouvés dans les cas rédhibitoires, parce que la pousse ainsi cachée s'est manifestée derechef au bout de quelques jours de travaux et du régime sec ordinaire.

Plusieurs personnes ne regardent pas la pousse comme héréditaire ; mais d'autres croient avoir des raisons pour la regarder comme telle : pour moi, quand même je serais sûr qu'elle ne l'est pas, et malgré les qualités qu'un cheval ou une jument pourrait avoir, je ne voudrais pas employer l'animal pour la reproduction, si je voulais avoir de bons chevaux : les lois physiologiques, d'accord avec l'expérience, démontrent d'une manière positive, que les enfans d'un père ou d'une mère atteint d'une affection maladive, sont beaucoup plus susceptibles que d'autres

d'être attaqués de la maladie; et je ne doute pas qu'une partie des chevaux qui sont poussifs de bonne heure et sans cause apparente, ne provienne, pour la plupart, de chevaux affectés de pousse, et sur-tout de jumens poussives, que l'on emploie souvent de préférence pour poulinières, parce qu'elles ont été de bonnes bêtes.

Plusieurs écrivains ont indiqué des traitemens pour la pousse; mais il n'y en a pas un dont la bonté soit constatée, et je pense qu'il n'y en a pas pour la pousse déjà ancienne; le seul propre à faire servir long-temps l'animal affecté, est un bon régime, qui éloigne toutes les causes que nous avons indiquées comme causes probables de la pousse. Il consistera à donner à l'animal en alimens secs, des alimens qui, sans être échauffans, donnent, sous un petit volume, beaucoup de matière nutritive; à mélanger, s'il est possible, la nourriture sèche, d'un peu de nourriture verte, telle que navets, foin ou luzerne coupés et donnés de suite; à supprimer en grande partie le foin sec, qui est trop stimulant, en même temps de difficile digestion, et dont les animaux mangent en général beaucoup; à le remplacer par de la bonne paille, qui n'a point de propriétés stimulantes, et dont les animaux mangent en général peu, parce

qu'elle flatte moins leur gourmandise, et enfin à distribuer leurs repas le plus possible de manière à ce que, après les avoir pris, ils puissent se reposer quelque temps avant de travailler; enfin à éloigner soigneusement de la reproduction tout animal qui serait affecté de la maladie.

Comme l'on voit, il reste beaucoup à apprendre sur cette affection, et je ne doute pas que toutes les sociétés savantes, et sur-tout la Société royale et centrale d'Agriculture, n'accueillent avec bienveillance tout mémoire qui leverait un peu le voile qui la cache à nos yeux.

E. *Pourriture du mouton.* — Presque partout les bêtes à laine sont regardées comme des animaux qu'il suffit de nourrir assez pour les empêcher de mourir de faim : cette manière de penser fait que ces animaux, après avoir été nourris assez bien pendant la saison de l'année où ils trouvent des herbes abondantes aux champs, le sont fort mal quand ces champs dépouillés ne leur offrent plus pour alimens que quelques plantes sans sucs, remplies seulement de leur eau de végétation et sans aucune saveur. Quelque peu de mauvais fourrages secs devient alors leur nourriture pour remplacer celle que les champs leur refusent, et bien souvent encore des troupeaux sont privés de cette ressource. Qu'arrive-t-il? Pendant le long espace que dure

la privation d'alimens bons et assez abondans, l'économie animale, privée des sucs nourriciers et réparateurs des déperditions dont elle aurait plus besoin que dans toute autre saison pour résister à l'action débilitante du froid et de l'humidité, souffre et s'affaiblit.

La circulation languit, les membranes muqueuses deviennent pâles, décolorées; les pulsations des artères moins fortes et moins fréquentes; les muscles moins rouges, moins contractiles; la vigueur des animaux diminue; la teinte rose de la peau disparaît; la laine mal nourrie ne tient plus sur le corps, tombe d'elle-même ou s'arrache facilement; les vaisseaux absorbans, privés d'énergie, n'exécutent leurs fonctions qu'imparfaitement, et les fluides séreux exhalés restent dans les cavités, s'infiltrent même dans le tissu cellulaire et produisent les hydropisies de poitrine, du bas-ventre, du péricarde, du tissu cellulaire (la bouteille), etc., en un mot, tous les symptômes de la maladie connue dans les moutons sous le nom de *Pourriture;* ce n'est pas tout; les vers intestins, qui en général se développent plus particulièrement sur les sujets affaiblis, viennent alors augmenter le mal, et l'on en trouve dans différens viscères, tels que dans les poumons (*Echinococcus veterinorum*), dans le foie (*Distoma hepaticum* et

Echinococcus veterinorum); dans le cerveau (*Cœnurus cerebralis*); dans les bronches (*Strongylus Filaria*); dans tout le canal intestinal et l'estomac (*Strongylus contortus*); dans les intestins grêles (*Strongylus filicollis* et *Tœnia expansa*); dans le cœcum (*Trichocephalus affinis*); et dans le péritoine (*Cysticercus tenuicollis*).

Le mal augmente de plus en plus, et si des médicamens ou, ce qui est plutôt possible, si de bons alimens et un bon régime ne viennent pas combattre la maladie, l'animal tombe bientôt dans une asthénie ou un épuisement total caractérisé assez bien par le terme vulgaire de *Pourriture*, et dont il n'est plus possible de le faire revenir.

La mauvaise nourriture est bien la principale cause de la pourriture. mais le froid humide des hivers; l'air malsain que respirent les animaux dans des étables humides souvent presque hermétiquement fermées, où on les entasse pour leur donner plus de chaleur et où l'air est toujours chargé des transpirations cutanée et pulmonaire; encore les changemens brusques de température auxquels ils sont exposés en sortant de ces étables, ne contribuent pas peu à augmenter les influences nuisibles d'une mauvaise nourriture long-temps continuée.

Le plus souvent, les causes de la pourriture

n'influent pas assez fortement pour faire périr les animaux dans le cours d'un hiver : ils y résistent, et la bonne saison, en leur procurant une meilleure nourriture, vient réparer une partie des ravages que la maladie a faits pendant un hiver, et donner des forces aux animaux pour résister au suivant. Mais si dans l'intervalle de deux hivers, l'année est humide, et si les végétaux n'acquièrent point cette saveur et cette espèce d'arome que leur donnent les années sèches, alors la pourriture exerce ses ravages. Si malheureusement deux années semblables se succèdent, ce ne sont plus des individus seuls qui périssent, ce sont les troupeaux entiers qui disparaissent, et dont la perte cause la désolation et souvent la ruine de l'imprévoyant habitant des campagnes.

Traitement. — Les animaux que nous élevons en troupes nombreuses ne peuvent pas être traités comme ceux dont nous n'avons qu'un petit nombre; le temps serait trop court, et les médicamens bientôt épuisés. C'est donc à l'emploi des substances qui se trouvent en grande quantité, et à des soins hygiéniques plutôt qu'à des médicamens, qu'on doit avoir recours. Dans un troupeau affecté de pourriture, on commence par séparer les bêtes qui ne paraissent point encore malades de celles qui le sont;

on met les bêtes non malades au meilleur régime possible, et dans les localités les plus saines : c'est indispensable, si l'on veut arrêter la maladie. Pour les bêtes malades, outre l'éloignement de toutes les causes maladives et un bon régime, on pourra administrer les substances suivantes, parmi lesquelles chacun choisira celles qui seront le plus à sa portée, et le moins chères.

Le vin est la première ; on en fera avaler un petit verre à chaque animal, le matin. Le bon cidre, la bière, les fortes infusions de plantes aromatiques aiguisées d'alcool, peuvent remplacer le vin ; les poudres de tanaisie, de germandrée, d'absinthe, de plantes amères stomachiques, mêlées dans l'avoine ou dans du son farineux, en un mot toutes les substances stimulantes, soit solides, soit liquides, capables d'activer la circulation, seront employées avec avantage.

Malgré tous les soins et toutes les substances employées, il faut s'attendre à perdre beaucoup des animaux malades : l'équilibre général de l'économie, profondément dérangé, ne se rétablit pas facilement, et les propriétés vitales trop diminuées, ne peuvent plus remonter au point d'où elles sont descendues. Dans certains cas, les vers sont tellement multipliés dans les

organes, dans le foie sur-tout, qu'ils entraînent en peu de temps et malgré tous les soins l'animal à la mort.

La maladie n'est point héréditaire, mais les animaux qui proviennent de ceux attaqués ont beaucoup de dispositions à la contracter. Pour renouveler le troupeau qui aurait été ravagé par la pourriture, il faudra donc n'avoir recours qu'aux béliers les plus vigoureux, et écarter avec soin toutes les mères qui seront un peu languissantes : elles devront être engraissées et livrées à la boucherie. C'est faute de ces précautions que quelques troupeaux qui paraissent bien tenus, sont exposés dans toutes les années humides à avoir un certain nombre d'animaux atteints de cette affection.

F. *Sang de rate*, *Maladie rouge*, *Maladie de Sologne*, *Maladie du sang*. — Dans les troupeaux qui ont le plus souffert de la pourriture, et dans ceux qui ont été le plus exposés aux influences qui produisent cette maladie, et qui néanmoins n'ont pas perdu beaucoup d'animaux, la maladie appelée des différens noms que je viens de citer, se déclare tout-à-coup et enlève une grande partie de ceux qui restent. C'est le plus souvent dans les premiers jours du printemps, lorsque les herbes reparaissent et lorsque les animaux commencent à se refaire du mau-

vais régime de l'hiver, que la maladie se déclare.

Les animaux cessent de manger, de marcher; ils baissent la tête et tombent; ils battent considérablement du flanc; ils bavent; quelquefois ils rendent du sang par le nez; ils se débattent, et meurent souvent dans un court espace de temps; d'autres fois ils traînent plusieurs jours.

C'est dans les animaux qui paraissent le mieux portans, et qui se refont le plus promptement des privations de l'hiver, que la marche de la maladie est la plus rapide et le plus promptement mortelle. Le plus grand nombre des animaux est attaqué dans l'espace de quelques jours: quelquefois aussi la maladie se développe successivement, et les fait périr tour-à-tour. Quand on ouvre les animaux morts, on trouve des épanchemens sanguins dans quelques viscères; le plus souvent, c'est dans la rate, ensuite dans le foie et dans les poumons, et quelquefois dans la membrane muqueuse des intestins : il semble que ces organes affaiblis, et par la mauvaise nourriture et par les autres causes qui produisent la pourriture, ne peuvent plus résister à l'affluence plus grande du sang et à ses propriétés plus stimulantes quand une meilleure nourriture vient ranimer la circulation, rendre les

mouvemens du cœur plus forts, plus prompts, et par suite augmenter l'énergie de tout le système circulatoire et des capillaires en particulier. Le tissu de l'organe ne résiste plus à l'affluence du sang, il se déchire, et l'animal meurt par suite de l'interruption des fonctions que l'organe remplissait.

Quelques agriculteurs ont parlé de la maladie du sang et de la maladie de Sologne, comme de deux maladies différentes, M. *Tessier* entre autres; mais un passage de cet auteur, à l'article de la maladie de Sologne, paraît faire croire qu'il les soupçonne lui-même de semblable nature. *Cette maladie*, dit-il, *est-elle une affection particulière? Doit-elle se rapporter au sang ou à la pourriture, ou bien est-elle une combinaison des deux? Il est certain qu'il y a des symptômes et des signes qui feraient croire que c'est la maladie du sang, et d'autres, que c'est la pourriture*, etc. (1).

Quel traitement peut-on employer pour cette maladie? Il n'y en a point; l'animal qui en est affecté est presque toujours perdu: si une première chute ne le tue pas, une seconde

(1) *Instruction sur les bêtes à laine, et particulièrement sur la race des mérinos, etc.*, publiée par ordre de S. E. le Ministre de l'intérieur; seconde édition, augmentée. Paris, 1811; in-8°., page 284.

le fait. C'est donc aux moyens de la prévenir qu'il faut avoir recours, non point individuellement, mais pour tout le troupeau que l'on craint de voir affecté. On diminuera un peu sa nourriture ordinaire; on le laissera moins longtemps dans les pâturages : s'ils sont trop abondans, trop stimulans sur-tout, on n'y laissera plus aller le troupeau : on se gardera de l'y conduire dans les grandes chaleurs, et de le pousser trop vite en le conduisant. Toutes les causes enfin qui accélèrent la circulation sont celles qui précipitent l'instant de l'irruption sanguine dans un viscère, et qu'il faut éviter.

Le meilleur moyen de prévenir cette maladie serait de tenir les animaux toujours à un régime bien suivi, et de ne les point faire passer successivement d'une nourriture assez abondante à une mauvaise nourriture, et ensuite de celle-ci à la première. Un mode de culture bien entendu, qui augmenterait les fourrages d'hiver, mettrait les habitans des campagnes à même de remplir cette condition, et leur épargnerait bien des pertes. Les bêtes qui, dans un troupeau affecté de cette maladie, ont échappé à ses atteintes, doivent être engraissées promptement et livrées à la boucherie, si l'on ne veut pas risquer de les voir attaquées plus tard de la même maladie, ou plus sûrement de la pourriture.

Il ne faut pas confondre cette maladie avec l'apoplexie ou coup de sang, qui tue de temps en temps quelques bêtes, dans les troupeaux les mieux tenus.

G. *Ladrerie.* — C'est une maladie particulière au porc, qui a beaucoup de ressemblance avec la pourriture du mouton, et qui reconnaît pour causes les mêmes erreurs de régime; c'est une véritable cachexie qui se complique d'affections vermineuses. Les signes extérieurs qui la font distinguer sont: l'insensibilité, la densité, l'épaisseur de la peau; la faiblesse ou la débilité générale du porc, et sur-tout la présence d'une plus ou moins grande quantité de vésicules ou petites tumeurs blanchâtres et saillantes, aux parties latérales et inférieures de la base de la langue : c'est à ce dernier caractère que les *languéyeurs* (experts dans les foires et dans les marchés, pour porter un diagnostic sur la santé du porc) reconnaissent la ladrerie : mais la maladie a fait alors de tels progrès, que ce n'est bien souvent que le signe de plus grands désordres à l'intérieur. Enfin, quand la maladie est parvenue au dernier degré, on remarque la paralysie de la partie postérieure du tronc, la chute des soies; leur bulbe est sanguinolent; les déjections sont putrides; le corps lui-même exhale une mauvaise odeur; le tissu cellulaire

se soulève dans certaines places; enfin, des tumeurs se montrent aux ars et à l'abdomen, les extrémités enflent, et la mort ne tarde pas à mettre fin à toute cette série de symptômes.

Les vésicules blanchâtres que l'on remarque à la base de la langue, et qui forment le principal signe pathognomonique de la maladie, sont regardées comme des hydatides (*Cysticercus cellulosæ*, Rudolph.); l'ouverture cadavérique en fait voir une quantité considérable dans les cavités splanchniques, et dans le tissu cellulaire sous-scapulaire.

La chair du porc ladre n'est point insalubre, elle est fade seulement; et il n'y aurait que sa consommation journalière et sans autre nourriture qui pourrait produire quelque maladie. Elle est très-difficile à conserver, et n'est point, ou que très-peu salifiable.

L'on a prétendu que la ladrerie était héréditaire; ce n'est point encore bien prouvé: il paraît seulement que les productions d'animaux ladres contractent beaucoup plus facilement la maladie.

Nous avons dit que c'était dans un mauvais régime qu'il fallait rechercher les causes principales de la ladrerie; c'est donc dans un bon régime qu'il faudra chercher les moyens de la combattre; plus on s'y prendra de bonne heure,

plus on sera sûr de réussir; si l'on s'y prend trop tard, on ne fera plus que prolonger la vie de l'animal. Il n'est plus possible de rétablir les organes lésés profondément; c'est donc à prévenir plutôt qu'à guérir le mal que tous les efforts doivent tendre. Les toits à porcs seront vastes, aérés, bien propres; une litière fraîche y sera renouvelée souvent. On donnera de l'exercice à l'animal; on le laissera se vautrer dans les mares, dans les bourbiers; on aura soin seulement de lui donner de l'eau propre et vive, s'il est possible, où il puisse se laver après. C'est un préjugé de croire que le cochon aime la malpropreté; il aime à se vautrer dans la fange, il est vrai, mais c'est par besoin, c'est pour tenir sa peau fraîche, et la préserver de l'action dessiccative de l'air; il se baigne quelque temps après, et s'approprie le mieux qu'il peut. Enfin, il faut donner des alimens aussi bons qu'il est possible, et avoir le soin de ne pas faire passer trop brusquement les cochons d'une nourriture médiocre à une nourriture abondante, et d'une nourriture abondante à une nourriture médiocre.

H. *Phthisie tuberculeuse.* — Cette affection, assez commune dans nos animaux domestiques, a toujours été confondue avec d'autres maladies. On appelle de ce nom une affection particulière

qui se reconnaît, lors de l'ouverture des cadavres, à la présence, dans le tissu des organes, d'une matière blanchâtre plus ou moins épaisse, quelquefois même assez dure au toucher, dont l'accumulation détruit petit à petit l'organe, et finit par causer l'interruption de ses fonctions et la mort de l'individu. Quelle est la cause de cette sécrétion? Nous l'ignorons; nous n'en connaissons que les effets funestes.

Les amas de matière blanchâtre constituent ce qu'on appelle les tubercules. Ils sont de différentes grosseurs, et on en trouve dans tous les organes, mais spécialement dans les viscères parenchymateux. Toujours un organe est plus spécialement attaqué que les autres. Quand c'est le poumon qui est le plus affecté, la maladie prend le nom de *phthisie pulmonaire*. C'est le cas le plus fréquent.

Cette affection n'est pas encore bien connue, et elle a été décrite comme étant la même maladie que la morve, et le farcin du cheval, et comme étant analogue à la pourriture du mouton et à la ladrerie du porc. Il suffira de comparer ces maladies diverses avec ce que nous connaissons de la phthisie tuberculeuse, pour voir les différences.

a. Dans les chevaux, la phthisie tuberculeuse suit deux marches bien différentes. Dans les

uns, elle paraît provenir de l'hérédité : ceux-ci sont toujours malades, peu forts ; ils n'ont que des momens courts de bonne santé, souvent même ils sont mal conformés. Ils arrivent ainsi jusqu'à quatre ou cinq ans au plus, jettent mal leur gourme, et périssent pour la plupart à cet âge, les uns avec les caractères d'une maladie du poumon, les autres avec les caractères d'une maladie du foie, selon que l'un de ces deux organes est principalement affecté ; les autres enfin avec des caractères généraux de maladie, si un organe n'est pas plus spécialement attaqué. A l'ouverture des cadavres, on trouve les organes en partie tuberculeux, et des signes d'une inflammation violente dans l'organe malade. L'affection tuberculeuse du poumon constitue une des maladies diverses qu'on a appelées du nom de *vieille courbature*.

Dans d'autres chevaux, au contraire, elle paraît être la suite ou une dégénération de l'inflammation de l'organe affecté, une véritable terminaison par suppuration. Ainsi, un animal qui a joui d'une bonne santé jusqu'au moment où il a été attaqué d'une péripneumonie, ne peut plus recouvrer sa santé première à la suite de cette affection ; il n'est ni malade, ni positivement bien portant ; une nouvelle péripneu-

monie se déclare, il meurt, et à l'ouverture on trouve des tubercules dans les poumons. N'est-il pas présumable que ces tubercules sont des points de suppuration qui se sont établis à la suite de la première inflammation du poumon ?

Quoi qu'il en soit de cette explication, il est malheureusement trop vrai que nous n'avons aucun moyen de guérir cette affection. Elle fait périr l'animal d'autant plus vite, qu'on le ménage moins, et que c'est un organe plus essentiel à la vie qui est spécialement affecté. Elle fait périr bien plus vite l'animal affecté de phthisie tuberculeuse pulmonaire, que celui qui est atteint de phthisie tuberculeuse du foie, de la rate, ou du mésentère. On traite l'animal, on remplit les diverses indications momentanées qui se présentent, et on ne fait que retarder un peu sa mort.

b. Dans les grosses bêtes à cornes, la phthisie tuberculeuse se fixe spécialement sur les poumons; elle est connue sous les noms de *Péripneumonie chronique,* de *Phthisie pulmonaire* et de *Pommelière.*

Elle se montre sur les mâles et les femelles : mais c'est spécialement sur ces dernières, et surtout sur celles destinées à donner du lait, qu'elle exerce le plus de ravages. Aussi, tous les

ans, les nourrisseurs de Paris et des environs, et ceux des pays où l'on élève un grand nombre de bêtes à cornes, éprouvent-ils quelques pertes Les circonstances dans lesquelles on place ces animaux pour leur faire donner le plus de lait possible, paraissent être favorables au développement de la maladie. Heureusement que l'on tire un parti plus avantageux des vaches que des chevaux.

Comme les vaches laitières ne sont pas soumises aux mêmes travaux que ces derniers, la maladie parcourt sur elles tranquillement ses périodes, et l'on voit arriver petit à petit ces animaux au dernier degré de la phthisie. La maigreur générale et une petite toux sèche, rauque, peu forte, particulière, sont les signes caractéristiques dans le commencement. A une époque plus avancée, la sécrétion du lait diminue, et les vaches engraissent : mais quelque temps après le lait tarit tout-à-fait, la respiration devient plus gênée, la maigreur survient de nouveau, l'animal a des momens alternatifs de bien et de mal, la toux devient plus fréquente, plus petite ; enfin, le dégoût, la tristesse, une maigreur extrême, des frissons, la sensibilité de la poitrine, la cessation de la ruminations et des convulsions, précèdent et annoncent la

mort. Ces symptômes ne marchent point avec rapidité, c'est petit à petit qu'ils deviennent de plus en plus graves, et que la vie s'éteint dans les animaux malades.

Les nourrisseurs qui connaissent par expérience cette marche de la maladie, qui savent que presque tous leurs animaux en ont le germe au bout de quelque temps du régime qu'ils leur font suivre, et qui trouveraient du désavantage à avoir une vache qui ne donnerait que peu de lait, saisissent l'instant où l'animal a de la propension à s'engraisser; ils favorisent son engraissement et le vendent ensuite. Leurs pertes sont ainsi peu fréquentes en comparaison du nombre des animaux affectés.

Dans les campagnes la maladie est beaucoup moins fréquente; mais comme les habitans n'en connaissent pas aussi bien les suites, elle y arrive plus souvent au dernier degré. A l'ouverture des animaux, on trouve les poumons compactes, pesans, changés presque entièrement en une substance blanchâtre, crétacée, qui exhale souvent une mauvaise odeur, et qui diffère entièrement de la substance pulmonaire.

Quel remède à employer contre cette maladie? Il n'y en a pas d'autre que celui que les nourrisseurs de Paris mettent en usage; aussitôt donc

qu'on soupçonnera son existence dans un individu, il faudra l'engraisser. Il y aurait bien quelques moyens à employer pour empêcher le développement de l'affection; par exemple, ne pas tenir les animaux dans des étables extrêmement chaudes et dont l'air est toujours chargé des transpirations pulmonaire et cutanée; ensuite donner de l'exercice aux bêtes : mais ces moyens, qui seraient bons pour leur santé, diminueraient l'abondance de la sécrétion du lait et nuiraient aux intérêts du nourrisseur : il aime mieux engraisser la bête quand elle commence à être malade, et en acheter une nouvelle *fraîche-vêlée* qui lui donne une grande quantité de lait, et qui ne lui coûte souvent que le prix qu'il vient de vendre celle dont il se défait.

Cette affection paraît héréditaire; il faut donc se garder d'employer à la reproduction les animaux qui en ont le germe.

— La phthisie pulmonaire attaque aussi les moutons et les chiens, mais plus rarement. Chez les premiers, elle constitue une des maladies que les bergers désignent en disant que l'animal est *poussif.*

OBSERVATIONS.

Dans le cours de l'ouvrage, j'ai toujours parlé des maladies du cheval sans m'occuper de celles de l'âne et du mulet; c'est que celles de ces deux derniers animaux sont les mêmes, et ne présentent de différences que dans des particularités qui tiennent seulement aux tempéramens des individus. Cependant, comme en général ces deux espèces d'animaux sont d'une constitution beaucoup plus irritable, quoique plus rustique que celle des chevaux, la marche de leurs maladies est différente et exige un traitement un peu différent.

Les maladies, plus rares chez eux, s'y développent bien plus fortement, marchent plus promptement vers leur terminaison, bonne ou mauvaise, et par cette raison demandent d'être traitées beaucoup plus activement. Les maladies aiguës ne souffrent point de retard dans l'emploi des moyens actifs de guérison, et le plus petit est souvent cause de terminaisons funestes.

Par cette raison encore les opérations que l'on est obligé de pratiquer sur ces animaux, exigent-elles plus de soins et de précautions. Je ne veux pas dire par-là qu'il faille craindre de

les faire grandes et fortes ; j'entends seulement qu'il faut les faire avec promptitude, et chercher à les rendre le moins douloureuses à l'animal; la réaction vitale serait trop forte, et il y succomberait. Ainsi, tandis qu'une plaie très-grande se guérira très-promptement, une autre plaie petite, peu dangereuse en apparence, et qui n'aurait été accompagnée d'aucun accident sur un cheval, sera suivie des plus graves chez un âne ou un mulet, parce qu'elle aura été faite par un corps qui, au lieu de couper, aura scié et déchiré les parties, seulement parce qu'elle aura produit de vives douleurs. En général, les maladies des ânes et des mulets sont plus difficiles à traiter que celles des chevaux, et souffrent moins de retard dans l'emploi des moyens de guérison.

Les maladies du gros bétail, au contraire, ont de particulier qu'aux yeux peu exercés les plus dangereuses ne présentent que peu de signes pour se faire reconnaître, et que souvent on ne les regarde comme telles que lorsqu'on a laissé passer le temps convenable pour l'application des remèdes. On n'oubliera pas encore que ces animaux, par la conformation de leurs estomacs, exigent l'emploi des substances liquides, et qu'en les donnant sous forme solide, en bols,

en opiats, par exemple, on s'expose à les voir sans effet. La raison en est toute simple; les médicamens administrés ainsi tombent en plus grande partie dans le rumen; ils se mêlent à la masse des alimens contenus dans ce sac, et ils y perdent d'autant plus sûrement leurs propriétés, que cet organe, quand l'animal est malade, n'exerce presque plus d'action sur eux.

FIN.

TABLE.

Avertissement.

INTRODUCTION. Page 1

Classification des maladies. 5

PROLÉGOMÈNES.

Section première. *De l'état inflammatoire.* 12

Terminaisons de l'inflammation. 15

Espèces d'inflammations. 19

Section deuxième. *Plaies.* 24

1°. Plaies simples. *ibid.*

2°. Plaies qui suppurent. 25

Flegmon. 29

3°. Plaies contuses (contusions). 35

A. Taupe. 38

B. Mal de garrot. 42

C. Anticœur. 43

D. Eponge. 45

E. Capelet ou Passe-campane. *ibid.*

4°. Piqûres. 46

5°. Plaies d'armes à feu. 47

6°. Plaies envenimées. 50

PREMIÈRE CLASSE. — *Maladies de l'appareil locomoteur.*

Section première. *Maladies des muscles.*

— *Lésions physiques.* 54

A. Contusions des muscles. Page 54
B. Sections. *ibid.*
C. Déchiremens. 55
Écart. 56
D. Déplacemens. 57
— *Lésions vitales.* 58
A. Tétanos. *ibid.*
B. Paralysie. 60

SECTION DEUXIÈME. *Maladies des tendons et des ligamens articulaires.*

A. Ruptures et sections des tendons. 61
B. Exfoliations des tendons. 62
D. Javart simple. 63
E. Javart tendineux. *ibid.*
F. Entorses, efforts. 64
G. Luxations de la rotule. 65
H. Efforts, distensions des capsules synoviales (Molettes). 66

SECTION TROISIÈME. *Maladies des os.*

A. Fractures. 67
B. — des os des côtes. 68
C. — des os du paturon et de la couronne. *ibid.*
D. — des os des rayons supérieurs. 69
E. — de la pointe de la hanche. *ibid.*
F. — du coxal. 70
G. — de la rotule. 71
H. Exostoses. 72
I. Carie. 73
K. Nécrose. 74

Section quatrième. *Maladies du sabot et des parties qu'il contient.*

A. Javart encorné. Page 75
B. — cartilagineux. 77
C. Seimes. 79
D. Fourbure dans le sabot. 80
E. Fourchette échauffée et pourrie. 83
F. Crapaud du cheval, 84
G. Bleimes. 88
H. Cerises. 89
I. Ognon. *ibid.*
K. Sole battue et foulée. *ibid.*
L. — échauffée et brûlée. 90
M. Piqûres et lésions du même genre. 91
N. Limace, ou limaçon, ou fourchet, ou piétain du bœuf. 95
O. Engravée du bœuf. 96
P. Fourbure du pied du bœuf. *ibid.*
Q. Crapaud du bœuf et piétain du mouton. 97
R. Fourchet du mouton. 98

DEUXIÈME CLASSE. — *Maladies de l'appareil cutané.*

Section première.

A. Durillons. 100
B. Cors. 101

Section deuxième.

A. Ébullition. *ibid.*
B. Gale. 102
a. du cheval. 103
1°. par acares. *ibid.*

2°. Gale organique. Page 104
3°. — symptomatique. 105
b. du bœuf. 106
c. du mouton. 107
d. du chien. 108
1°. Gale rouge. *ibid.*
2°. Roux-vieux, Rogne. *ibid.*
e. du lapin. 110
C. Dartres. *ibid.*
a. farineuses. 111
b. ulcéreuses. 112
D. Claveau. 113

TROISIÈME CLASSE. — *Maladies de l'appareil de la digestion.*

SECTION PREMIÈRE. *Maladies de la bouche, de l'œsophage et des parties environnantes.*

A. Fracture de l'os de la mâchoire inférieure. 121
B. Fracture des dents, Sur-dents, Dents-de-loup. 122
C. Carie des dents. 123
D. Lampas du cheval. *ibid.*
E. Ulcères de la bouche. 124
F. Plaies de la langue. *ibid.*
G. Inflammation des parotides. *ibid.*
H. Fistules salivaires. 125
I. Calculs salivaires. 126
K. Angines. 127
L. Arrêt d'alimens dans l'œsophage. 128

SECTION DEUXIÈME. *Maladies de l'abdomen et des viscères digestifs.*

Page

A. Plaies de l'abdomen, Hernies. 130

B. — de l'abdomen avec blessures des intestins. 132

C. Hernies inguinales. *ibid.*

D. Indigestions du cheval. 135

E. Vertige abdominal. 136

F. Gastrite. 137

G. Indigestions des ruminans. 141

a. Indigestions méphytiques. *ibid.*

— Falère du mouton. 146

b. Indigestions putrides. 148

c. Indigestion produite par irritation de la panse. 150

H. Coliques ou Tranchées. 151

a. — venteuses. *ibid.*

b. — inflammatoires ou Tranchées rouges. 153

c. — stercorales. 155

d. — vermineuses. 156

e. — calculeuses. 158

f. — par étranglement de l'intestin. 159

g. — par invagination de l'intestin. *ibid.*

I. Mal de brout, Maladie de bois (Entérite). 160

— Entérite des agneaux. 164

K. Diarrhée. 166

L. Dissenterie. 167

M. Péritonite. Page 168
N. Hépatite. 171

SECTION TROISIÈME. *Maladies des organes urinaires.*

A. Néphrite. 174
a. Pissement de sang. 175
B. Cystite. 176
C. Paralysie de la vessie. 177

QUATRIÈME CLASSE. — *Maladies de l'appareil reproducteur.*

SECTION PREMIÈRE. *Maladies des organes reproducteurs mâles.*

A. Hématocèle. 179
B. Hydrocèle. *ibid.*
C. Plaies des testicules. 180
D. Inflammation des testicules. 181
E. Induration des testicules. *ibid.*
F. Sarcocèle. 182
G. Induration du dartos. *ibid.*
H. Irritation du fourreau du cheval. 183
I. Maladie du boutri du mouton. *ibid.*
L. Paraphymosis. 184
M. Poireaux et ulcérations au pénis. 186
N. Catarrhe de l'urètre. *ibid.*

SECTION DEUXIÈME. *Maladies des organes reproducteurs de la femelle.*

A. Descente de la matrice. 187
B. Renversement du vagin. *ibid.*
C. —— de la matrice. 188
D. Polypes. 190
E. Parts laborieux. *a. b.* *ibid.*

c. Fœtus volumineux. Page 191
d. Mauvaise position du fœtus. 192
e. Délivre resté dans l'utérus. 193
F. Fureurs utérines. 194
G. Maladies des mamelles. 195
a. Engorgemens laiteux. *ibid.*
b. Engorgemens inflammatoires. 196
c. Araigné dans la brebis. *ibid.*
d. Engorgemens squirrheux. 197

CINQUIÈME CLASSE. — *Maladies de l'appareil respiratoire.*

SECTION PREMIÈRE. *Lésions physiques.*

A. —— des naseaux. 198
B. —— des cavités nasales. *ibid.*
C. —— de la trachée. 199
D. —— de la poitrine. *ibid.*
E. OEstres des cavités nasales du mouton. *ibid.*

SECTION DEUXIÈME.

A. Catarrhes des voies aériennes. 200
a. Catarrhe nasal. 201
— Morve du mouton. 202
b. Catarrhe pulmonaire. 204
B. Gourme du cheval. *ibid.*
a. Gourme bénigne. 207
b. — inflammatoire. 208
c. — asthénique. 209
C. Péripneumonie. 212
D. Pleurésie. 217
E. Pleuro-péripneumonie. 220
F. Apoplexie pulmonaire. 221
G. Cornage. 222

SIXIÈME CLASSE. — *Maladies de l'appareil circulatoire.*

SECTION PREMIÈRE.

A. Blessures des veines. Page 225
B. Trombus. 226

SECTION DEUXIÈME.

A. Blessures des artères. 227
B. Anévrismes des artères. 228
C. Ossifications des artères. 229

SECTION TROISIÈME.

A. Blessures du cœur. *ibid.*
B. Anévrismes du cœur. *ibid.*
C. Ossifications des valvules. 230

SEPTIÈME CLASSE. — *Maladies de l'appareil de la vision.*

SECTION PREMIÈRE. *Maladies des parties environnantes du globe de l'œil.*

A. Blessures des paupières. 231
B. Ulcération des tarses. *ibid.*
C. Cancer de la troisième paupière. 232
D. Ophthalmie. 233

SECTION DEUXIÈME. *Maladies de l'œil.*

A. Inflammation du globe de l'œil. 235
B. Fluxion périodique du cheval. *ibid.*
C. Cataracte. 239
D. Opacité de l'humeur vitrée. 240
E. Amaurose. 241

HUITIÈME CLASSE. — *Maladies de l'appareil de l'audition.*

A. Abcès de la conque des oreilles. 242

B. Écoulement par les oreilles des chiens. Page 243
C. Chancres aux oreilles des chiens. 245

NEUVIÈME CLASSE. — *Maladies de l'appareil nerveux.*

SECTION PREMIÈRE. *Lésions mécaniques.*

A. B. Compressions des nerfs. 246
C. Commotions du cerveau et de la moëlle épinière. 247
D. Compressions du cerveau et de la moelle épinière. 248
E. Tournis du mouton. *ibid.*

SECTION DEUXIÈME. *Névroses.*

A. Mal de feu, ou d'Espagne, ou Vertige idiopathique du cheval. 253
B. Apoplexie ou Coup de sang. 254
C. Épilepsie. 258
D. Immobilité. 259
E. Rage. 261
F. Maladie des chiens. 264

DIXIÈME CLASSE. — *Fièvres.*

A. Fièvre inflammatoire simple, Fourbure. 269
B. Fièvre intermittente dans le cheval. 270
C. Peste du gros bétail, Typhus. 273
D. Peste charbonneuse, Fièvre charbonneuse. 282

ONZIÈME CLASSE. — *Maladies soupçonnées organiques.* 287

A. Morve du cheval. 288

B. Farcin du cheval. Page 295
C. Eaux aux jambes du cheval. 299
D. Pousse *id.* 303
E. Pourriture du mouton. 312
F. Sang de rate, Maladie rouge, Maladie de Sologne, Maladie du sang du mouton. 317
G. Ladrerie du porc. 321
H. Phthisie tuberculeuse. 323
a. Dans le cheval. 324
b. Dans le bœuf. 326

OBSERVATIONS. 330

TABLE. 333

Paris, de l'imprimerie de Madame HUZARD (née VALLAT LA CHAPELLE), rue de l'Éperon, n°. 7.

ERRATUM.

Page 15, ligne 15, au lieu de *Terminaison de l'inflammation*, lisez: *Terminaisons de l'inflammation.*

968